

# Le Samedi

Vol. XI. No 17  
Montreal, 23 Septembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

AU DERNIER SALON



MERCÈDES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL. POIRIER, BESSETTE & Cie,  
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 23 SEPTEMBRE 1899

## A NOS LECTEURS

Grace a des arrangements qui viennent d'être conclus, a partir d'aujourd'hui le SAMEDI publiera chaque semaine, entre autres matieres speciales: une "Causerie", une "Chronique" et une "Mosaïque".

## CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Tiens! je constate que c'est surtout quand il s'agit d'inaugurer une "Causerie" que c'est le premier pas qui coûte.

Que ce soit absence de grâces d'état, l'affluence ou la disette de sujets, on n'en reste pas moins devant son papier et son écritoire, à tourner la plume entre ses doigts, comme ces braves gens de la campagne qui tournent leur chapeau dans leur mains, embarrassés qu'ils sont pour adresser la parole à la société. Mais voilà que le directeur du *Samedi* me tire d'embarras en me passant deux lettres, lestées de vers, que le courrier vient de lui apporter.

La première renferme une note charmante de modestie et d'expansion.

On devine de suite une jeune fille dont les sentiments sont plus précoces que le style. Elle le comprend bien, d'ailleurs. Son pseudonyme *Ténéraire* était déjà tonte une admission. Et puis, comme elle le dit, elle ne désire que notre franche opinion—fût-elle cruelle—sur ses bouts rimés: elle déclare n'avoir "ni le génie ni l'éducation pour faire de la poésie": seulement, comme tant d'autres de son âge et de son sexe, elle est tourmentée du mal d'écrire.

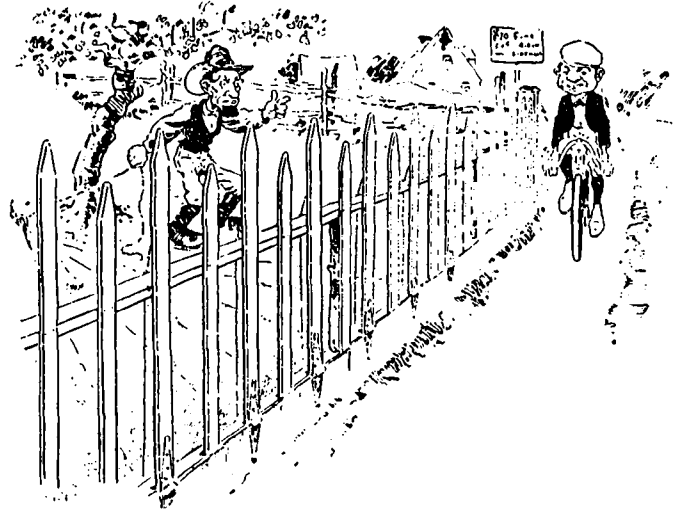
Que ne se soulage-t-elle en prose, d'abord? Ce serait un excellent entraînement, au cours duquel *Ténéraire* ferait plus ample connaissance avec certaines exigences de la grammaire et de l'orthographe, sans lesquelles, en prose ou en poésie, il n'y a pas de salut.

## SUR LA PLAGE



*Ninette.* — Que penses-tu que cela soit?  
*Phémie (qui a braqué sa lunette).* — C'est un yacht à vapeur chargé d'hommes!  
*Ninette (très excitée).* — Oh! alors, hissons le signal de détresse.

## UN TOUR D'HABITANT



*L'homme (à l'intérieur de la clôture).* — Hé, là! C'est dix piastres d'amende pour passer en bicyclette sur le trottoir, en cette ville.

*Le bicycliste.* — Oui? C'est parfait, l'habitant. Eh bien! bonhomme, tâche de m'atteindre et collecte-les!

Si exubérant que soit votre fonds de sentiments et... de rimes, vous ne pouvez vous passer de bien connaître la langue.

S'il est vrai, comme l'a si bien exprimé Lamartine, que la poésie est le plus brillant véhicule de la pensée, il ne s'ensuit pas moins que sans la grammaire et la syntaxe comme coursiers, le véhicule fera meilleure figure sous la remise.

Oui, mademoiselle *Ténéraire*, c'est peut-être une loi, une nécessité sévère, mais le plus grand poète de l'univers ne saurait, pour arriver à la gloire ou à l'impression en blanc et en noir, se dispenser de cultiver cette vilaine chose qui s'appelle: l'art d'écrire correctement.

Dans une autre sphère, un homme d'esprit et d'une sincère piété avait coutume de répéter aux paysans, ses voisins:

— Vous avez raison de prier et de faire prier pour avoir une bonne récolte, mais n'oubliez pas de mettre un peu de fumier.

*Ténéraire*, un peu d'engrais à vos sentiments, et, bientôt, au lieu d'exécuteur à... l'oreille, ce sera à la note.

Et encore, si ce n'est pas trop exiger, laissez-moi vous supplier de tout tenter pour mettre la main sur un traité de versification. En le parcourant vous ferez des découvertes étonnantes; vous y apprendrez sur les règles et les irréductibles ukases de la prosodie des choses qui auront, faute d'autre charme, celui d'une nouveauté vraiment empoignante pour vous.

\* \* \*

Elle se sentit de la fraîche aux pieds,  
Investinctivement elle se mit à regarder,  
Elle s'aperçut qu'elle n'avait plus de souliers!

Voilà la pincée de brillants que je tire au hasard de l'autre lettre.

Si les archisymbolistes qui cultivent les muses bout-de-siècle à Paris connaissaient mon poète, ils en feraient certes un grand-maître de leur Institut.

Et ils auraient raison, car, dans le genre, ce jeune artiste a tout un four-niment de première classe comme ennemi des rimes, de la mesure et de l'épellation. A Paris, ses frères en vandalisme ne procèdent pas autrement. Ils ceindraient le cilice plutôt que d'écrire comme le reste des mortels; ils ont même une revue à eux, que seuls ils peuvent comprendre (ce dont je doute fort) et qui ne s'est jamais plainte d'être pillée par les confrères.

La pièce que nous avons devant nous est intitulée: *Le Soulier retrouvé*.

Il est heureux que le titre nous rassure à ce sujet, car je n'ai pu découvrir le soulier ailleurs que là.

Je remercie tout de même le jeune "poète" de ses efforts, sinon pour passer à la postérité, tout au moins pour avoir rechaussé la mignonne enfant.

Sa bonne action a peut-être prévenu une catastrophe.

Une fraîche aux pieds a vite collé un rhume au cerveau et les auteurs, tant anciens que modernes, s'accordent à dire qu'un éternellement malencontreux a plus dérangé d'amours que le bout de botte d'un père cruel.

MISTIGRIS.

## CHEROOTS VERSUS POTAGE

*Le ménagère.* — Quoi! dix sous la pièce pour ces petits choux? C'est un prix passablement épicé!

*Le marchand.* — C'est vrai, mais les choux sont rares et chers. Voyez-vous, il y a plusieurs grandes manufactures de cigares dans les environs.

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

On nous assure que Montréal possède enfin une voiture automobile. Presque tous en parlent, fort peu l'ont vue, tout comme s'il s'agissait de revenant.

Le fait, d'ailleurs, n'aurait rien de renversant.

Ce qui surprend, plutôt, c'est que l'automobilisme n'ait pas encore goûté à nos asphaltes.

En France, c'est déjà une institution... révisée, ce en quoi l'automobilisme est plus avancé que la constitution. Puis, pas un respectable journal ne voudrait mettre le nez (style imagé) hors la rotative sans son petit "Courrier de l'automobilisme", ou tout au moins un récit d'accident causé par l'intéressant véhicule.

N'allez pas croire que ce sont des accidents qu'on traite sans façon, du bout de... la plume.

Ainsi, dans le premier numéro que je grippe dans le paquet de *Petit Journal* arrivé cette semaine, je vois, tout de suite après les grandes machines éditoriales sur le dreyfusisme et l'anti, etc., le récit d'un chavirement d'automobile. Ce récit, qui porte un gros titre, a été expédié, par fil télégraphique, par un correspondant spécial stationné à Cabourg.

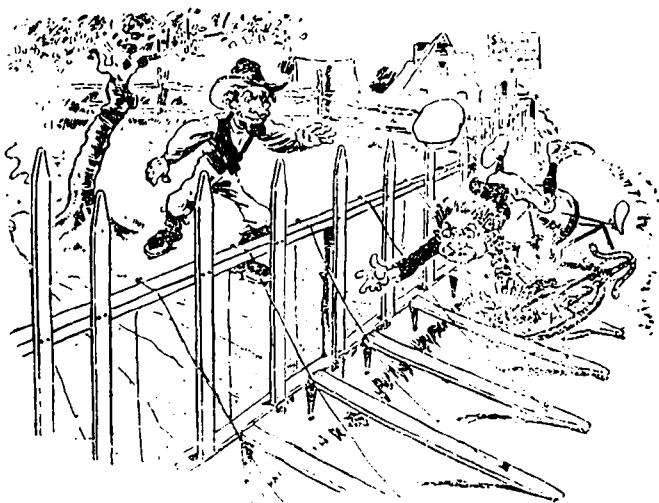
Vous voyez qu'on ne traite pas ces choses là comme un vulgaire fait-divers.

Les reporters de nos journaux quotidiens ne sauront gré de leur fournir, pour les accidents à venir dans nos parages, la recette pour bien les raconter.

On apprend quelque chose à tout âge, même quand on est reporter montréalais.

Le public, en général — et tout particulièrement la clientèle future des automobiles — ne sera pas, lui non plus, mécontent de savoir comment ça se passe quand ça casse dans ces voitures à mécanique. Je cite :

UN TOUR D'HABITANT — (Suite et fin)



II

"Cinq mécaniciens essayaient la voiture roulant à grande allure, lorsque dans un tournant brusque, en raison même de la vitesse, le pneu de la roue de droite éclata. Cette roue s'effondra, la voiture versa, et les cinq voyageurs furent violemment projetés à terre.

"Le choc fut si violent que l'automobile se retourna complètement, mais heureusement les mécaniciens ne furent pas pris sous elle. Il n'y a pas eu mort d'homme, mais deux des automobilistes ont été grièvement blessés. L'un, Jules Jehan, a le bras droit cassé tandis qu'un de ses camarades a une fracture au crâne et le bras droit cassé également. Les trois autres sont contusionnés.

"Quant à l'automobile, elle est très endommagée. Seul le moteur est resté en bon état."

Et la dépêche conclut en annonçant que la voiture était... assurée!

Lecteurs, avec le tramway, les cheminées branlantes, les pelures de bananes, le bicycle et le futur automobilisme local, ne croyez-vous pas que votre vie devrait l'être aussi?

\*\*\*

On a bien ri, un peu partout, à la lecture de la "note à payer" présentée à l'Angleterre par l'oncle Krüger.

Il y a même des Anglais qui se sont donné le mal de se fâcher tout violet, de crier au voleur! Notre *Montreal Gazette* a cru devoir consacrer à la chose deux ou trois de ses plus majestueux éditoriaux.

Ce qui écrivait le plus ces bons "insulaires", comme on les appelle encore quelquefois, ce n'était pas que le "bonhomme" demandât pour le ravitaillement de 300 hommes pendant 30 jours une somme qui eût, pendant 365 jours, fourni un menu confortable à toute la milice canadienne où, disent les mauvaises langues, le "fork exercise" n'a jamais exigé d'entraînement; non, ce qui les a suffoqué, c'est le dernier item de la note :

Tort moral..... £15,000

Admettons que l'item était aussi lourd à un bout que léger de motivé à l'autre.

Mais, en somme, le chef des Boërs ne faisait qu'imiter les Anglais. Le "dommage moral" a été, de toute éternité, l'une des bonnes cordes de leur arc. Les annales de leur diplomatie nous les montrent réglant les différends, soit avec des coups de canon, soit moyennant des indemnités où le "tort moral" qu'ils avaient éprouvé représentait la grosse somme.

A Londres, les bris de promesses et de... cours se traduisent prosaïquement par le traditionnel "tort moral".

A l'étranger, l'Anglais et surtout l'Anglaise soignent non moins leur "moral à torts"; ça semble faire partie du nécessaire de voyage.

Je n'en saurais citer un cas plus piquant que celui que m'apporte un journal de Paris.

Mme Jackson, en train de pédaler, faillit écraser un... fiacre. Elle ne réussit heureusement qu'à piquer un chignon dans le vide. Elle fut relevée par un typo qui reçut un pourboire de cinq sous.

Or, quel ne fut pas l'étonnement du commissaire du quartier en recevant quelques jours après la note suivante :

Visites de médecins.....	1,600 fr. "
Frais de pharmacie.....	633 "
Vêtements.....	400 "
Bicyclette brisée.....	1,200 "
Temps perdu.....	5,000 "
Emotion.....	25,000 "
Pourboires.....	25 "

Total..... 33,833 fr. 25

\$5,000 pour l'émotion de l'une et 5 sous pour le sang-froid de l'autre... Ça m'a l'air de tirer un peu à dia, au premier coup d'œil.

Heureusement que c'est encore le typo qui a gagné le plus en souant, dans cette internationale mésaventure.

\*\*\*

Un membre d'un club d'échecs de Montréal vient de m'en raconter une bonne,

Il y avait, l'hiver dernier, au premier rang des spectateurs, au cours d'une partie fort intéressante, un vénérable vieillard dont les yeux semblaient rivés sur l'échiquier.

Tout à coup l'un des joueurs fit une erreur radicale, une erreur telle qu'il dut bientôt s'avouer vaincu.

Comme c'est l'habitude, quand une partie importante est perdue, chacun se mit à retracer les marches et les contremarches, à dénicher le premier "pourquoi" du désastre. Chacun donna son opinion et, finalement, tous d'un commun accord se tournèrent vers le vieillard qui avait paru suivre le progrès de la partie comme si sa vie en eût dépendu. Son opinion fut sollicitée avec toute l'anxiété et le respect dus à un expert qualifié.

Il s'y refusa avec une énergie qui ne fit qu'activer la curiosité des autres. Finalement le joueur malheureux le supplia, au nom de l'art, de lui dire franchement ce qu'il pensait de son système de défense, s'il n'eût pas été plus habile de couvrir avec ceci ou avec cela.

Alors, le vénérable inconnu se décida :

— "Je serais heureux, dit-il, de vous aider, mais le fait est que j'ignore même le nom de ce jeu. Je viens ici parce que c'est l'endroit le plus paisible de Montréal et aussi, entre nous, (*avec un clin d'œil*) parce que je suis certain que ma femme ne saura pas où me trouver."

OMIBUS.

L'EXEMPLE, D'ABORD

Madame (*Minuit. A monsieur qui roule la bouche grande ouverte*). — Henri, tu ferais moins de bruit si tu tenais ta bouche fermée.

Monsieur (*à demi éveillé*). — Et toi également.

!!!

Elle. — Depuis mon retour d'Europe, je suis une autre personne.

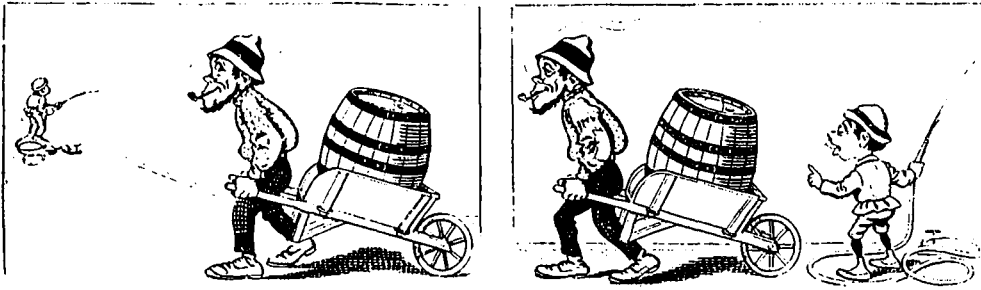
L'autre (*sarcastique*). — Combien votre mari doit être charmé!



III

L'homme (*à l'extérieur de la clôture*). — Vous n'êtes pas la première fine mouche que j'ai attrapée avec ce petit truc, mon jeune ami. Je suis assermenté constable et vous prie de me suivre chez le juge pour payer votre amende.

## CURIEUSE MÉTAMORPHOSE



I  
Patrick. — Le patron m'a dit de porter ce baril vide à la maison. Quelle chance ! Voilà bien la plus douce besogne que j'ai eue depuis un mois...

II  
... Faut-il qu'il pense que je suis faible pour me donner un travail aussi facile !

## LA CHANSON DE L'EAU

Près de mon jardin,  
L'eau chante et murmure,  
Parmi la ramure  
Son air cristallin.

Perle en son érin,  
La goutte s'azure,  
Près de mon jardin  
L'eau chante et murmure.

Le lys, le jasmin  
Battent la mesure  
Dans ce gai refrain  
Que dit la nature  
Près de mon jardin.

Près de mon jardin,  
L'eau claire s'épanche,  
Son écume blanche  
Sort d'un vieux moulin.

Creusant un ravin,  
Jusqu'à la pervenche,  
Près de mon jardin,  
L'eau claire s'épanche.

Barrant le chemin,  
Verdissant la branche,  
Les flots, ce matin,  
Fêtent le dimanche,  
Près de mon jardin.

CAMILLE NATAL.

## LA VIE DES BOERS

LE PRÉSIDENT KRUGER

C'est un singulier peuple que ce peuple Boer qui lutte avec tant d'opiniâtreté pour conserver son indépendance.

Cette République du Transvaal, une des principales Républiques indépendantes fondées par les Boers, est d'ailleurs dans une situation bien particulière depuis qu'on s'est avisé de la richesse incalculable de son sous-sol.

A la tête de cette République, qui excite si fort les convoitises de l'Angleterre, se trouve un président dont la physionomie originale et puissante, décrite il y a quelques mois par un voyageur français, M. Bousquet, montre mieux qu'un long article en face de quels rudes adversaires se trouvent les étrangers se disputant les territoires de l'Afrique australe.

M. Bousquet, ayant été introduit dans la pièce qui sert de salon à la "Maison Blanche" du Transvaal, se trouva en présence de Son Honneur le président Paul Krüger.

Voici le portrait qu'il en trace :

"Un géant, de carrure énorme, le front vaste et nu comme un roc, les yeux cachés sous de lourdes paupières molles, la figure glabe, les joues larges, le bas du visage carré, massif, volontaire, et, sous le menton, une toison de long poils fauves qui fait ressembler cette tête originale et puissante à un muflon de lion. Il parle, nous souhaite le bonjour d'une voix rauque ; son *gote dag* est un rugissement. Sa main gauche est privée du pouce. C'est lui-même qui, dans son enfance, s'étant un jour meurtri le pouce, se l'enleva net d'un coup de hachette."

Le président Krüger exprima à notre compatriote toute la sympathie qu'il éprouvait pour la France : il mit aussitôt la conversation sur le terrain de Madagascar, demandant si "nous n'avions pas peur des Anglais", et en posant cette question ses yeux brillaient d'un éclat très significatif. Puis, pendant que l'interprète lui transmettait la réponse de M. Bousquet, il se livrait aux occupations les plus familières. Laissons la parole au voyageur :

"Le président fouille dans la poche de sa redingote, en tire une pipe énorme, la nettoie, souffle dedans, la bourre, l'allume avec un soin minutieux. Puis, dans un vaste plat qui lui sert de crachoir, il expectore abondamment et, embarrassé d'une inopportune obstruction nasale, il se mouche à la paysanne, paisiblement, sans fausse honte, sans le secours de linges superflus

"Mais ce qui n'a rien d'élégant chez l'homme privé et qui, dans une audience de chef d'État, choque si violemment les règles du protocole, nous semble ici tout naturel.

"Qu'importe à cet homme, qui est vraiment un homme dans le sens le plus simple, mais le plus matériel du mot, les soucis du décorum, et ce que nous appelons les bienséances ?

"C'est une force de la nature, un être que la civilisation n'a pas atteint, qui est resté vierge des influences artificielles qui régissent nos mouve-

ments, commandent notre volonté. Et je me rappelle ce trait qui me fut conté et dont je me défiais jusqu'à cette heure : Krüger, à Londres, invité à dîner chez un ministre, arrivant avant l'heure, introduit dans le hall, où flambait un bon feu, et, pris de froid, se déchaussa pour réchauffer au foyer ses pieds engourdis.

"Qu'y a-t-il de commun entre lui, roi de la prairie, chef de paysans libres, et les lois du code social ? Où, comment, sous quelle discipline ce cerveau puissant, qui jamais ne conçoit que des choses simples, se fût-il plié à l'esclavage compliqué des conventions mondaines ?"

Dans cet ordre d'idées, une scène assez piquante a été racontée par sir Henry Loch, gouverneur de l'Afrique du Sud.

Quand il fut décidé que sir Henry Loch et M. Paul Krüger se rencontreraient pour discuter ensemble les détails du traité qui devait donner le

Swaziland au Transvaal, ces deux diplomates quittèrent leurs capitales respectives pour se rendre à Colesberg, petite ville du Cap, située à moitié chemin entre Cape-Town et Pretoria. Là ils descendirent au même hôtel avec leurs secrétaires.

Le président du Transvaal se lève et se couche avec les poules, qu'il soit chez lui ou chez les autres.

Après une nuit de repos, sir Henry Loch se leva à six heures du matin et, dans le plus léger des costumes, quitta sa chambre à coucher pour aller dans la salle des bains faire ses ablutions britanniques.

Qui rencontra-t-il dans le corridor ? L'oncle Paul, fumant une pipe énorme, revêtu d'une redingote couverte de décorations, sa grande écharpe en sautoir, un superbe tuyau de poêle sur la tête, et... en pantoufles.

C'est dans ces tenues si différentes que les deux diplomates se rencontrèrent pour la première fois.

Le président Krüger, que ses sujets appellent *Ponce Paul*, a pour femme une excellente ménagère qui porte de son côté le nom de *tante Paul*.

On ne saurait rêver une présidente plus démocratique. Au mois d'octobre de l'année dernière, une de ses amies de Hollande, qui séjournait depuis quelques années à Pretoria, fut amenée à rendre visite au président Krüger, au palais de la présidence.

La jeune Néerlandaise fut reçue par la femme du président, la "Tante", selon l'expression de cru, et Mme la présidente s'excusa bien sincèrement auprès de la visiteuse de la recevoir les manches retroussées.

"Je viens de pétrir la pâte de notre pain !" déclara-t-elle.

Puis, ayant mis un peu d'ordre à sa toilette, elle offrit, après l'échange des premières politesses, à sa visiteuse, le *topje koffie*, la tasse de café usitée, non sans avoir, au préalable, porté au fonctionnaire, qui était mélancoliquement de garde devant la porte du palais, une tasse de cet excellent café.

Il faudrait bien se garder de croire pourtant que le ménage de l'oncle et de la tante Paul vit dans la gêne.

Les appointements du président sont de \$40,000 et ses frais de représentations de \$2,500. Comme il ne représente point, il peut mettre de côté tous les ans ses \$40,000 d'appointements.

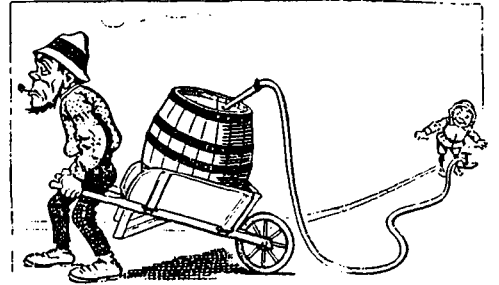
Le président Krüger est très religieux, comme tous les Boers, et de mœurs austères.

En face de sa maison se trouve une église où s'assemblent le dimanche les *doppers* de Pretoria. C'est souvent l'oncle Paul qui fait le sermon. Il aime les discussions théologiques. C'est un vieil Écossais doublé d'un Normand. C'est mieux que cela, c'est un fin et adroit *dopper*.

Les Boers sont fermiers et chasseurs, rien de plus. Leurs ancêtres



III  
Guendouche. — Oh ! Un baril vide et un Irlandais qui le traîne ! Je parie que je puis avoir du plaisir avec cela.



IV  
Patrick. — C'est drôle comme les choses les plus légères deviennent lourdes à force de les porter. Ce baril vide me coupe les bras...

étaient fermiers et ils ne comprennent pas qu'ils puissent être autre chose. Ignorants, bigots, arriérés, ces Bretons de la Hollande, aujourd'hui implantés en Afrique, ne changent pas plus d'idées qu'ils ne changent de linge.

Ils sont hospitaliers, routiniers, sales, graves et paresseux ; ils ont beaucoup de religion et fort peu de scrupules ; ils sont satisfaits de vivre comme leurs ancêtres ont vécu et prêts à mourir le jour où l'indépendance de leur pays sera menacée.

Le député le moins ingénieux excelle, cependant, à vous prouver qu'il est du plus sérieux intérêt public qu'il y ait encore une session.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

UN ACCIDENT

*L'étranger poli (dans une station de chemin de fer, à un vieux monsieur qu'il a heurté accidentellement).—*Je vous demande pardon, monsieur.  
*Le vieux monsieur (qui est sourd comme un pot).—*Eh ?  
*L'étranger poli (légèrement embarrassé).—*Je vous demande pardon.  
*Le vieux monsieur (d'un air enjoué).—*Je ne vous comprends pas parfaitement.  
*L'étranger poli.—*Je vous demande pardon, je vous ai heurté.  
*Le vieux monsieur.—*Pourquoi ?  
*L'étranger poli (de toute la force de ses poumons).—*C'est un accident.  
*Le vieux monsieur.—*Un accident ! Grand Dieu ! Où ça, donc ?

SIÈS RÉSERVÉS

*Elle.—*M'aimez-vous assez pour pouvoir donner pour moi tout ce que vous possédez ?  
*Lui.—*Oui, je donnerais pour vous tout ce que j'ai ; mais, évidemment, cela n'inclut pas ce que je m'attends à avoir de votre père.

UN PROFESSIONNEL

La scène représente un compartiment de chemin de fer sur la ligne du Grand-Tronc. Entre un colonel avec une gibecière et des fusils.  
*Le colonel (aux passagers pâmés d'admiration).—*Magnifique chasse ! Soixante pièces de gibier en deux heures et manqué seulement deux coups.  
 Un paisible voyageur, assis dans un coin du compartiment lâche son journal et s'avance vivement la main tendue : "Permettez-moi de vous féliciter, monsieur ! Je suis un professionnel."  
*Le colonel.—*Un professionnel sportman !  
*L'étranger.—*Non, monsieur, un professionnel menteur.

CURIEUSE MÉTAMORPHOSE -- (Suite et fin)



V

...Je n'aurais jamais cru qu'une chose aussi peu pesante pût augmenter de poids si soudainement...



VI

...C'est heureux que je n'aie seulement qu'un demi-mille à faire. Cette charge ne paraît si lourde que je ne pourrais pas la conduire à la maison s'il y avait deux arpents de plus...

ÇA N'A PAS DU ALLER TOUT DROIT

*Boulet.—*Taupin est affreusement myope. Vous savez le chapeau que porte sa femme, avec toutes ces plumes noires dessus ?  
*Boulet.—*Oui.  
*Boulet.—*Taupin, pensant que c'était un plumeau, l'a attaché au bout de sa canne et s'est amusé à balayer les toiles d'araignée qu'il y avait au plafond du vestibule jusqu'à ce que sa femme, en arrivant, le trouve à cette occupation.

O FILLE D'ÈVE

*Alice.—*Vous disiez que vous n'écriviez plus jamais au jeune Cœur-enfeu !  
*Lucie.—*Il m'a écrit douze lettres et je ne lui ai pas répondu, mais dans la dernière il laissait une page blanche et il faut que je sache ce que cela veut dire.

INCONSÉQUENCE

*Lui (lisant son journal).—*Il est certain que dans quelque mille ans, la race humaine sera entièrement dépourvue de dents.  
*Elle.—*Et cependant, tu veux que Tommy devienne dentiste !

L'INGRATITUDE HUMAINE

Réflexion amère de Fanfan, au retour de l'école :  
 —Rendez le plus grand service à certaines gens, ils ne vous diront pas même merci. Ainsi, tantôt, Guguusse avait mis une épingle recourbée sur le siège du maître ; au moment où il allait s'asseoir j'ai tiré la chaise.  
 Et c'est moi qui ai attrapé la déglée...

PROBABLEMENT

*Le père.—*Je ne suis pas certain que ma fille vous aime suffisamment pour que je puisse vous la confier pour la vie.  
*Le prétendant.—*Peut-être n'avez-vous pas eu le même avantage que j'ai eu moi-même pour observer ses sentiments.

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA

Grand-papa promenant sa petite fille et se trouvant dans la rue Notre-Dame, devant un avertisseur d'incendie, lui demande si elle connaît cet appareil.  
 Mademoiselle Lili, fièrement :  
 —Pardi ! on met deux sous dedans et il sort des pompiers.

IL FAUT Y METTRE DU SIEN

—Vous habitez la campagne et avez néanmoins conservé un appartement à la ville ?  
 —Je veux ainsi que le ciel me vienne en aide.  
 —Comprends pas.  
 —Voyons ! Aie deux toits, le ciel t'aidera.

AU PIED DU MUR

Pitou et Bidou entament une grande discussion sur la présence ou l'absence d'habitants dans la lune :  
 Pitou soutient qu'elle est habitée.  
 Bidou prétend le contraire, et pour en finir victorieusement, en clouant net son interlocuteur, il lui dit :  
 —Mais, imbécile, s'il y avait des habitants là-haut, on les mettrait on, lorsqu'il n'y a plus qu'un quart de lune !

BLESSANT

*Le visiteur.—*Vous traite-t-on bien ici ?  
*Le prisonnier.—*Généralement, on me traite bien, mais ce qui blesse mes sentiments, c'est leur manque de confiance. On ne veut pas même me laisser avoir un passe-partout.

SANS DOUTE LA RAISON

*Le père (sèrèment).—*Veillez m'expliquer, mademoiselle, comment il se fait que j'ai vu le jeune Douceflamme vous embrasser hier soir dans la serre ?  
*La fille.—*Ce doit être parce qu'il ne savait pas que vous le regardiez, papa.

LOGIGUE

*Decourt.—*As-tu sur toi un billet de \$5.00 dont tu n'aies pas besoin ? Prête-moi le.  
*Bongas.—*Certainement, le voici.  
*Decourt.—*Mais un enfant peut voir au premier coup d'œil qu'il est contrefait.  
*Bongas.—*Je le sais fort bien ; c'est pour cela que je n'en ai pas besoin.

BIEN SEULE !

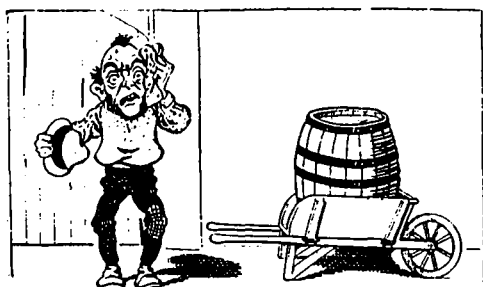
*Bonne Dame.—*Vous n'avez pas de parents, mon enfant ?  
*L'enfant.—*Non, madame, je suis venue au monde dans un asile d'orphelins.

CERTIFICAT DOUTEUX

*Jeune mariée (qui engage une cuisinière).—*Avez-vous de l'expérience ?  
*Mariée.—*Je cré ben ! Ça fait dix familles que je repasse depuis deux semaines.

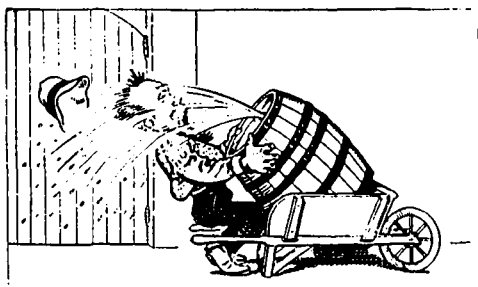
UN NOUVEAU POINT DE VUE

—Quel est l'homme qui se trouve le plus satisfait, celui qui a un million ou celui qui a une douzaine d'enfants ?  
 —Incontestablement le dernier, car celui qui a un million en voudrait davantage, tandis que celui qui a douze enfants en a assez.



VII

...Ah ! Nous y sommes, enfin ! Je suis à moitié mort. Maintenant, il s'agit de le descendre à la cave...



VIII

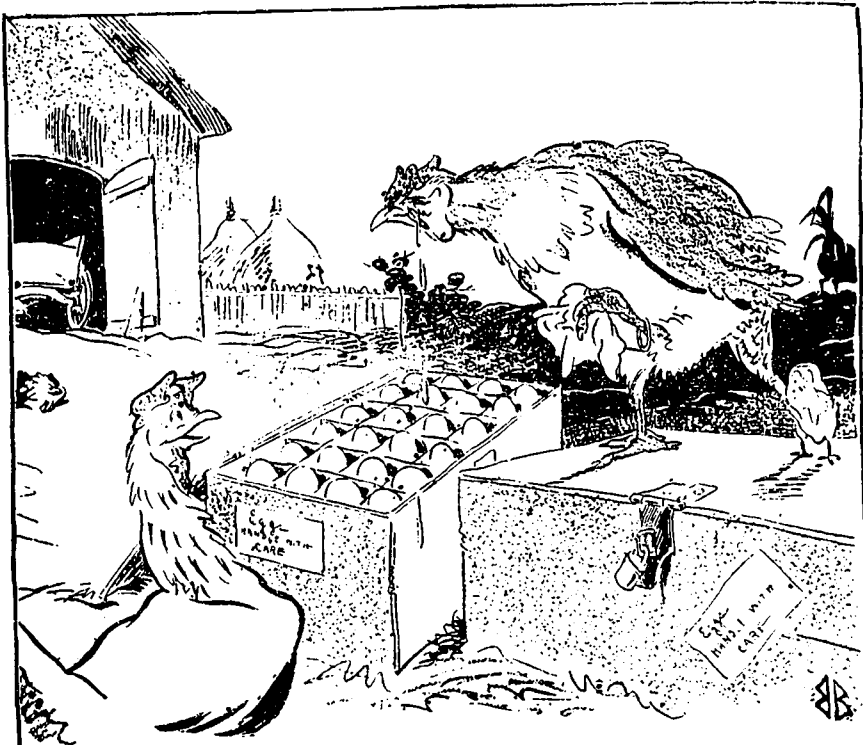
...Grand saint Patrick ! Que veut dire ceci ? Le baril est tout plein d'eau !...



IX

... (Avec épouvante.) Ce baril était vide quand je l'ai mis sur la brouette. C'est le mauvais esprit bien sûr qui m'a joué ce tour pour me punir de mes fredaines. Ah, oui ! je connais un homme qui ne manquera pas d'aller à confesse samedi soir.





*La première poule.* Vous paraissez chagrine, ma chère.  
*La seconde poule.* Oui ; je pensais à tous ces œufs qui seront bouillis ou frits quand ils pourraient être couvés.

### MISÈRE D'ÂME !

Mon cœur revient, très las, d'un pénible voyage,  
Des lambeaux de sa chair rougissent le chemin,  
Il a marché longtemps sans que nul être humain  
Ait eu quelque pitié de son pesant bagage.

Ironique, l'amour a détourné les yeux,  
L'amitié gémit, las ! sur ses propres misères,  
Il est bon de penser que les hommes sont frères ;  
Chacun a le souci d'un bonheur orgueilleux.

Et toujours s'en allant dans l'ardente fournaise  
Aucun ne s'est offert pour panser le blessé.

Me voici près du port ! Mon pauvre cœur lassé  
Pleure sur la longueur de la route mauvaise.

Des heureux près de lui, s'enlaçant deux par deux,  
Marchent en s'enivrant de leur propre tendresse,  
L'amant baise les yeux de la chère maîtresse,  
Les sentiers sont fleuris où vont les amoureux.

Et sur l'âpre montée aride et solitaire  
Mon pauvre cœur, tout seul, écarte les cailloux,  
L'amour ne saura pas où fléchir les genoux  
Lors qu'on le descendra dans le sein de la terre.

ROSE ROMAUX.

### CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

“ Quel est le meilleur endroit pour passer l'été ? ” Telle était la question mise au concours, il y a deux ou trois ans, par un grand journal de New-York.

Les prix étant très alléchants, les réponses arrivèrent druës.

Il y en eut de remarquablement originales, ingénieuses ou renversantes.

Le jury, composé de cinq publicistes de haute valeur, donna la palme à un concurrent qui avait écrit tout simplement :

“ C'est à New-York ! ”

On avait cru, d'abord, à une fumisterie ; mais le président du jury jeta les yeux, comme par accident, sur un deuxième feuillet et y lut ceci :

“ Et je me charge de le prouver si, dans l'édition de dimanche prochain, l'éditeur m'alloue deux colonnes. ”

Ceci lui fut accordé, et non-seulement il enleva sa thèse comme si c'eût été jeu d'enfant, mais il fit connaître un nouveau New-York à des new-yorkais de naissance : il popularisa des squares dont l'existence n'était pas même rêvée, décrivit des berceaux de verdure et des retraites ombrées dont le nom était toute une révélation et, tant au point de vue de la bourse que des aspirations à une villégiature “ authentique ”, il ne laissa rien d'incomplet ou sentant la théorie.

Le piquant de l'affaire fut que ce “ découvreur ” de New-York n'y habitait que depuis quelques années. Seulement, il n'avait pas subi l'illusion d'optique qui nous porte si souvent à voir mal ce qui nous a le plus longtemps avoisiné.

Je ne puis, à ce propos, m'empêcher de raconter ici ce qui arriva à Louis Leroy, un journaliste parisien. C'est lui même qui nous en fait part dans *La vie à Paris*, ouvrage rédigé en collaboration à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867.

Les éditeurs de ce livre, croyant que Leroy connaissait Saint-Germain-en-Laye comme pas un, lui confièrent le chapitre destiné à cette place historique.

Leroy se rafraîchit la mémoire par quelques lectures, se bourra de notes et ne fit qu'un bond de Paris à la terrasse de l'ancienne demeure royale. Après avoir

beaucoup admiré, s'être orienté et avoir tiré crayon et calepin, il se mit à chercher, d'abord vaguement, puis avec une certaine anxiété, le clocher de Saint-Denis. Il ne vit rien surgir à l'horizon.

— Tiens, tiens, se dit-il, est-ce qu'il faut ranger cette histoire des tours de Saint-Denis parmi les contes bleus ? Cependant on m'affirme qu'elle est vraie. Et puis, mon devoir de *guide* est de relever le gisement de mon clocher.

Cependant rien ne venait, excepté une sourde irritation, et une note commençait à s'étaler, débutant par ces mots : “ Ne pas croire à... ” quand il aperçut un promeneur tout près. Avec toute la science stratégique d'un chroniqueur aux abois, il provoqua connaissance. Ici je lui laisse la parole.

— Magnifique spectacle, monsieur, lui dis-je.

— Splendide, monsieur, me répliqua-t-il. Nous n'avons rien de plus beau en Hongrie.

— Ah ! monsieur est ? ..

— Oui, monsieur.

— Voyez donc, à gauche, là-bas, comme ce château fait bien.

— C'est celui de Maisons-Lafitte, intercala le Hongrois.

— En face, ce carré important me fait l'effet d'une gare ?

— Mais non, c'est l'Arc de Pétrole.

— C'est vrai ; comment ne l'ai-je pas reconnu de suite ? Voici le Panthéon, par exemple.

— Où donc ? demanda mon Hongrois.

— Là... au-dessus du pont.

— Vous voulez dire le dôme des Invalides.

— Ah ! vous croyez ?

— J'en suis sûr.

Embarassé, et sentant bien que l'étranger ne faisait pas erreur, je voulus cependant avoir le cœur net à l'endroit de la cathédrale de Saint-Denis.

— Savez-vous, insinuai-je, que des gens ont la prétention d'apercevoir Saint-Denis à dix lieues à la ronde ?

— C'est absurde..

Evidemment, repris-je, car c'est un monument des plus modestes en dimensions.

Le Hongrois me regarda en souriant.

— Il est certain, dit-il, qu'on ne le voit pas de partout aussi bien que de la terrasse de Saint-Germain.

Ce mot m'alla au cœur. — Quoi, me dis-je, lui aussi ! ..

— Mon Dieu, répliquai-je, on la voit sans la voir. Le brouillard, la brume...

— Pas aujourd'hui, répondit-il, le temps est si clair. Regardez comme sa flèche s'enlève bien sur le ciel. Et du doigt, il me montrait un point de l'horizon sur lequel je me hâtai de braquer ma lorgnette... C'était bien elle !

— Elle crève les yeux, ajoutai-je impudemment ; puis je tirai mon carnet de ma poche et j'effaçai la note que j'avais commencé à y inscrire.

\* \* \*

Le lecteur se demande peut-être : A quel propos tout cela ? Pourquoi nous parle-t-il de villégiature quand l'automne va bientôt poindre ?

Ma foi ! l'explication est courte. Le sujet m'a été indirectement fourni par un ami qui trouve à Montréal tout ce qu'il faut pour couler une huitaine de vacances de la façon la plus variée, la plus intéressante et la moins coûteuse possible.

Quant à la date actuelle, elle importe peu : un chroniqueur ne procède

### TEL FILS, TEL PÈRE



*Bonne Dame.* Quoi ! Gatien, tu pêches le dimanche ! .. Je le dirai à ton père la première fois que je le verrai.

*Gatien.* — Vous n'aurez pas à attendre longtemps ; le voilà qui revient de déterrer des vers pour nous deux.

## UN QUI N'EST PAS BATTU



*Le gamin.* — Tenez, m'sieu. Voilà un petit garçon qui est plus savant que tous les autres enfants de la classe.

*Le monsieur.* — Vraiment ?

*Le gamin.* — Oui : il sait où il y a un trou dans le mur qui entoure le terrain du jeu de crosse par où l'on peut voir toute la partie.

pas comme un mathématicien, et puis, il paraît que septembre nous réserve des chaleurs inconnues à juillet. Il nous en a été servi un superbe échantillon en ses premiers jours.

Donc, mon ami passe ses vacances à Montréal et dans les environs les plus immédiats. Chaque matin il part à la découverte d'un point peu ou point connu ; il combine les programmes de déplacement les plus ingénieux et rentre chez lui presque aux mêmes heures que quand il est sous le harnais, mais content, reposé par une autre variété de fatigues et riche de connaissances additionnelles sur sa cité d'adoption. Car il n'est pas né ici — c'est peut-être pour cela que, lui aussi, il connaît mieux Montréal que les indigènes.

Il y trouve, à sa suffisance, ce qui est vert et frais, autrement dit : la nature acclimatée dans notre monde de moellons et de poussière.

Pour lui la compagnie des tramways est une providence ; il l'utilise avec un art et une économie qui n'ajoutent pas un maigre charme à ses exploits de touriste en ville. Marmier a décrit un voyage très pittoresque autour de sa chambre ; mon ami, lui, pourrait écrire un *Montréal Inédit* qui serait un clou.

Ne le chicanez pas à l'endroit de la compagnie des tramways. Il aime mieux fermer les yeux, n'écouter que les impulsions de la reconnaissance pour son véhicule, et je crois que, poussé à bout, il répondrait avec la satirique :

Elle a fait trop de mal pour en dire du bien.  
Elle a fait trop de bien pour en dire du mal.

L'autre soir, heureux, satisfait, armé d'un appétit exemplaire, il me tombait dans les bras en s'écriant : La vraie campagne, la belle, la seule digne d'être chantée en vers et en prose, elle est ici, à dix minutes de la rue Notre-Dame. Et dire que je viens de voir, fermées pour l'été, des maisons charmantes égrenées au pied de notre montagne où j'ai, pour la centième fois, et avec un bonheur tout neuf, égaré mes pas dans les méandres, éveillant les mille petites bêtes du bon Dieu et dérangeant, aussi, de discrets fantômes qui se perdaient lentement dans les profondeurs.

...Se parlant bas, quoique tout seuls !

Quelle étrange manie de lâcher la proie pour courir après l'ombre, que celle qui mord certaines gens avant sous les yeux et les pieds ce que la nature offre de plus coquet et de plus enchanteur, mais que chaque été voit se ruer vers des villes d'eaux où tout délassément est gâté par une étiquette bête, une nature frôlée et des notes à payer qui rappellent celles des apothicaires du bon vieux temps.

Comme le dit le poète Martial : La campagne est sous leur fenêtre. .

*Rus est tibi fenestrâ...*

et ils s'en éloignent comme d'une quarantaine. Ils préfèrent le strass au diamant.

Eternels Perrichons, ils s'engouffrent dans les bateaux et les wagons, lestés d'un pandémonium, d'un bric-à-brac innommable et qui renferme tous les éléments de l'ennui et de l'esclavage auxquels ils comptaient se soustraire.

En rentrant, ils poussent un houf ! de soulagement d'une sonorité et d'une conviction à faire penser qu'ils sortent d'une course de trois heures à travers le marché Bonsecours, un vendredi matin. Et ils se promettent bien que, l'an prochain, ils iront à une autre ville d'eau. Ce sera ainsi jusqu'à leur départ pour la villégiature finale.

Tandis que mon ami, son congé terminé, est frais comme un concombre, ne tarit pas de récits presque merveilleux et n'en termine pas un seul que par ces mots qui sont devenus un cliché dans son répertoire :

“ A l'an prochain, maintenant ! Mon programme est tout tracé, je ne connais encore que la plus petite partie de ma ville et de mon île ! ”

Il y a autant de facile morale à tirer de ce contraste que de la parabole du pharisien et du publicain.

C'est pourquoi je cours de suite à mon mot de la fin.

\* \* \*

Un citoyen de Chicago et un citoyen de St. Louis étalent les qualités de leur cité respective.

— Mais enfin, s'écrie ce dernier, Chicago est-il un bon endroit pour y passer l'été ?

— *You bet !* retorque l'autre, il y fait aussi chaud qu'à n'importe quelle ville d'eau de l'Amérique du Nord.

KODAK.

## UN OBSERVATEUR

*Bouveau.* — Vous dites que vous êtes pauvre et cependant vous avez un porte-cigarettes en or !

*Rouveau.* — Économie, mon cher, économie. Avec un porte-cigarettes d'or, on peut se permettre de fumer des cigarettes à bon marché.

## UN NAÏF

*Lui.* — Blanche, pardonnez-moi ma franchise ; mais vous êtes la plus charmante, la plus gracieuse et la plus irrésistible jeune fille du monde entier.

*Elle.* — Arthur, combien vous êtes naïf ! Pourquoi ne me dites-vous pas quelque chose que je ne sache pas ?

## AH ! LES FEMMES !

*Maman.* — Henri, j'ai peur que tu n'aies pas été à l'école hier !

*Henri.* — Je sais que c'est la maîtresse qui t'a dit cela. Ah, les femmes ! Elles ne peuvent seulement pas garder un secret !

## OU ILS VONT

*L'ouf frais.* — Ne vous sentez-vous pas un peu triste quand vous vous apercevez que vous devenez vieux ?

*L'ouf quelque peu douteux.* — Pas du tout : quand je deviens trop vieux, je m'en vais au théâtre.

## JAMAIS !

*Elle.* — Promets-moi que si je meurs, tu ne te remarieras jamais !

*Lui.* — Quoi ! Et laisser les gens penser que ma chère petite première femme était tellement détestable que je n'ose plus en prendre une autre ! Jamais !

## UN IMPUDENT

*Clara.* — Eh bien, Lucie, avez-vous consulté cet éminent médecin dont vous m'avez parlé ?

*Lucie.* — Oui, et cet ignorant personnage a eu l'impudence de prétendre que je n'étais pas malade du tout !

## UN ÉGOÏSTE

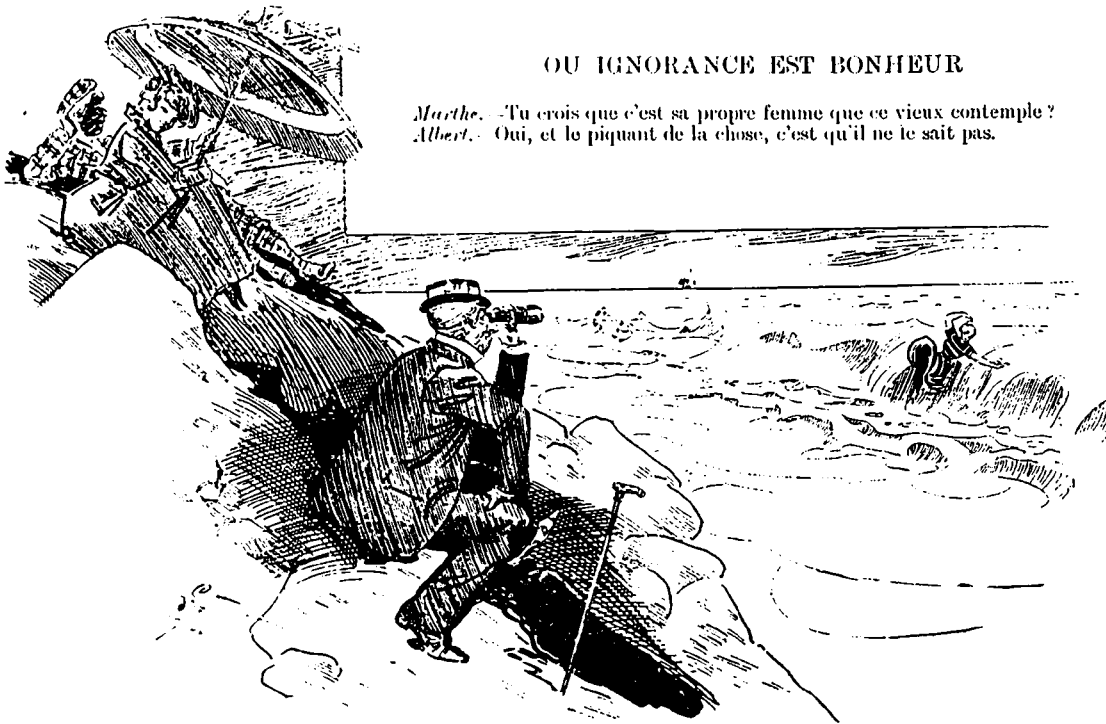
*Le père (sérieusement, au candidat à la main de sa fille).* — Jeune homme, pouvez-vous supporter une famille ?

*Le jeune homme.* — Je ne veux supporter que Sarah.

## A EUX SURTOUT

*Le médecin.* — Vous souffrez de prostration nerveuse. Je vais vous faire dormir.

*Le patient.* — Donnez-en plutôt à ma femme et au bébé.



## OU IGNORANCE EST BONHEUR

*Marthe.* — Tu crois que c'est sa propre femme que ce vieux contemple ?  
*Albert.* — Oui, et le piquant de la chose, c'est qu'il ne le sait pas.

## SONNET HÉROÏQUE

O gloire des soldats mourant dans les batailles,  
 Seule gloire qui reste et qui tente l'effort,  
 Je t'envie à qui meurt pour le droit du moins fort,  
 Et mon âme te suit parmi les funérailles !

Près d'oublier l'horreur de ces grands champs de mort,  
 Où le vol des chevaux disperse vos entrailles,  
 Où, couchés sous le vent des lointaines mitrailles,  
 Vous reposez en paix, meurtriers sans remord ;

Je pense que, du moins, seuls, au temps où nous sommes  
 L'instinct du sacrifice a fait de vous des hommes ;  
 Qu'insoucieux du but, du devoir convains,

Vous le servez quand même et d'une âme aguerrie :  
 O gloire de tous ceux qu'a pleurés la patrie,  
 Je t'envie à qui meurt pour le droit des vaincus !

ARMAND SILVESTRE.

## LE LAIT AUX ETATS-UNIS

On fait aux États-Unis une consommation énorme de boissons de toutes sortes, depuis le verre d'eau glacée jusqu'au *cock-tail* et aux mélanges les plus variés de glace pilée, de whisky et de champagne ; dans le nombre il est un liquide dont les Américains usent à profusion, pour combattre l'influence des alcools, c'est le lait. On estime que la consommation quotidienne de cet aliment est d'un peu plus d'une chopine par habitant.

Naturellement, pour assurer la fourniture d'une pareille quantité, il faut s'adresser aux fermes et aux campagnes même fort éloignées de la grand-ville. On peut dire du reste que tout le pays, dans un rayon de dix à vingt lieues, ne fournit qu'une infime portion de l'approvisionnement de New-York : c'est qu'en effet dans ce rayon il y existe de nombreux centres habités, d'une grande importance, qui attirent à eux le lait à vendre. La plus grande partie de celui que l'on consomme à New-York vient de soixante lieues et même davantage ; parfois il n'arrive qu'après avoir fait un voyage de plus de cent cinquante lieues. Toutes les voies ferrées qui aboutissent dans la grande cité américaine, à l'exception du seul chemin de fer de Philadelphie, voient passer chaque jour des trains de lait, si l'on peut dire, composés principalement de chargements de ce liquide : ces trains comprennent de 10 à 12 wagons, qui transportent chacun 200 grands pots nommés *cans* en américain (du même radical que le mot français canette) ; un *can* contient en moyenne 6 gallons : un train de cette espèce amène donc à lui seul 12,500 gallons de lait.

L'« Erie Railroad », le chemin de fer de l'Érie, se livre particulièrement à ce transport, auquel il consacre 100 wagons par jour, ce qui fait que, pour sa part, il jette dans la consommation 112,500 gallons de lait chaque jour.

D'après les évaluations les plus modestes, on est en droit de penser que toutes les voies ferrées aboutissant à New-York y apportent quotidiennement 1,125,000 gallons de lait, au moyen d'un millier de wagons. Et encore faudrait-il ajouter, pour compléter ce chiffre énorme, que les bateaux à vapeur introduisent pour

leur part de grandes quantités de ce précieux aliment.

Du reste, si les New-Yorkais consomment beaucoup de lait, il est juste de dire qu'ils sont fort difficiles sur la qualité : on veut du lait pur, et il y a toute une armée d'inspecteurs spéciaux qui ne permettent pas le moindre mélange, et font impitoyablement jeter à l'égoût tout lait fraudé.

## AFFREUX !

*Bouleau.* — Votre fille sait-elle jouer du piano ?  
*Rouleau.* — Non, mais elle en joue.

## SON DESIR

*Le client.* — Je voudrais avoir un collier de chien, quelque chose de beau et de brillant.

*Le commis.* — Celui-ci vous convient-il ?

*Le client.* — Non. J'aimerais quelque chose de plus dispendieux que cela. Voyez-vous, c'est pour le chien de ma femme et je désirerais fort qu'il fût volé.

## SA MALADIE

*Le patient.* — Pour quelle maladie me traitez-vous, docteur ?

*Le médecin.* — Perte de mémoire. Vous me devez un compte de \$40 depuis deux ans.

## ELLE SAVAIT OU S'ADRESSER

*Madame Dusport (envojant une servante).* — Et connaissez-vous la manière de prendre soin d'une bicyclette et de la tenir propre ?

*La servante.* — Non, madame, mais je puis vous donner l'adresse de la maison où je fais nettoyer la mienne.

## CELUI-LÀ SEULEMENT

*Elle.* — Vraiment, ce n'est pas facile pour une jeune fille de trouver un mari ?

*Lui.* — Mais une jolie fille peut choisir quatre sur cinq des hommes qu'elle rencontre.

*Elle.* — Oui. Mais c'est le cinquième qu'elle veut.

## QUELQUES PROVERBES BOSNIENS

Il n'y a pas de pire fou qu'un sage pris de folie.

Là où le diable manque son coup, il envoie une femme.

Ne comptez pas trop sur trois choses : votre cheval, votre fusil et votre femme.

Les trois pires puissances en ce bas monde sont le feu, l'eau et la femme.

Si vous vous mariez jeune, c'est toujours trop tôt ; si vous vous mariez vieux, c'est toujours trop tard.

## UNE PAR UNE



*Mr. Nouveauxjardin (à son retour à la maison).* — Mais, Marie, que fais-tu donc là, je t'en prie ? Tu sembles fatiguée à mort !

*Mme Nouveauxjardin.* — Je suis épuisée, en effet. J'ai planté ces graines d'herbe toute la journée et je n'en ai encore mis en terre que deux mille trois cents. Elles sont tellement petites !



FEUILLETON DU "SAMEDI", 23 SEPTEMBRE 1899 (1)

# Les Tortures d'une Mère

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE

V

(Suite)

—C'est égal, vous avez beau dire, Sarah ! — la bonne n'avait pas prononcé un traître mot, sa maîtresse ne lui en ayant pas laissé le temps — vous avez beau dire, cette jolie personne-là ne m'inspire aucune confiance... Ça n'est pas naturel le moins du monde... Une dame sans bagages... qui ne reçoit aucune lettre... qui ne parle pas... car elle n'a pas dit trois paroles depuis son arrivée ici... enfin... tout cela n'est pas naturel. Je me souviens que M. Harpers m'a bien des fois raconté l'histoire d'une marquise française, qui se relevait la nuit... elle était jolie comme un cœur... et elle se relevait la nuit, à minuit, pour s'en aller courir les cimetières et dévorer les cadavres des petits enfants !...

—Oh ! c'est horrible !... — répondit Sarah, fortement empoignée par ce sensationnel récit. — C'est épouvantable, et master Harpers avait vu cette femme ?

—Certainement... Quand je dis qu'il l'avait vue, je ne pourrais l'affirmer sous serment... mais des personnes très dignes de foi... des gentlemen d'une honorabilité incontestable....

Mistress Harpers n'acheva point !...

Elle n'avait pas vu venir à elle un homme très correctement vêtu de couleurs sombres, au visage froid, aux yeux perçants, qui la saluait poliment :

—Mistress Harpers... si je ne me trompe !... La propriétaire de l'immeuble, n'est-ce pas ?...

—Pour vous servir, monsieur...

Et la logeuse esquissa la plus gracieuse de ses révérences.

Pour tout dire, malgré le sourire aimable qui arçait à ce moment ses lèvres, mistress Harpers était légèrement interloquée.

D'où pouvait arriver ce singulier individu ?... Bien sûr, il sortait du square, car la logeuse l'avait vu se dresser soudainement devant elle.

Il la regardait fixement, et sous la pression de ses yeux roux, à prunelles mouchetées de striures de bile, mistress Harpers commençait à ressentir un très désagréable malaise.

—Madame, je désirerais avoir avec vous un entretien de quelques instants.

Jetant un coup d'œil sur Sarah, l'inconnu ajoutait :

—Un entretien tout particulier.

La propriétaire fit entrer "l'individu" dans un petit parloir strictement meublé de façon sèche et sommaire, et lui indiquant un siège, se laissa elle-même tomber dans un fauteuil qui, malgré son habitude, gémit sous son poids très lourd :

—Monsieur, je me tiens à votre entière disposition.

Tout en répondant ainsi avec une politesse exquise, toute une série d'inquiétants points d'interrogation continuait à se dresser dans l'esprit de la logeuse.

—Est-ce un solicitor ?... Un avocat ?... Un homme de police ?... Un simple agent ?... Enfin, je voudrais bien savoir à qui j'ai affaire, car cet individu me semble terriblement inquiétant.

—Madame, — reprit l'inconnu, — vous avez reçu ces jours derniers, comme locataire, une jeune dame....

—Ah !... J'en étais sûre !...

Et mistress Harpers tressauta sur son siège, lequel se mit à craquer de nouveau, menacé d'une dislocation prochaine.

—Sûre de quoi, madame ?... Je vous prie de vous expliquer...

—Mais... que vous dire ?... Je ne sais. Je n'ai pas été maîtresse de mes paroles...

Elle balbutiait fortement, la brave dame, mais c'est qu'aussi elle était violemment émotionnée.

—Mon Dieu, madame... expliquez-vous franchement, voulez-vous ?... Je vois que les allures... comment dirai-je ?... les allures excentriques de la dame en question, votre nouvelle locataire, ont excité votre curiosité... éveillé tout au moins votre attention... Est-ce bien cela ?... Ai-je exactement traduit vos sentiments ?...

—Parfaitement... monsieur... Parfaitement... Je ne vous cacherais pas... que dès le premier instant...

—Les manières d'être de cette dame vous ont paru étranges... C'est bien cela, n'est-ce pas ?...

—Oui ! tout à fait cela...

—Mystérieuses...

—Très bien.

—Effarées...

—Tout à fait cela... N'écoutant pas ce qu'on lui dit, coupant la parole aux gens...

—Vous ne vous êtes pas trompée, madame... Et ces très justes observations font l'éloge de votre perspicacité et de votre intelligence. Dès le premier coup d'œil, j'avais du reste reconnu que j'avais affaire à une femme tout à fait supérieure.

A cet instant le fauteuil se mit à craquer avec des bruits inquiétants, mistress Harpers ayant cru de son devoir de nerveusement se tremousser pour répondre à ce déluge de compliments exagérés.

—Eh bien ! madame Harpers, votre excellent jugement ne vous a pas trompée... Cette malheureuse jeune femme a l'esprit complètement détraqué.

—Ah ! mon Dieu !... je m'en doutais...

—Elle est atteinte, depuis la mort de son mari, tendrement aimé.

—Ah ! monsieur... A qui le dites-vous !... J'ai moi-même failli perdre tout à fait la tête, lors de la douloureuse perte de M. Harpers, qui avait certainement bien des défauts, notamment les soirs où il avait insisté sur les stimulants, — comme il disait, — mais enfin, quand on a vécu ensemble, que l'on est habitué l'un à l'autre, n'est-ce pas... ?

—Mistress Harpers, ces sentiments vous honorent, et démontrent amplement la noblesse de votre cœur.

A cet instant, la propriétaire dut interrompre le cours de ses trépidations, le fauteuil lui ayant signifié, au moyen d'un craquement très net, qu'il allait céder aux suppléments de pression qui lui étaient imposés.

—Monsieur, vous êtes vraiment trop bon... Une pauvre femme seule, sans appui... disant tout simplement, tout crûment ce qu'elle pense...

—Vous pensez haut et bien, mistress Harpers.

Cette fois, la logeuse se leva et esquissa une révérence.

—Voici donc ce qui m'amène : Je suis chargé par la famille de cette pauvre dame... de la surveiller à distance, d'avertir les personnes avec lesquelles elle pourrait se trouver en rapport... du danger qu'elles courent.

—Ah ! mon Dieu !... Nous courons un danger... Elle est donc méchante, violente, cette pauvre dame folle !...

—Pas précisément, seulement, vous êtes trop intelligente pour ne pas comprendre qu'avec les déments... on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

—Evidemment.

—Un malheur est si vite arrivé !...

—A qui le dites-vous !...

—Des précautions sont à prendre.

—Il faut la faire enfermer.

—Mais non ! Mais non !... La famille, une famille noble, puissante, une famille généreuse qui saura reconnaître largement, — je vous le jure, — les services qui lui seront rendus en cette douloureuse circonstance... la noble famille, donc, voudrait éviter tout bruit, tout scandale.

—Je comprends très bien ce sentiment, mais...

—Mais... Je puis vous dire que cette famille est heureuse que cette malheureuse jeune femme ait eu la chance de tomber entre les mains d'une personne aussi distinguée que vous, mistress Harpers.

—Mon Dieu ! monsieur... Je suis excessivement touchée, tout à fait confuse... Mais, je vous avoue, d'un autre côté, que les fous m'inspirent une insurmontable frayeur... Songez donc... une pauvre femme, une veuve, vivant seule avec Sarah, ma servante... C'est terrible... tout ce qu'il y a de plus terrible... Une faible femme telle que moi peut être égorgée, étranglée...

—Vous n'avez qu'à vous enfermer le soir...

—Oh ! Monsieur !... Vous me faites trembler !... Les fous... Je me suis laissé dire que les fous étaient terriblement forts... et atrocement rusés.

—Non !... Ce n'est pas un assassinat que vous avez à craindre.

Mistress Harpers se redressa subitement.

—Mais !... Vous l'avez donc, monsieur ! Vous le reconnaissez vous-même... J'ai quelque chose à craindre.

—Dois-je vous parler avec franchise ?

—Oh ! Monsieur !... Je vous en conjure !... Ayez pitié d'une faible femme !... d'une pauvre veuve !... Je fais appel à votre conscience, monsieur !

—Je commence par vous dire que nous n'avons pas la moindre preuve...

—La preuve de quoi ? Mon Dieu !... Mon Dieu ?...

—Madame !... Calmez-vous !... Je vous en conjure... Je vous répète que nous ne savons rien de précis.

—Mais encore ?

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-  
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles

—Rien de certain.

—Parlez ! monsieur ! Parlez !... Je vous en supplie à moins jointes.

Et mistress Harpers tomba aux genoux de l'inconnu, lequel la releva, nous devons le dire, avec une extrême difficulté.

—Eh bien ! inadame !... Je cède à vos instances !... Seulement ! Ah ! seulement !... Vous allez me jurer sur l'honneur que ce terrible secret demeurera entre nous ! Que vous subirez plutôt la torture que de le révéler à qui que ce soit !...

—Monsieur... On m'arrachera plutôt la langue... Je vous le jure sur la mémoire de M. Harpers lui-même.

—Ce n'est ni une violence ni un coup de couteau que vous avez à craindre... Non plus qu'une tentative de strangulation... Mais... Je vous le répète que nous n'avons pas de preuves. Avez-vous lu dans les journaux, ces derniers jours, que, dans le Yorkshire, le château de Seven-Oakes, appartenant à sir Rolan Goldwin, avait failli être tout entier dévoré par un incendie ?...

Au comble de la terreur, le teint couperosé de la logeuse devint absolument blafard.

Elle se mit à claquer des dents, en répétant :

—Ah ! mon Dieu !... Le feu !... Elle met le feu !... Une incendiaire !... Nous sommes perdus !...

—Mistress Harpers !... Calmez-vous !... Je vous en prie !... Revenez à vous-même !... Autrement, je ne vous dirai plus rien.

—Ah ! vous m'en avez dit assez !...

Et trépidant de tous ses membres, elle continuait à répéter :

—Une incendiaire !... Une incendiaire !... Il ne manquait plus que cela, maintenant !... Que voulez-vous de pis ?...

—Mais, je me tus à vous répéter que nous manquons absolument preuves !... Tout ce que nous savons...

—Oui, dites tout ce que vous savez ?...

—Eh bien !... C'est que cette jeune dame, la comtesse de Chazay... Est-ce bien le nom qu'elle vous a donné ?

—Oui, parfaitement !...

—Eh bien ! donc, la comtesse de Chazay, poursuivie toujours par ce délire de la persécution qui ne la quitte jamais, qui fait le fond de sa maladie mentale, s'est réfugiée chez son parent sir Roland Goldwin, à Seven-Oakes, dans le Yorkshire, en l'absence de sir Roland.

—Et alors ?...

—L'une de ces dernières nuits, le feu a pris. On ne sait comment. Et la comtesse de Chazay a fui, affolée !...

—Vous voyez bien que c'est elle qui a mis le feu !...

—Mais... Nous n'en savons rien ! Nous n'avons aucune preuve.

—Mais, si elle n'avait pas mis le feu, elle ne se serait pas sauvée.

—La frayeur... Son état mental... On ne sait pas !...

—Mais elle mettra le feu ici !...

—Mistress Harpers, une femme intelligente, pratique, telle que vous, n'a pu négliger les plus élémentaires des précautions ! Vous devez être assurée !...

—Et qu'est-ce que cela fait, monsieur, l'assurance ! Certainement, je suis assurée, et à deux Compagnies encore ! Mais !... et moi !... La pauvre femme !... Je grillerai avant l'arrivée du premier pompier !... Assurée !... Mais vous me faites frémir, monsieur !... J'en ai la chair de poule !... La moelle se fige dans mes pauvres os !... Quoi encore !...

—Mais, ma chère dame, vous exagérez ! Vous prenez des craintes qui ne sont nullement fondées pour des réalités !...

—Voyons !... Si vous le voulez bien... nous allons visiter l'appartement de votre locataire... Nous verrons bien s'il s'y trouve quoi que ce soit d'anormal. Vous devez avoir une clé, n'est-ce pas ?

—Mais, certainement !... certainement !... Vous pensez bien que dans ma situation !...

Cette pauvre mistress Harpers ne savait réellement plus ce qu'elle disait. Avec ses histoires de démons, le visiteur l'avait complètement affolée.

De la maison de la propriétaire, on passait directement dans la petite cour, et de là dans le pavillon.

La main de la logeuse tremblait tellement qu'elle ne pouvait parvenir à faire entrer la clé dans la serrure, tandis qu'elle marmottait.

—C'est pis ! bien pis encore qu'après la mort d'Harpers !... J'en ferai une maladie ! C'est sûr !... C'est bien sûr !... Une folle !... Et une incendiaire encore ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !...

Rien d'étrange dans le moeste logis occupé depuis quelques jours par Mme de Chazay et Colette.

Tout était en ordre, tout respirait déjà cet imperceptible parfum qu'une femme comme il faut, distinguée, qui garde en toutes circonstances un soigneux souci d'elle-même, laisse toujours, même après elle, dans l'endroit où elle habite.

Mme Harpers prenant le visiteur par le bras l'arrêta net, alors que celui-ci se livrait à une très minutieuse investigation.

—Vous ne trouvez pas que ça sent le soufre, monsieur ?

—Non ! certainement ! mistress Harpers !...

—Le phosphore alors !... C'est le phosphore !... J'en étais bien sûre !

—Ce sont ces allumettes qui sont sur cette table de nuit.

La veuve Harpers flairait partout.

Subrepticement, elle fourra la boîte d'allumettes dans sa poche. —Maintenant... c'est le pétrole !... Je ne me trompe pas... Le pétrole !... Ah ! mon Dieu !... Elle va nous incendier avec du pétrole.

—Mais vous sentez cette lampe, qui est d'ailleurs imparfaitement essuyée.

—Je vais l'enlever... Je ne laisserai certainement pas une lampe à pétrole à cette incendiaire.

Et s'emparant de la lampe, mistress Harpers s'éclipsa, s'excusant.

—Je vous laisse seul, monsieur.

L'étranger, une fois la logeuse partie, s'empressa de mettre son absence à profit.

Sortant vivement un petit trousseau de clés de sa poche, il en essaya deux ou trois dans la serrure de l'armoire à glace.

Et la porte de l'armoire s'ouvrit.

Sur l'une des tablettes, un portefeuille était caché sous des serviettes.

Il le prit, s'assura qu'il renfermait plusieurs billets de banque, et le remettant soigneusement en place :

—Ça va faire parfaitement son affaire et la nôtre... Tout va pour le mieux.

Repoussant la porte de l'armoire à glace, sans la refermer tout à fait, il se replaça à côté de cette porte... et se trouva face à face avec Mme Harpers, qui lui dit précipitamment :

—Je viens de vider tout le pétrole qu'il y avait dans la maison dans les closets... Là !... Elle ne mettra toujours pas le feu avec du pétrole.

—Cette précaution est peut-être exagérée, ma chère madame.

—On ne saurait trop en prendre !

—Pardon !... Une question !... Peut-on sortir directement de ce pavillon dans la rue ?

—Oui, parfaitement, en passant par cette petite cour... en ouvrant cette petite grille. On se trouve dans le square.

Tout en continuant la visite, la logeuse joignit l'action à la parole et elle était suivie par le visiteur, qui ouvrait la grille, et... la laissait sur le loquet, en ayant bien soin de ne pas la refermer à clé, non plus que la porte du pavillon, dans lequel il rentrait précédé par mistress Harpers, toujours excessivement surexcitée.

Puis, tous deux, regagnant la maison, se retrouvaient dans le petit salon, et la conversation reprenait.

—Enfin, monsieur, que voulez-vous que je fasse ? Vous comprenez bien que je ne puis garder plus longtemps cette dame chez moi.

—Vous doit-elle quelque chose ?...

—Non. Elle m'a parfaitement payé la semaine d'avance !...

—Eh bien ! Alors ?...

—Mais !... Je ne dormirai pas, monsieur ! Je ne vivrai pas !...

—Madame !... C'est un service... Un très grand service que réclame de vous une noble famille... Quelques semaines, quelques jours de patience... Et... cette famille, je vous le répète, saura largement reconnaître votre générosité !...

—Mais, monsieur !... que m'importent les récompenses... l'argent !... lorsque j'aurai été brûlée vive !...

—Je vous jure que vous exagérez, madame !... Avec quelques seaux d'eau... préparés, en permanence, on peut presque toujours éteindre un commencement d'incendie... En admettant... ce que je n'admets pas !...

—Non, monsieur !... Non, monsieur !... Ce que vous me demandez est matériellement impossible... Ma maison n'est pas une maison de fous... et quand on a des parents dans un si dangereux état, on ne les laisse pas courir les rues... on les enferme !...

—Mais, madame !... Je vous ai prévenue que l'état de cette dame n'était nullement dangereux... Le délire de la persécution... Elle croit qu'on la poursuit, qu'on veut lui enlever son enfant, qu'on veut faire disparaître celle-ci. Tout en parlant l'étranger s'était approché de la fenêtre, soulevant un rideau et le laissant aussitôt retomber après avoir jeté un furtif regard dans la rue.

Il poursuivait alors :

—Non ! Ce sont là des symptômes très graves... Mais sans danger pour les autres. Mme de Chazay ne se montre jamais violente, ni méchante. Elle est, au contraire, très douce, d'une tristesse peu communicative, par exemple.

—J'en sais quelque chose.

—Croyant toujours qu'on veut lui prendre son argent... Qu'on la vole... Qu'on l'a volée !...

—Ah ! — s'écria la veuve exaspérée et levant ses gros bras au ciel... il ne manquait plus que cela !... Elle va m'accuser !... Me traiter de voleuse !... Et vous voulez que je garde une femme comme ça chez moi !... Mais, monsieur !... Vous êtes fou vous-même !... Complètement fou !... Vous allez l'attendre et l'enlever tout de suite... Vous m'entendez :.....

—Mais, madame, la comtesse de Chazay ne m'écouterait pas... Elle ne se laisserait nullement enlever... Je vous en prévient!... Peut-être toute tentative de ce genre ne manquerait-elle pas de déchaîner une crise furieuse!.....

—Monsieur!... C'est impossible!.....

—Madame!—Vous êtes, je le vois bien, une créature aussi excellente que généreuse, et d'un grand sens... Jusqu'à demain!... Je vous en conjure!... Je vous le répète une dernière fois... Demain, *s'il est nécessaire*, je reviendrai, et nos précautions seront prises!

Mistress Harpers ne répondait pas... Evidemment, elle n'entendait pas s'engager.

Aussi bien la veuve Harpers n'était plus la même femme. Elle tremblait, pâlisait, verdissait, tandis que de grosses gouttes de sueur froide coulaient le long de ses joues maflues.

Ses mains agitées d'un tremblement nerveux s'étaient emparées d'un énorme balai qu'elle brandissait maintenant avec des gestes menaçants, comme si cette arme eût pu la protéger contre un ennemi invisible.

—Mistress Harpers! J'ai votre promesse!... Tout au moins jusqu'à demain!... Votre bonne promesse.

Et le visiteur prenait congé!.....

Lorsqu'elle fut seule, la logeuse se mit à crier à tue-tête :

—Sarah!... Sarah!... Ma chère Sarah!... Nous ne nous quittons plus!... Car vous ignorez, ma pauvre Sarah... que nous courons ensemble les plus grands dangers!.....

Et, pareil à une lance, le balai se promenait au travers des espaces.

—Il faut préparer des seaux d'eau, Sarah!... Si nous n'en avons pas suffisamment... et il est bien évident que nous n'en aurons jamais assez... nous devons emprunter tous les seaux du voisinage. Courez chez M. Lkins, chez M. Carver, chez mistress Green... ou plutôt... non! Sarah!... Ne me quittez plus!... car je sens, ma bonne Sarah... que si je suis, si je reste seule, je deviendrai aussitôt folle!.....

La bonne Sarah regarda fixement sa maîtresse, se demandant si celle-ci n'était pas atteinte effectivement de subite folie.

Mistress Harpers comprit ce coup d'œil.

—Non! Sarah... Je ne suis pas folle!... Mais j'ai parfaitement conscience que nous sommes menacées des plus grands dangers. Ce gentleman m'a bien prévenue.

S'arrêtant net :

—Tiens! Il est parti sans me dire son nom... et j'ai négligé de le lui demander... Mais... il doit revenir demain. Demain!... ici le balai décrivit une courbe désolée, — demain!... Si nous sommes encore de ce monde! Enfin, vous remplirez les seaux d'eau.

Tout à coup, l'émoi de mistress Harpers devint bien plus violent encore.

Elle chercha à dissimuler son balai derrière son dos en murmurant :

—Chut!... La voilà!.....

Une voiture venait de s'arrêter devant la petite grille du pavillon, et la comtesse de Chazay, tenant Colette dans ses bras, en descendait.

Occupée de l'enfant, des petits paquets dont l'intérieur du cab était encombré, Aline n'attachait aucune attention à ce qui se passait dans la rue, autrement elle eût aperçu à quelque distance deux hommes qui semblaient en attendre un troisième.

L'un de ces deux êtres lui eût certainement inspiré la plus folle des terreurs, car il n'était autre qu'André Lowel, lui-même.

Le second lui était inconnu.

C'était Wormser, l'affreux Wormser, qui venait, par la grille laissée entr'ouverte, de pénétrer dans la petite cour, de là dans le pavillon, et qui, dans l'armoire à glace, non fermée, n'avait pas eu de peine à découvrir le portefeuille contenant toute la fortune momentanée de Mme de Chazay.

Naturellement, il ne faisait pas long feu dans le cabinet, il en ressortait, tel un zèbre, et il venait, à l'autre sortie du square, rejoindre André Lowel, qui se tenait depuis longtemps déjà à l'affût.

Tout en marchant très vite, Wormser se livrait à un animé soliloque.

—Avec ça que je vais partager avec eux!... J'aurais couru tous les risques, et eux, les deux Lowel, ils se bécotaient à une simple balade... Ça serait trop commode.

Et il rejoignait André, en lui disant :

—Mais, il est fou, ton frère!... Je n'ai rien trouvé du tout... Un seul billet de cinq cents francs, ça ne vaut vraiment pas la peine... André ne se prononçait pas.

—Attendez Simon, il est encore aux prises avec la visille.

—C'était Simon — on s'en est bien douté — qui travaillait depuis un long moment mistress Harpers.

Le coup était bien simple et il n'avait pas fallu un grand effort d'imagination aux deux frères Lowel pour le préparer.

—Tant qu'elle aura de l'argent — avait dit l'aîné — elle peut nous glisser dans les mains au moment où nous nous y attendrons le moins.

—Tu as raison! répliquait André — mais comment lui subtiliser sa galette?

Et c'était le moyen qu'avait trouvé Simon Lowel pour utiliser ce brave Wormser.

Simon arrivait bientôt, et aussitôt il adressait la même question à Wormser.

—Eh bien? Tu as très bien marché!... Tu n'as eu qu'à te baisser et en prendre!.....

Wormser faisait une grimace dégoûtée.

—Ah! bien oui!... Cinq cent balles!... Mon vieux!... Pas un fifrelin de plus! Veux-tu que je te les montre!.....

Tout en parlant, Wormser appuyait sa main sur sa poitrine, comme pour dire que ce portefeuille qu'il venait de si facilement conquérir, on ne l'aurait qu'avec le meilleur de son sang.

Simon n'avait garde d'insister, tout au contraire; il dit négligemment :

—Oh! alors, s'il n'y avait que cinq cents malheureuses balles, comme tu dis, nous te les laissons, ça n'est pas la peine de partager... Cependant, j'aurais cru qu'il y avait bien davantage.

Tout cramois, louchant à faire peur, Wormser répliquait :

—Mais non!... Je te jure... Pourquoi veux-tu que je ne te dise pas la vérité!... Tu sais que je ne suis pas un lâcheur.

Et aussitôt, pressé, frémissant, ne pouvant tenir en place :

—Je file! hein!... Une foule de courses à faire... Je vous rejoindrai à l'apéritif.

Et, les coudes au corps, filant avec rapidité, il s'éloignait.

De très méchante humeur, André interpellait son frère.

—Et alors, tu le laisses se cavalier ainsi?.....

—Dame!... Tu vois!.....

—Tu sais qu'il emporte au moins six ou sept mille francs!...

—Sept mille cinq cents... Et tu n'en entendas jamais parler, je l'espère bien!.....

—Comment ça?.....

—Mon pauvre André!... Tu ne verras donc jamais plus loin que le bout de ton nez!... Tu ne comprends donc pas que sans cet argent qu'il emporte, sans le *coup* que je lui ai si bien préparé, que je lui ai fait faire, sans cet argent qu'il n'a eu que la peine de cueillir, nous aurions perpétuellement gardé Wormser sur les bras... Maintenant, nous ne le reverrons plus... Jamais!... Nous en voilà débarrassés à perpétuité... quoi qu'il arrive... Il faut savoir mettre au jeu, quand on veut gagner la partie... Et je commence à croire que nous la gagnerons!.....

—Tu as raison!... C'est moi qui n'y voyais pas clair.

—Maintenant, attendons encore un peu, en nous promenant dans un square... Ou je me trompe fort, ou il va se dérouler dans quelques secondes un acte très intéressant de notre drame.

Cette fois encore, il ne se trompait pas.

Tout en voyant Mme de Chazay descendre de son cab, s'occuper de Colette et de ses achats, mistress Harpers, dissimulant toujours son balai derrière son dos, ne cessait de grommeler :

—Il est bon là! Le monsieur!... Avec ses seaux d'eau préparatoires!... Son incendie aussitôt éteint!... Non! Vraiment! On n'a pas idée de ça!... Je vous demande un peu... ce que je vais faire?... Non! non! je ne resterai jamais vingt-quatre heures dans cet état-là!... Cela m'est impossible, matériellement impossible!

Et laissant Aline pénétrer dans le pavillon elle se plaçait derrière la porte de sa maison, épiant tout ce qui pouvait se passer chez la jeune femme.

—Ah! mon Dieu! — clama-t-elle, — qu'est-ce qu'il y a encore?

Du pavillon venait de se faire entendre un cri de désespoir!

C'était Aline qui l'avait poussé.

Mme de Chazay accourait, le visage décomposé, livide.....

—Madame, — bégayait-elle, agitant la tête éperdue, angoissée, — quel qu'un est entré chez moi pendant ma courte absence!... Je viens d'être complètement dépouillée!... Je suis volée!.....

Mme Harpers crêpa ses ongles dans ses cheveux, comme si elle eût voulu en arracher les mèches grisonnantes.

—Là! ça y est! J'en étais sûre!.....

L'état d'exaspération désespéré en lequel se débattait Aline ne lui permit pas d'entendre ces paroles.

Elle répétait, atterrée par ce nouveau coup du sort :

—On m'a tout pris!... Tout!... Tout c'est la fin!... la fin!.....

En présence de cette désolation exaspérée, et poignante, l'excitation de Mme Harpers fut portée à son comble.

—Me voilà voleuse, à présent! Voleuse!... Sarah aussi!... Nous sommes deux voleuses!... Vous n'en avez pas une troisième à accuser!... C'est fort heureux!.....

—Mais, madame! — s'écria la malheureuse, se tordant les mains, — on m'a tout pris!... Tout!... Tout!... Je ne sais plus!... Ma tête se perd!... C'est la mort!... La mort!... La mienne et celle de mon enfant!.....

Mistress Harpers n'avait jamais eu des entrailles de mère.

En l'état bouillonnant où s'excitaient tous les mauvais sentiments de cette âme vulgaire, il n'y avait point de place pour la pitié.

A mesure qu'elle enfilait les mots les uns au bout des autres, elle en arrivait avec promptitude à ne point savoir ce qu'elle disait.

La vue de Sarah arrivant. — aiasi qu'il lui avait été commandé, — l'anima bien davantage encore.

Perdant complètement la tête, la logeuse montra les deux poings à l'infortunée, et d'une voix étranglée par la fureur :

— Ah ! vous m'appolez voleuse !... Ah ! vous prétendez que je vous ai pris votre argent !... Combien !... Dites donc combien !... Est-ce que je l'ai jamais vu, votre argent !... Fallait me le donner à garder !...

— Mais, madame !... Je ne vous accuse pas !... Je vous dit seulement que l'on m'a tout pris !... Que je n'ai plus rien que...

— Non ! C'est trop !... C'est trop !... J'en mourrai !... J'aurai un coup de sang !... Une congestion !... ou je suffoquerai d'un anévrisme !... Et venir me dire que je suis une voleuse !... Moi !... moi !...

Et à tour de bras la veuve Harpers s'administrait des claques sonores sur les redoutables timbales de son corsage.

— Jour de Dieu ! voilà la première fois que ça m'arrive durant toute une existence de vertu et d'honneur !... Si Harpers vivait encore, ça ne se passerait pas de même !...

— Madame ! madame ! je ne vous accuse pas, une fois encore !... Je vous répète que l'on m'a tout pris !...

Mistress Harpers, avec peine, parvint à croiser ses bras sur sa poitrine, après avoir passé son balai à Sarah !

— Eh bien ! voulez-vous que je vous dise !... On ne vous a rien pris du tout... C'est un effet de votre imagination... Seulement... j'avais promis !... mais c'est au-dessus des forces humaines ?... Je ne le puis pas !... non ! En vérité !... Je ne le puis !... ça m'est impossible !... Vous allez me faire le plaisir de filer !... de partir !... de vous en aller d'ici !...

Elle élevait la voix !... Elle hurlait !... montrant à la pauvre créature la rue, de son poing fermé.

Colette s'était mise à sangloter, enveloppant sa mère de ses petits bras, criant à son tour :

— Maman !... maman !... Emmène-moi !... Partons, maman !... J'ai peur !... de la vieille femme !...

Tout tournait devant les yeux d'Aline, se demandant si elle n'était pas la proie d'un horrible cauchemar.

— Vous me chassez !... madame !... — Sans pitié, sans cœur, vous me chassez !... Et pourquoi ?... pourquoi ?...

Alors ce fut une explosion formidable.

— Pourquoi je vous dis de vous en aller !... Pourquoi je veux vous voir partir !... Parce que je ne veux pas... vous entendez bien !... *je ne veux pas que vous mettiez le feu ici... comme vous l'avez fait aux Sept-Chênes !...*

Froidroyant, l'effet de ses paroles... Aline comprenait !...

C'était *eux* !... Toujours *eux* !... *Eux* encore !... qui l'avaient retrouvée, qui la poursuivaient !...

Ils l'avaient rejointe !... Seven-Oaks !... Les Sept-Chênes !... L'incendie !... Comment mistress Harpers aurait-elle pu connaître ces noms, ces détails ?

Il fallait fuir encore... Autrement, elle en avait parfaitement conscience, elle allait tomber dans leurs mains.

D'autant que la logeuse vociférait maintenant : — Et partez !... Que je ne vous voie plus... Autrement !... je vais faire chercher la police !... Vous entendez !... Sarah !...

C'en était trop, devant cette fureur bestiale, perdant toute notion des choses exactes, les cris de Colette achevant de l'aveugler et de l'assourdir... Elle prit son enfant dans ses bras et gagna la porte.

— Partez ! Partez ! — répétait mistress Harpers, — ou l'on va vous arrêter... comme incendiaire !...

Par la porte maintenant ouverte, le mot "incendiaire", clamé par la logeuse, se répétait dans la rue silencieuse et tranquille.

Des têtes curieuses, agitées, se montraient aux fenêtres... Aline fuyait...

Mettant la main sur la bouche de Colette : — Tais-toi !... Tais-toi, chérie !... Je t'en conjure !...

Et, brusquement elle s'arrêta, laissant échapper elle-même un cri de terreur...

Devant elle, Simon et André lui barraient la route, le passage.

— Aline, disait l'aîné, — Ecoutez-moi ?... Ecoutez-nous !... "Soyez raisonnable ! Nous ne vous ferons pas de mal ! Nous voulons..."

Elle rebroussa chemin et se mit à courir le long des maisons, fuyant, tournant la tête, pour s'assurer qu'ils cessaient cette fois leur poursuite.

Quand elle fut à bout d'haleine, elle ralentit sa course.

Elle embrassa Colette, la calmant, la cajolant, avec ces mots d'une infinie tendresse qui montent toujours du cœur aux lèvres des mères.

— Ne pleure plus, chérie ! Ne pleure plus !... Maman est avec toi !... Ils sont loin !... Bien loin !...

De ses grands yeux où se lisait toujours une profonde tristesse, en même temps qu'un vague émoi, Colette lui dit :

— Alors, pourquoi tu pleures, toi, maman chérie ?...

— C'est vrai ! Elle pleurait ! Elle ne pouvait parvenir à retenir ses larmes...

C'est que vraiment, le faix qu'elle portait était réellement trop lourd !...

La divine espérance finissait par s'envoler !...

Où aller ?... Où courir ?... pour se mettre, elle et son enfant surtout, à l'abri de la poursuite de ces deux misérables !...

A qui demander aide et protection ?...

Oh ! qu'ils avaient donc bien pensé à tout, qu'ils étaient donc parvenus à faire l'absolu vide autour d'elle !...

Avec une terreur angoissée qui allait croissant, elle sortit son porte-monnaie de sa poche, et avidement, elle en examina le contenu.

Dérision ! Ses emplettes, le paiement du fiacre avaient absorbé presque en entier l'argent qu'elle avait pris sur elle...

Que n'avait-elle tout emporté !...

Mais non ! La crainte d'être dévalisée à Londres, — il s'y rencontre tant de pickpockets !... pis encore qu'à Paris !... Et maintenant elle ne possédait plus rien !... Mais RIEN !...

Et elle était riche à millions !... La fortune des Chazay n'était-elle pas une très grosse fortune territoriale !...

Elle songeait, cependant, elle voulait se raccrocher aux dernières espérances qui, une à une, finissaient par désertir son cœur...

Une dépêche à sir Roland... une autre à son notaire, réclamant à celui-ci un pressant envoi d'argent...

Ah ! Dieu du ciel ! Jamais elle n'aurait assez d'argent pour solder le prix de ces deux télégrammes.

Alors... Oh ! alors !... Quoi ?... Il allait donc falloir mourir ? Ses yeux tombèrent sur l'anneau armorié, sur la chevalière de Roland, qu'elle portait, on s'en souvient, à la main gauche, à côté de ce simple jonc d'or ; cette alliance, source de toutes ses joies, témoin maintenant de ses douleurs et de ses larmes.

— Je suis sauvée, — se dit-elle, — je vais entrer chez un bijoutier... On me prêtera bien un louis sur cette bague... et avec un louis... je pourrai vivre pendant trois jours... envoyer mes deux dépêches.

Oh ! combien cruelle, la désillusion !...

Où se trouvait-elle ?... Elle avait marché, marché tant et tant, qu'elle se sentait excessivement lasse.

Elle regarda l'écriteau de la rue.

Elle se trouvait dans Oxford-street, l'une des plus grandes voies de Londres.

Les bijoutiers n'y manquaient pas. Elle pénétra dans le brillant magasin de l'un d'eux.

Un commis s'empressait... Mais ses civilités et ses politesses se transformaient immédiatement en dédaigneuse morgue lorsqu'il fut instruit du désir de la visiteuse.

— Nous ne prêtons pas sur gage, — fit-il avec un méprisant sourire. — Nous pouvons acheter un bijou au poids de l'or...

En même temps, il examinait la chevalière, puis il se retirait dans le fond du magasin, où longuement il conférait avec le patron.

Ce dernier, un gentleman très élégant et très correct, s'approchait d'Aline et :

— C'est une bague d'homme, ce bijou, nous ne pouvons vous en acheter l'or sans connaître votre nom, votre adresse.

— Je me nomme la comtesse de Chazay, — répondit aussitôt Aline.

— Et l'adresse ? — fit le commis, qui venait d'écrire le nom sur un registre.

Elle hésitait... Une adresse, elle n'en avait pas à fournir.

— Ah ! ses papiers !... Ses papiers d'identité... Elle les portait toujours sur elle. Elle ne les avait pas abandonnés, ceux-là, au moins.

Ils se trouvaient bien dans la petite poche de l'intérieur de sa robe de veuve, renfermés en un solide portefeuille de cuir de Russie.

Et elle les montrait... Son contrat de mariage, son extrait de naissance, celui de Colette.

Le patron et le commis se consultaient.

— Revenez demain, madame, — finit par répondre le premier, — nous verrons ce que nous avons à faire !

Lentement, la malheureuse créature se retirait, emmenant Colette. Pas assez tôt pour ne pas entendre le bijoutier dire à son employé :

— C'est une bague volée, sans doute.

— Mais, les papiers ?...

— Volés, très probablement aussi.

Tout se brisait une fois encore dans ses mains...

Tout... Et...

Malédiction !... Elle venait de les apercevoir encore, ses deux bureaux !

Un sourire de cruel, de sanguinaire triomphe arqua leurs lèvres. Tous deux ensemble, ils semblaient dire :

— Nous te tenons bien !... Nous ne te lâcherons plus !... Tu nous



appartiens !... Tu es notre proie !... C'est vainement que tu tenterais de nous échapper encore !...

Comment avaient-ils fait ?...

Oh ! les plus simples moyens sont toujours les meilleurs. Ils avaient encore pris une voiture.

Et ils l'avaient devancée.

Maintenant ils employaient un tour qui ne demandait qu'un bien faible effort d'imagination.

C'est celui que l'on nomme le tour de la carte forcée.

Tantôt la précédant, tantôt la suivant, se montrant ou se cachant tour à tour, ils arrivaient à la jeter, complètement affolée, en ce quartier infâme, ce labyrinthe d'ignobles et étroites rues où nous avons rencontré la malheureuse au début de ce récit.

Là, ils arrêtaient pour le moment leur poursuite, qui avait duré tout le long du jour.

La nuit était nécessaire pour mener à terme leur infâme projet.

Une petite mendicante, venant à eux, put leur offrir des fleurs fanées, ils se décidèrent à l'employer.

—Tiens ! — disait Simon à la petite, — tu vois bien cette dame en noir ?

—Celle qui a une petite fille avec elle ?...

—Parfaitement. Eh bien ! tu vas la suivre !... Tu verras où elle entre... où elle va... Et quand tu seras certaine qu'elle doit passer la nuit en cet endroit, tu viendras nous trouver au coin de Trafalgar-square... Voilà un scheling pour toi (1 fr. 25). Et on te donnera encore une belle pièce blanche pour ta peine.

La petite mendicante s'était attachée aux pas d'Aline, — alléchée, comme bien on pense, par cette inespérée aubaine, — et ne l'avait pas quittée.

Puis, les deux frères s'étaient présentés à un bureau central de police... Ils étaient très agités, très inquiets...

Leur belle-sœur, — ils donnaient leurs noms et le sien, — atteinte, de monomanie, du délire la persécution, leur avait échappé... emmenant sa petite fille.

Ils craignaient un malheur.

Ils croyaient la pauvre folle errant dans White-Chapel...

Le shérif mettait deux policemen, — Simon et André s'offraient à largement payer cette expédition — à la disposition de MM. Lowel.

Le soir venu, la petite mendicante se trouvait à son poste.

On sait le reste.

Aline retrouvée, se jetant à corps perdu dans le vide.

Puis sous la pluie battante, la course, la chasse effrénée à la créature humaine !

Aline rencontrant le clown, très gris, dans les bras duquel elle déposait Colette inanimée.

Et alors, Simon et André la retrouvant, abattue, écrasée, sanglante, sans connaissance, elle aussi !...

Et alors dans leur rage de bêtes féroces, exaspérés de ne pas retrouver l'enfant dont ils complotaient la mort, ils s'acharnaient sur la mère, oubliant tout, se disant que sa disparition leur assurait l'impunité et la fortune...

Et ils la jetaient par-dessus la rembarde du pont de Londres !... Certains d'avoir enfin atteint leur but infâme !...

## VI

Le clown, dans l'état où il se trouvait, complètement gris, festonnant et titubant, avait-il entendu les paroles désespérées de la mère ?

Toujours est-il qu'en ses bras il prenait la petite fille, la recouvrait d'un pan de son manteau, et poursuivait sa route, titubant et festonnant comme devant, ainsi qu'un bon pochard qu'il était.

Et il s'en allait, dodelinant de la tête, avec cette douce inconscience de l'homme saturé d'alcool, en répétant à demi-voix, une bonne voie trahie par une langue épaisse :

—Pourquoi, diable, cette brave femme m'a-t-elle donné un paquet ?

“ Un paquet ” vivant !...

“ Oui !... Je ne suis ni fou, ni saoul... Je dis bien !... un paquet vivant... puisque ça grouille !...”

La petite, dans son évanouissement, avaient fait un mouvement.

Et alors, avec un fond de gaieté, qui rarement le quittait :

—Monsieur... ou mademoiselle... Je ne sais pas... moi... Je crois plutôt que c'est une demoiselle, mais je m'en moque un peu. Veuillez, je vous prie... ne pas troubler les joies exquises d'un gentleman qui prend ses ébats, je dis bien, ses plantureux ébats dans les vignes... non les *drinks*... les alcools du Seigneur !...

“ Il me semble que c'est assez distingué, cette tournure de phrase. Parce que... même dans les circonstances les plus... comment dirai-je, — oui, c'est cela... — les plus incohérentes de la vie...”

un gentleman doit se montrer toujours correct. Mon aimable frère serait content !...

Pauvre paquet !... Pauvre petit paquet vivant !...

Il ne savait, pour l'instant, ce qui se passait autour de lui !...

Inerte, inanimée, la tête pendait, oscillante, et suivait tous les mouvements désordonnés du clown.

Celui-ci, cependant, avait quitté le pont de Londres, suivant la berge, et s'enfonçant dans Borough-Street, la large voie qui y accède.

Tournant au premier coin, d'une main mal assurée, il sonnait à diverses reprises, grognant et ronchonnant, puis, la porte ouverte, il fit entendre son nom, lancé dans le nocturne silence, d'une voix de stentor :

—Foot-Dick !...

Et il se mit à répéter à diverses reprises :

—Oui ! C'est monsieur Foot-Dick qui rentre chez lui !... Il est bien dans son droit, cet homme !... C'est un libre citoyen de la libre Angleterre !... qui use du plus sacré de ses privilèges.

Puis il se mit en devoir de s'engager dans l'encorbellement de l'escalier.

Ce n'était pas la petite affaire, vu que l'escalier tournant, sa montée, et l'état dans lequel se démenait M. Foot-Dick, semblaient communiquer à tout son être un mouvement de rotation tout à fait extravagante.

Le clown en eut parfaitement conscience, car, à diverses reprises, il se cramponna à la rampe, en grognant avec un bon éclat de rire :

—Allons !... Allons !... Qu'est-ce que c'est que ces manières-là !

Voulez-vous bien vous tenir en repos, master Foot-Dick !... Allez-vous vous laisser honteusement choir !... Et votre paquet avec vous ? Ce serait du dernier dégoûtant... J'en rougirais pour vous, master Foot-Dick !...

“ La clé, maintenant... sous la paillason... Là !... ça y est !...”

Après de nombreuses hésitations, la clé se décidait à entrer dans la serrure, et le clown se trouvait dans un élégant appartement de garçon dont le vestibule était éclairé par un bec de gaz.

Eclairée également, la chambre à coucher, dont les meubles d'un laqué très clair réjouissaient l'œil par leur confortable, leur gaieté, tout en témoignant du goût de leur propriétaire.

Foot-Dick, une fois dans sa chambre, commença par se débarasser du “ paquet ”, étendant Colette sur le grand lit de milieu qui arrivait par le travers de la pièce.

D'un mouvement instinctif, il recouvrit aux trois quarts la fillette d'un couvrepied.

Mais ce fut tout, ses efforts ne dépassèrent pas cette précaution dernière.

Sa laissant aller sur une chaise longue, il s'étendit, s'étirant avec un bâillement effroyable.

Et, les fumées de l'alcool aidant, master Foot-Dick s'endormit du sommeil de l'innocence, tant et si bien que quelques secondes plus tard, le clown ronflait tout autant que le grand jeu d'un orgue de première classe.

Il pouvait bien être la onzième heure, un gai et chaud soleil avait remplacé la pluie de la veille et dorait de ses brûlants rayons la capitale de la vieille Angleterre, lorsque la porte de la chambre à coucher tourna sans bruit sur ses gonds, et la tête joviale et jeune d'un groom de dix-sept à dix-huit ans apparut par l'entre-baillement.

Cette bonne figure rougeaud, amplement pourvue de jambon et de roastbeef, s'éclaira d'un muet éclat de rire, en voyant la perruque du clown, sa tête grimaçante et converti de blanc, de noir et rouge, renversée sur les coussins de la chaise longue.

Et, se tapant sur les cuisses, tout en maintenant sous son bras un long piumeau, emblème de ses fonctions, le groom murmura :

—Paraît qu'il en avait une un peu forte, le patron !... Il en prend !... Il en prend !... Ah ! il fait bien de gagner de l'argent !

Et Tony se mit à rire de plus belle.

Mais si léger qu'eût été le frôlement de la porte, il avait été suffisant pour réveiller le clown, qui, les yeux grands ouverts, assistait à la mimique désopilée du groom, si bien que celui-ci fut arrêté net, au milieu de son hilarité, par ses paroles :

—Monsieur Tony, si vous saviez combien vous avez l'air bête quand vous riez comme vous le faites, vous n'ouvrirez jamais votre bouche, qui ressemble, j'ai le regret de vous le dire, à une ouverture de boîte aux lettres !... On n'est pas laid comme ça !... Parole d'honneur !...

Foot-Dick n'achova pas... La physionomie du groom venait de subitement se métamorphoser, et elle exprimait maintenant une stupéfaction profonde.

C'est que les yeux de Tony s'étaient portés sur le lit du milieu, et ils venaient d'apercevoir le corps de Colette, dont la tête enfouie sous l'oreiller était dissimulée par le réseau de ses longues boucles blondes.

L'enfant semblait dormir.

En tout cas, elle était immobile.

Les yeux de Foot-Dick avaient suivi le mouvement de ceux de



son domestique, et le clown, lui aussi, demeurait effaré à la vue de l'enfant, occupant sur son lit sa propre place.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? — murmura-t-il, en proie à un ahurissement complet.

—Monsieur ne sait pas ? — fit le jeune valet de chambre, — monsieur ne se souvient pas ?...

Foot-Dick toisa de très haut son serviteur, et avec une dignité très grande :

—Monsieur Tony !... Je vous prierai de vous taire pendant que je consulte mes souvenirs.

Et il avait beau fouiller, chercher... Evidemment, il y avait une lacune dans son existence.

Il s'était approché du lit, et sa cocasse figure, convulsée par la stupéfaction, devint d'un si irrésistible comique, que Tony se retourna, cachant les convulsions de son éclat de rire dans son tablier de service.

—Je ne sais pas pourquoi vous riez, Tony !... Ça n'est pas drôle du tout... J'ai beau chercher... je ne trouve rien... Il est certain que j'avais pris quelques "drinks" de trop avec les camarades, hier au soir... Où ai-je trouvé cette enfant ?... Qui me l'a confiée ?... Je n'en sais absolument rien... Mais rien... D'où peut-elle venir ?...

—Ah ! mon Dieu !... Monsieur !... — s'écria le groom, — mais elle est blessée !... Vous ne voyez pas, monsieur !... Il y a du sang... de larges taches de sang sur l'oreiller.

—C'est vrai !... Il y a du sang !... Mais, on ne s'est pas battu !... Il n'y a pas eu d'affaire d'histoire !... Qu'est-ce que cela veut dire ?...

A cet instant, l'enfant eut un mouvement nerveux, une agitation fébrile, suivie aussitôt d'un long soupir, qui ressemblait à un gémissement, et, se retournant, mit au clair un visage contracté, convulsé, et des yeux agrandis par la souffrance.

Le teint pâle, les yeux glauques, la cyanose des lèvres disaient bien que Colette se trouvait en un très inquiétant état.

Foot-Dick s'était penché sur ce si intéressant, si souffreteux visage, et le regardait avec compassion et angoisse.

Mais la petite tressauta, poussant une plainte plus aiguë encore que la première, et mettant une de ses petites mains sur ses pauvres yeux angoissés, sembla repousser de l'autre celui qui s'intéressait si vivement à elle.

—Qu'est-ce qu'elle a ? — demanda Foot-Dick, sa parlant à lui-même.

Ce fut le groom qui répondait :

—Monsieur lui fait peur !...

Instinctivement, le clown se regarda dans une glace, qui lui renvoya sa face grimaçante et simiesque, avec ses additions de jaune, de rouge et de blanc.

—Ah ! mon Dieu ! Pauvre petite !... C'est vrai !... J'oubliais !... La malheureuse enfant doit me prendre tout au moins pour le diable !...

Se dirigeant alors vers le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher :

—Reste-là Tony... Je n'en ai que pour un instant.

Et affectivement, quelques minutes plus tard, après un coup de tub glacé, un savonnage énergique et vêtu d'un complet sortant de chez le meilleur faiseur de Londres, il rentrait, dans la chambre à coucher, un gentleman accompli, très joli garçon et excessivement distingué.

M. Foot-Dick, nous lui conserverons pour l'instant son pseudonyme artistique, était d'une taille merveilleusement bien prise et un peu au-dessus de la moyenne. Ses épaules larges, effacées, ses saillants biceps, et ses pectoraux développés, révélaient, à première vue, une supérieure vigueur et une force réellement athlétique.

Et néanmoins, le jeune homme malgré cette virilité hors pair, se montrait d'une gracieuseté presque féminine jusque dans ses moindres mouvements.

Santé robuste, estomac excellent, ainsi que le prouvait sa remise en train immédiate, après le très regrettable "excitement", comme disent les pudibonds anglais, et la précédente nuit.

Après la douche du tub qui n'avait duré que quelques secondes, M. Foot-Dick, pour employer ses propres expressions, se retrouvait sain comme l'oeil, sans migraine, sans le moindre mal aux cheveux, et sa lèvre rasée laissait voir ses dents petites, nacrées, superbes, qui eussent fait l'envie de bien des jolies femmes.

Des cheveux d'un blond châtain, coupés courts, ondulaient autour de son front large et développé, et des yeux grands, d'un brun foncé, des yeux vifs, animés, spirituels, rieurs surtout, éclairaient cette physionomie originale et en tout point charmante.

—Pauvre petite ! — se répéta-t-il en s'avançant à nouveau vers le lit, — pauvre mignonne !... Comment diable peut-elle se trouver là ?... Je n'y comprends vraiment rien !... J'ai une absolue lacune dans mon existence.

C'était la phrase typique dont se servait généralement M. Foot-Dick pour définir l'absence de ses souvenirs, lorsque ses libations répétées, se prolongeant, le plongeaient dans "les alcools de Sei-

gneur", ce qui, malheureusement, lui arrivait plus souvent qu'à son tour.

—Tony, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez courir chez le docteur Lawson, et vous le ramènerez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour déjeuner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donnerez aucune autre explication... Filez !... Courez !... Mais allez donc !... Vous devriez être déjà de retour !...

Tony partit immédiatement, et quelques minutes plus tard, il revenait, suivi du praticien qu'il avait eu la chance de rencontrer tout juste au moment où celui-ci rentrait chez lui pour se mettre à table.

—Je craignais que ce ne fût vous !... — fit dès son entrée le docteur Lawson en serrant la main de Foot-Dick, — mon jeune ami... Vous êtes tellement imprudent, tellement cass-cou, que je craignais une chute, une cassure, quelque chose de grave... Fort heureusement, je vois qu'il n'en est rien, car je vous trouve, il me semble très en forme.

—Non ! docteur !... mon cher et excellent docteur... ça n'est pas pour moi... Je ne me suis jamais mieux porté... Mais... Je voudrais pouvoir vous expliquer cela, mon bon docteur... ..

A cet instant, Foot-Dick s'arrêta, et toisant le groom qui, curieusement, s'était approché :

—Monsieur Tony !... Je vous prierai d'aller voir dans l'antichambre si s'y suis... Vous avez un service à faire, monsieur Tony !... Et je ne comprends pas pourquoi vous vous permettez d'écouter ma conversation avec mon excellent ami, le docteur Lawson... Faites-moi le plaisir de vous retirer.

De très mauvaise humeur, Tony obéissait, et Foot-Dick pouvait reprendre :

—Voilà, docteur !... Vous avez beau m'interroger, je ne sais vraiment pas comment ça se fait... Mais... J'ai une pensionnaire... qui m'est, je crois, tombée du ciel... Si nous étions à l'époque du Christmas... je me dirais que c'est le petit Noël qui l'a introduite chez moi, par la cheminée... Mais, nous sommes en été, en plein été... et la présence de la susdite se perd dans des nébulosités impénétrables.

Le docteur Lawson, un homme d'une cinquantaine d'années, précis, correct, avec un regard droit et perçant par-dessus un pince-nez à poste fixe, arrêta sur son interlocuteur des yeux profondément étonnés.

—Mon cher Dic, est-ce que ce matin vous seriez sorti de bonne heure ?... Et auriez-vous trop fortement trinqué, d'aventure, avec quelques amis !... Et... ..

—Non, mon bon docteur... Je ne suis nullement gris... La nuit dernière, je ne dis pas... Et c'est pendant cette période complètement obscure qu'il m'est évidemment arrivé une aventure à laquelle je ne comprends goutte... Enfin, docteur, j'abrége... J'ai hérité...

—Votre frère !... — interrompit vivement M. Lawson.

—Il ne s'agit nullement de mon frère... mais de moi... J'ai hérité... je ne sais comment, d'une petite fille... Elle est là, sur mon lit.

Et, soulevant l'une des courtines, Foot-Dick montrait Colette au docteur, en ajoutant :

—Je ne la crois même pas bien portante du tout... Voilà pourquoi je vous ai prié de venir, mon bon et cher docteur.

M. Lawson s'approchait de l'enfant, la souleva avec l'aide de Foot-Dick, l'examina longuement.

—Elle est même blessée, je le crains, — continuait le clown, — ce sang... ..

Le docteur secouait la tête, faisait signe à Foot-Dick de se taire, et prenait la température, palpait, auscultait le pauvre être dolent et endolori, qui le laissait agir avec une obéissance absolument passive.

Quand il eut terminé, il reposa la tête de l'enfant sur l'oreiller, et dit :

—Non. Elle n'est pas blessée, cette pauvre petite créature... Ce sang n'est pas le sien... Mais elle n'en vaut guère mieux pour cela... Elle a dû subir, à mon estime, une commotion épouvantable... La fièvre est très forte... Très violente... Il faut envoyer immédiatement cette enfant à l'hôpital... Je vais vous donner un mot pour le chef de service, et... ..

Foot-Dick secouait la tête :

—Oh ! oh ! docteur !... Mon bon docteur !... Quel mot venez-vous de prononcer là !... l'hôpital !... ..

—Mais... Comme je ne comprends rien à vos explications, à vos incohérences, et que je n'y attache point d'importance, je ne connais qu'une chose... Je me trouve en ce moment en présence d'une enfant, d'une petite fille qui est malade, dangereusement, sérieusement malade, je ne dois point vous le cacher... ..

—Eh bien ! docteur ?... ..

—Eh ! cette enfant ne peut être soignée ici, ce me semble !... ..

—Et pourquoi cela, mon bon docteur ?... ..

—Mais... ..

—Vous voulez que moi... qui ai pris en quelque sorte la charge de cette enfant... je ne sais en quelle circonstance... je l'envoie à l'hôpital!... Ah! par Dieu! Non, mon bon docteur!... Je me considère comme ayant charge d'âme, et cette petite sera soignée ici.

—Quoi!... Vous voulez?...

—Qu'elle n'aille pas à l'hôpital... Cela, je vous le jure... Moi vivant... elle n'y mettra certainement pas les pieds...

Il y eut un silence, puis le docteur Lawson tendant ses deux mains au clown :

—Vous êtes un cerveau brûlé, Dick... à coup sûr... Vous avez fait... des choses... comment dirai-je... des actes... que je réproouve... Vous le savez... Je ne vous ai jamais caché ma façon de penser... ma manière de voir... Mais... vous êtes un brave et honnête garçon... Avec un peu plus de tenue... Mais!... Enfin! nous soignerons cette enfant ici!.....

—Oui, mon cher maître!... Vous lui donnerez ici, chez moi, vos excellents soins... Tony va courir sur l'heure chercher une garde-malade, une femme sérieuse, on en prendra deux, trois s'il le faut... Et cette petite... tombée du ciel... ne manquera de rien... S'il lui arrivait malheur... je ne me pardonnerais jamais.....

Ainsi était fait sur l'heure... Le docteur Lawson revenait le jour même, avant son dîner, et au moment où le clown Foot-Dick allait partir pour le cirque, où tous les soirs il donnait des représentations, il déclarait à celui-ci que l'enfant était atteinte d'une très dangereuse fièvre cérébrale nettement caractérisée.....

Avant tout, Foot-Dick donnait ses ordres précis à son petit domestique Tony recevait l'ordre de courir au plus proche des bureaux de placement, et de ramener avec lui, en voiture, une garde-malade. Ordre de ne point revenir sans garde.

—Et l'enfant sera énergiquement soignée, je vous le jure, mon bon docteur.

—Il le faut absolument, si on veut la sauver.

Ces mots serrèrent le cœur du brave garçon; cette enfant "tombée du ciel" se trouvait donc réellement en danger de mort!... Ce pauvre petit être au visage décomposé et rougi par les brûlures de la fièvre pouvait donc être frappé!

Non! Non!... C'était impossible!... Il fallait faire tout au monde pour détourner cette catastrophe.....

Aussi, lorsque deux heures plus tard, cette petite rosse de Tony revint avec une garde, Foot-Dick, qui avait vingt fois envoyé le groom à tous les diables, fit grand accueil à la nouvelle venue.

Comment était-elle?

Ni bien, ni mal, ni grasse, ni maigre; une figure quelconque, vulgaire et basse.

Solide, frisant la cinquantaine, ainsi que l'indiquaient aux commissures des lèvres et au menton certains signes indéniables de virilité.

Mon Dieu! comme la plupart de ses pareilles qui vivent de la souffrance et de la mort elle-même, mistress Sidler était bien un brin gourmande, un brin insensible, un brin chapardeuse, et possédant dans son âme peu élevée une foule d'autres "brins" qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Mais comme Foot-Dick ne discutait pas ses prix, lui promettait le thé et le sucre à discrétion, qu'elle se dit qu'avec un garçon seul la place serait bonne et fournirait d'excellents et nombreux rendements, elle se montra aimable, avenante, et s'empressa de donner des soins sérieux à la pauvre petite malade.

Celle-ci délirait et poussait des cris plaintifs, portant ses petites mains à sa tête endolorie, comme si elle eût voulu arracher les longues boucles soyeuses de ses cheveux blonds.

Et Foot-Dick de se mettre en tous ses états et aidant mistress Sidler à soigner et à calmer la pauvre Colette.

Le soir, avant la nuit tombée, revenait encore le docteur Lawson, et il ordonnait des applications de glace.

Foot-Dick vit avec désespoir sonner l'heure de courir à son cirque.

Et, ce qui ne lui arrivait jamais, il revint chez lui sitôt la représentation terminée.

L'enfant était un peu plus calme. Mais combien nombreuses furent encore les crises violentes et cruelles!

Alors, pour le clown commençait une vie nouvelle dont la plus grande partie se passait au chevet de l'enfant, de cette fillette à laquelle il s'attachait chaque jour davantage.

Plus de stations aux bars, plus de courses en ville, et ailleurs, plus de divertissements, plus de plaisirs.

Cependant après des alternations douloureuses, des hauts et des bas, des jours et des nuits où le docteur Lawson lui-même perdit jusqu'au dernier espoir, la nature fut la plus forte, et une médication savante, des soins incessants arrachaient Colette à la mort.

Elle entra en convalescence, mais elle n'était pas sauvée pour cela... Une rechute demeurerait à tout instant à craindre, et il fallait une surveillance excessivement sévère et de tous les instants pour éviter un dangereux retour de l'épouvantable maladie.

Il avait été entendu entre Foot-Dick et mistress Sidler que cette dernière ne se coucherait jamais avant la rentrée du clown. La sur-

veillance de la convalescente, — répétons-le, — devait être incessante. Il fallait l'empêcher de boire outre mesure, de satisfaire surtout les exigences de son appétit.

Une fois Foot-Dick rentré, la garde pouvait prendre du repos, et lui, étendu sur une chaise-longue, veillait en lisant ou en écrivant sa correspondance jusqu'au matin.

Mais un soir, en rentrant, Foot-Dick trouva mistress Sidler étendue en son lieu et place sur la chaise-longue, et ronflant comme un tuyau d'orgue. De plus, une forte odeur de whisky, distillée par la bouche de la ronfleur, se combinait aux âcres senteurs d'une lampe fumant outrageusement.

—C'est complet! — murmura le clown.

Et il courut avant tout au lit où reposait Colette.

Fort heureusement, la petite ne s'était pas réveillée, ne s'était aperçue de rien.

"Les enfants sans mère, — dit un proverbe persan, — Dieu les assiste."

L'enfant n'avait pas de mère pour veiller sur elle, Dieu l'avait assistée.

Notre ami Foot-Dick se garda bien d'arracher mistress Sidler à son lourd sommeil.

La garde se montra très troublée quand, au matin, elle s'étira, se trouvant étendue sur la chaise-longue.

Elle machonnait de balbutiantes excuses et cherchait à expliquer sa présence insolite sur ce meuble, parlant de sa fatigue, de ses veilles.

Foot-Dick la laissait s'empêtrer, ne semblant nullement se soucier de son embarras.

L'arrivée du docteur Lawson mit fin à son bafouillage. Mais à l'heure du déjeuner, Foot-Dick fit venir Tony, et devant mistress Sidler :

—Monsieur Tony, j'ai une demande à vous faire, une question à vous adresser... Je désirerais savoir de vous, monsieur Tony s'il vous arrive parfois de boire plus que de mesure... et de vous trouver en ce lamentable et ravalant état qui se nomme l'ivresse?

Malgré de violents efforts pour garder son sérieux, M. Tony finit par laisser échapper un formidable éclat de rire, et pour employer l'expression essentiellement parisienne, se gondola fortement durant quelques instants.

Foot-Dick fronçait le sourcil et donnait toutes les marques d'un vif mécontentement.

—Monsieur Tony, — fit-il d'une voix tonnante, — je trouve votre hilarité aussi inconvenante que grotesque. Votre ricanement stupide me démontre surabondamment que vous vous trouvez fréquemment en cet état déplorable où la créature humaine dégringole au niveau de la dernière brute... J'ai dit: — "de la dernière brute" — vous avez compris, je pense!

Tony se tordait de plus en plus; ne pouvant arriver à reprendre son sang-froid, il cachait maintenant son visage pâlé sous son mouchoir.

Dès qu'il lui fut possible de retrouver sa respiration :

—Mais, je crois... que monsieur, lui-même.....

—Taisez-vous!... monsieur Tony!... Taisez-vous!... Je vous l'ordonne... Je vous défends d'ajouter un mot de plus... Ce serait un comble... J'en appelle à mistress Sidler... Et si jamais, en rentrant chez moi, j'avais le malheur de vous trouver dans ce dégoûtant état dont nous parlons, — je suis certain que mistress Sidler est de mon avis, je le lis dans ses yeux... Oui, monsieur Tony, je vous jeterais à la rue comme un objet malpropre, en agrémentant votre sortie d'un coup de pied bien placé... là où vous savez... Vous m'avez compris!

Et, regardant l'infirmière bien en face, avec un inaltérable sang-froid :

—J'étais bien certain que vous me donneriez raison.

Et il conclut à haute voix :

—J'ai horreur des gens qui boivent, moi, d'abord.

La garde comprit sans doute l'apologue et se le tint pour dit, car elle ne but plus que le jour, en catimini, se surveillant de tout près... C'était tout ce que lui demandait Foot-Dick.

Donc, Colette revenait à la vie, à la santé, à la force... mais... c'était tout.

Les dévorantes ardeurs de la fièvre cérébrale avaient atrophié l'une des cases de son jeune cerveau.

Elle avait tout oublié de son passé... Tout, ou du moins ne lui restait-il de ce douloureux état, de ce drame de sang et de larmes, que des bribes bien confuses.

C'est en vain que Foot-Dick, son père adoptif, cherchait à l'interroger... même en français, car notre ami possédait admirablement notre langue.

Colette faisait un effort, cherchait à se rappeler, puis, portant sa main à sa jolie tête, comme si elle eût senti tout à coup une lancinante douleur :

—Je ne sais pas, — murmurait-elle, — je ne sais plus!...

—Elle dit vrai, — répétait Foot-Dick. — Et il n'y a pas à insister, on la ferait souffrir et elle finirait par pleurer... Nulle espé-

ranée de retrouver les parents de cette enfant... s'il lui en reste... Elle recommence la vie avec moi... Me voilà à la tête d'un enfant!... D'une fille!... D'une fille de cinq à six ans!... Je vous demande un peu!.....

Et se mettant à rire, de ce rire ironique et mordant qui lui venait parfois sur lèvres :

— Quand mon illustre frère va savoir que j'ai un enfant!... ça va être tout ce qu'il y a de plus drôle!... Il va en entonner une autre chanson!.....

Le lecteur, qui a déjà entendu parler à diverses reprises du frère de Foot-Dick par celui-ci et par le docteur Lawson, est peut-être en droit de réclamer des explications sur cet ami inconnu, aussi bien d'ailleurs que sur son cadet.

Le moment nous semble donc venu de les lui fournir.

Chacun sait que le droit d'aînesse existe toujours en Angleterre. C'est ainsi que les grandes familles ont conservé les fortunes colossales, certains privilèges nobiliaires, les transmettant de mâle en mâle par droit de primogéniture.

L'aîné de la famille entre avec son titre à la chambre des lords, hérite de la fortune territoriale, de l'argent, de tout.

Bien heureux sont les cadets quand cet aîné, le chef incontesté du nom et des armes, veut bien gracieusement leur acheter une charge dans la magistrature, dans l'armée, dans la marine, les dote modestement et veut bien consentir à se charger de leur établissement. Encore, s'il agit ainsi, c'est par charité pure, par affection familiale, car en principe, il n'est tenu à rien à l'égard des siens.

Lord James Lyfford, duc de Clayfton, au moment où nous reprenons le cours de ce récit, pouvait avoir trente-deux ans. Il était maigre, de moyenne taille, de complexion très faible, et aussi de mince esprit bien que cet esprit fût très orné, et possédant en acquis une instruction fort supérieure.

Ses traits fins et délicats présentaient une analogie frappante avec une tête d'oiseau malade, abattu par la captivité et la surchauffe d'une volière.

Les cheveux d'une ténuité extrême demeuraient perpétuellement collés aux tempes, se repliant en boucles d'un blond filasse d'une régularité parfaite, et partagés au sommet du crâne par une impeccable raie médiane.

La poitrine étriquée, les épaules voûtées, malgré l'effort constant du duc, donnaient à son allure une roideur extrême.

Hautain, dédaigneux, d'un autoritarisme violent, à trente ans, lorsqu'il arrivait à entrer en possession de la colossale fortune et des titres familiaux, il était blasé outre mesure et s'ennuyait de tout et de tous, sans pouvoir parvenir à dissiper, ne fût-ce que pour quelques instants, ce spleen perpétuel qui ne cessait d'écraser son être, aussi bien au physique qu'au moral, comme ces épouvantables chapes de plomb dont parle le Dante dans sa terrifiante description du cinquième cercle de l'enfer.

Avec cela, égoïste au degré suprême, ne songeant qu'à lui et demeurant convaincu que le monde entier évoluait autour de son importante personne.

Il voyageait, passait en France une partie de l'année, pour revenir en son fastueux hôtel d'Hyde-Park, au moment élégant de la "saison".

Tel était l'aîné de la famille des lords Liffon, duc de Clayfton.

Après lui venait un cadet, le baronnet sir Richard Barclay.

Celui-là, de dix ans moins âgé que lord James, se montrait dans la vie l'opposé en tous points de son désagréable aîné.

Bien planté, d'une très jolie figure, d'une force nerveuse surprenante, on eût dit que toutes les fées s'étaient réunies pour déposer chacune d'elles un don de précieux avènement dans son berceau.

Simple, bon, sans hauteur et sans morgue, on eût pu lui reprocher une certaine faiblesse de caractère, un laissez-aller par trop prompt aux penchants et aux goûts de sa primesautière nature. Ceux-là, bien que possédant une infinie bonté, ne savent point résister à leurs passions, pas plus qu'à leurs vices. Mais aussi que ne trouve-t-on pas en eux de générosité et d'élan de cœur.

Il avait reçu une éducation très soignée, en même temps que très solide, mais cette éducation avait été également poussée très loin du côté de tous les exercices du corps. Le baronnet Richard Barclay montait à cheval comme le plus consommé des écuyers, exécutait avec autant de légèreté que de grâce tous les tours connus et inconnus de la gymnastique usuelle, et se montrait d'une cocasserie originale en toutes circonstances, avec le plus simple des naturels.

De plus, il y avait en lui une fringale de liberté folle, intolérance native de tout joug, de toute entrave, si bien que le jeune baronnet se jetait à travers la vie comme un poulain indompté.

Qu'allait-il faire? Quelle carrière embrasserait-il?

C'est ce dont son aîné, le duc de Clayfton, avait daigné se préoccuper en prétendant assurer, de par sa volonté suprême, l'avenir de son puiné.

Ce n'était pas qu'il y eût entre les deux frères un point quelconque de contact. Ils se voyaient aux heures des repas lorsque le duc ne se trouvait en France, en Italie, en Espagne ou ailleurs. Mais à

ces repas, tellement corrects, tellement glacés, que, — Richard le prétendait du moins, — les sauces se figeaient d'elles-mêmes dans les assiettes, James et Richard n'échangeaient pas dix paroles.

Un matin de printemps, deux ans environ avant les événements qui précèdent, comme le baronnet rentrait d'une longue course qu'il avait faite à cheval, en compagnie d'écuyers et de gymnasiarques, dont Richard Barclay, il faut le reconnaître, faisait son habituelle société, un domestique, raide et guindé ainsi qu'une tour Eiffel en miniature, prévint le jeune homme que le duc de Clayfton désirait lui parler.

— Mais, puisque nous allons déjeuner en tête à tête, il pourrait parfaitement me raconter ce qu'il a à me dire pendant le repas.

Le valet ne répondit pas. Il ne se permettait pas de discuter les ordres de son noble maître, il se bornait à les transmettre.

— Dites au duc que j'y vais, répliqua Richard.

Et il ajouta à part à lui :

— C'est assommant!... Je meurs de faim, moi... Une faim féroce... Et si ça dure longtemps, sa conférence va être d'un gai!

Le duc se trouvait dans un vaste cabinet de travail, merveilleusement meublé, où il était occupé à dicter une lettre à son secrétaire.

Il termina sa dictée et d'un signe de tête congédia le secrétaire :

— Allez!... Et donnez l'ordre qu'on ne me dérange sous aucun prétexte.

Le duc ayant négligé d'inviter son frère à s'asseoir, celui-ci s'était installé à califourchon sur une chaise, et sortant une cigarette d'un étui, l'allumait et s'enveloppait d'un épais nuage.

Une toux sèche prévint le baronnet qu'il venait de commettre ce qu'en style trivial on est convenu d'appeler une gaffe.

Trop tard il se souvenait que son frère avait horreur du tabac sous toutes ses formes et qu'il défendait à tous ses gens de fumer dans l'hôtel.

Il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et jeta sa cigarette dans la cour. Un second accès de toux tout aussi sèche que la première saisit lord Lyfford à la gorge.

— Ouvrir les fenêtres!... Par un temps pareil!... Mais vous voulez donc ma mort!.....

— Mais il fait un temps superbe!.....

— Pour vous, peut-être!... Mais pour moi, c'est tout le contraire... Il est vrai que ma mort vous rapporterait de trop gros bénéfices pour que vous ne demandiez pas tous les jours à Dieu, dans vos prières, de m'envoyer le plus vite possible à lui... ou au diable.

Un éclair de colère indignée brilla dans les yeux de Richard, et avec une véhémence extrême il répliqua :

— Mon frère!... Comment pouvez-vous croire qu'un aussi infâme sentiment puisse trouver place dans mon âme?

Lord Lyfford eut un dédaigneux mouvement d'épaules.

— A qui ferez-vous croire, mon cher Richard, que vous pouvez vous intéresser à mon existence, si ce n'est pour la voir se terminer le plus tôt possible?

Et comme le baronnet s'était levé, donnant toutes les marques de la plus violente colère, le duc de Clayfton reprit, toujours méprisant et hautain :

— Et puis... la chose n'a vraiment pas d'importance et nous aurions tort de nous y arrêter... Je vous ai prié de venir me trouver ici, je vous ai mandé près de moi, moi, le chef de la famille, parce que j'ai à vous communiquer une décision que j'ai prise et qui vous concerne.

Cette dernière phrase fut prononcée sur un ton qui n'admettait pas de réplique. C'était net, cassant, carré en un mot, un ukase rendu par une autorité souveraine.

Nous avons dit un mot de l'indépendance native de Richard, on comprendra donc que le jeune homme fut pour la seconde fois très froissé de la façon dont son frère se comportait avec lui.

Il allait répliquer et s'emporter encore, mais l'aîné ne lui en laissa pas le temps, et l'arrêtant d'un geste :

— Inutile de discuter. J'ai décidé une chose... Je suis le chef je suis le maître... Veuillez ne jamais l'oublier... Et veuillez, donc m'écouter... sans m'interrompre... Asseyez-vous.

— Toutes ces paroles étaient prononcées d'une voix calme, à peine distincte, du bout des lèvres, tandis que le jeune lord fermait à demi les yeux, tout en jouant avec un cachet armorié qu'il tournait et retournait entre ses doigts.

Le baronnet serra les dents, les poings, et conserva assez d'empire sur lui-même pour se taire; seulement, la violente colère qui bouillonnait en lui allait grandissant, et promptement approchait le moment où elle allait faire explosion.

Le duc continuait, sans même regarder son frère.

— Je suis tenu au courant, depuis quelque temps, de votre manière d'agir... de vivre... Et elle ne convient nullement, d'après moi, à un homme de votre nom, de votre rang... Vous vous montrez à tout instant avec des hommes de cirque, des baladins, des saltimbanques, des gens sans aveu... Et vous vous grisez avec eux dans des endroits publics... Vous avez même eu l'autre nuit

une algarade... Vous avez assommé à moitié un policeman....

—Oui ! — s'écria Richard, tressautant, — je l'ai frappé, comme je le ferais encore, par cette raison qu'il brutalisait une femme, une mendicante... et j'agirai toujours ainsi lorsqu'il s'agira de protéger un être incapable de se défendre !

Ces derniers mots provoquèrent un nouveau haussement d'épaules chez lord Lyfford :

—Je vous demande un peu de quoi vous vous mêlez !... Une mendicante n'est pas une femme, et vous n'avez pas à vous occuper de cette espèce... Enfin, on a étouffé le scandale dès que l'on a su que l'on avait affaire au frère du duc de Clayfton, on a bien voulu vous relâcher... Que vous vous grisiez... que vous buviez outre mesure, je n'y vois d'inconvénient... pourvu que vous le fassiez avec des gens de votre rang, avec vos pareils... Mais, que vous alliez traîner les bars avec des baladins, des bohémiens... cela... je ne le veux pas.

—Ah ! vous ne le voulez pas.....

—Non !... Et je n'entends pas que de pareils faits se renouvellent... Naturellement, vous n'avez aucune fortune... Votre tante, lady Coltost, vous a légué une misérable rente de cinq cents livres (douze mille cinq cents francs) J'ai doublé cette rente pour vous permettre de tenir votre rang aussi bien à Londres qu'à la campagne, en menant avec moi la vie commune, montant mes chevaux, vous servant de mes attelages... Mais... cet état de choses ne saurait s'éterniser, et j'ai décidé de votre avenir.

Devant cette incompréhensible et inadmissible prétention, la colère de Richard se métamorphosa en une douce gaieté, un intense besoin de blaguer, comme nous disons en français, et le jeune homme répliqua à son aîné d'un ton goguenard :

—Ah ! vraiment !.....

—Oui. J'ai décidé que vous embrasseriez la carrière militaire... Je vais vous acheter une lieutenance dans un régiment de dragons en garnison aux Indes... Et vous vivrez là pendant un certain nombre d'années jusqu'à ce que j'aie décidé pour vous d'un mariage.

—Alors... Après le régiment, vous voudrez bien m'imposer une femme... une femme que vous aurez bien voulu me choisir ?

—Parfaitement !... Je vois avec plaisir que vous m'avez très bien compris.

Richard Barclay s'était levé une fois encore, et se plantant, les mains dans les poches, devant son aîné :

—Et moi, je me demande, monsieur mon frère, si vous n'êtes pas devenu complètement fou et si vous n'avez pas besoin d'une application de nombreuses et violentes douches.....

—Vous dites ?... Monsieur !.....

—Je dis qu'il faut que vous soyez un véritable maniaque, un dément... à moins que vous ne soyez ivre !.....

—Mais, monsieur... vous oubliez.....

—Je n'oublie rien.

—Vous oubliez devant qui vous vous trouvez, à qui vous vous adressez !... Moi, le chef de la famille ! Moi !... votre aîné !.....

—Mais, vous ne vous apercevez donc pas que vous êtes encore plus grotesque qu'odieux, avec vos manies, vos poses, votre morgue. Je vous trouve tordant, voilà tout... Et vous m'amusez à un point que je ne saurais dire !.....

—Monsieur !.....

—Il n'y a pas de monsieur... Vous ne vous apercevez donc pas que depuis plus d'une heure vous n'avez point cessé de m'insulter ! Vous m'avez tout d'abord accusé de désirer votre mort... parce que vous êtes riche... et que je suis relativement pauvre..... Et alors... Après cela, vous vous emparez de ma vie... Vous vous érigez en maître... Vous taillez, vous tranchez, vous coupez..... Vous faites de moi un militaire... Ce que je ne serai jamais à aucun prix... Et vous m'annoncez avec une placidité vraiment comique qu'un jour, plus tard, quand vous le voudrez bien, vous me choisirez une femme que je devrai accepter de votre main, les yeux fermés... Et tout cela... parce que vous avez de l'argent !..... Eh bien !... apprenez une chose !... C'est que je me moque de tout votre argent... Vous pouvez en faire des choux, des raves, du béton aggloméré ou de la charpie... Je m'en fiche comme de votre première chemise... Je n'irai pas aux Indes... Je ne me marierai jamais que si la chose me convient, et je vous conseille de vous faire traiter par le docteur Lawson, notre excellent médecin, qui vous fera prendre éviemment de l'ellébore... Le traitement est tout indiqué... Là... Je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur. Et je n'en suis pas fâché, parce que si ça n'était pas sorti, ça m'eût certainement étouffé.

Pour la première fois, depuis le commencement de cette scène, le duc de Clayfton sortait de son immuable sang-froid.

Son teint pâle se colorait en rouge aux pommettes, et d'une voix enrouée :

—Vous allez réfléchir à votre grossière inconvenance... Et vous viendrez m'en faire des excuses... Vous m'entendez !..... Autrement !.....

—Autrement, quoi ?

Et Richard, les yeux étincelants, les poings fermés, ajouta encore :

—Autrement, qui sait ?... Vous me ferez peut-être jeter à la porte par vos gens, moi, le fils de votre mère... Votre frère !... Ce que je rougis... ce que j'ai honte d'être !... Vous entendez !

Cette scène odieuse, épouvantable, n'avait que trop duré !.....

Cependant, les sentiments hautains d'autoritarisme et de morgue, étaient tellement ancrés dans cette âme fermée et obtuse, que le duc de Clayfton voulut avoir quand même le dernier mot, et qu'il répliqua :

—En tout cas, je vous bannirai de ma présence et je vous défendrai à tout jamais de reparaitre devant moi.

—Eh bien ! c'est entendu !... Trop longtemps vous avez méconnu, monsieur mon frère, les liens du sang qui nous unissaient l'un à l'autre. De ce coup, vous les brisez ! A mon tour de vous dire : " Je ne vous connais plus... Et jamais, quoi qu'il arrive, vous ne me verrez franchir le seuil de votre demeure !..... "

—Bah !—et le duc eut encore un méprisant mouvement d'épaules — avant six mois, vous viendrez me tendre la main... Mais, ce jour-là, monsieur, il sera trop tard.

Sur ses talons, le baronnet pivota avec légèreté et sortit en répondant :

—Monsieur mon frère, je crois décidément que votre maniaquerie est incurable.

Et donnant l'ordre à un domestique d'enfermer en des malles et des valises les objets qui lui étaient rigoureusement personnels, Richard quittait le splendide hôtel de Hyde-Parck en prononçant :

—Quelle brute !.....

Mots qui ne pouvaient s'adresser qu'à Sa grâce lord James Lyfford, le très noble duc de Clayfton.

Le premier soin de Richard fut d'aller retrouver ses bons amis les écuyers dans un bar où il était sûr de les rencontrer.

Et nous devons avouer, pour rendre hommage à la vérité, que le baronnet sir Richard Barclay était ce jour-là même, dès avant le soir, gris comme un fils d'Albion que ses malheurs auraient rendu Polonais.

Bientôt, dans le monde aristocratique de la capitale de l'Angleterre, il ne fut plus question que d'un épouvantable scandale qui allait très prochainement éclater et cela avant la fin de la saison même.

Et c'étaient des conversations à demi-mot échangées derrière les éventails :

—Comprenez-vous ! chère !.....

—Ne m'en parlez pas !.....

—Le frère !... Le fils d'un lord !.....

—Un baronnet !

—Inscrit au Peerage !.....

—C'est ignoble !.....

—Dégoutant !.....

—La reine elle-même devrait intervenir !

—Ce serait au Parlement de promulguer une loi pour empêcher des horreurs pareilles !.....

Et à tout instant, des lèvres des vieilles dames surtout, s'échappait le mot " shocking ", qui s'applique à tant de choses en Angleterre, et ce même mot revenait à tout instant.

C'était exact.

Le baronnet sir Richard Barclay entra dans la carrière.

Il prenait un pseudonyme euphonique, Foot-Dick, mais il avait bien soin de faire insérer dans tous les journaux une note explicative, par laquelle il était exposé que Foot-Dick et le baronnet sir Richard Barclay n'étaient qu'un seul et même personnage.

Bientôt d'énormes affiches barriolées s'étalèrent sur tous les murs et toutes les charpentés de Londres.

Elles représentaient un clown bigarré, sautant dans des roads en papier par-dessus des chevaux et des cavaliers au moment où ces derniers déchargeaient leurs carabines dans les airs.

Dans un coin, un tortil de baron, fin que nul n'en pût ignorer.

Et le grand jour arrivait, — car tout arrive, ainsi que l'a si bien dit M. de Talleyrand, — et ce soir-là, au Grand-Cirque, les places faisaient prime. On refusait du monde, on s'étouffait. Tout le Londres élégant était là, pour jouir du scandale, c'est-à-dire des retentissants débuts du baronnet.

Il y avait une affaire Foot-Dick, un parti Foot-Dick, un parti anti-Foot-Dick. On ne parlait que de ça... Et à son entrée dans l'arène, des hurlements éclatèrent de tous côtés.

Lui saluait, enchanté, sûr de lui, faisant la roue, ayant conscience de sa force, de son adresse, et commençait toute une suite de désopilantes cocasseries et d'acrobaties abracadabrantes.

Et les " Bravo, Foot-Dick ! " les " Bravo, Richard ! " éclatèrent.

Ce fut un triomphe sans fin, des hurrahs, des rappels. On dévillisa les marchands de fleurs et d'oranges. A deux kilomètres autour du Grand-Cirque, il ne resta plus une mandarine.

Et le soir s'appuyant contre le comptoir du bar, où le débutant était en train de s'achever en payant de l'extra-dry à toute la



troupe, Foot-Dick répétait avec cette insistance de bon pochard, cette phrase qui remplissait son cœur d'une joie pleine :

— J'ai tout le peuple et la bourgeoisie pour moi. . . . Seulement, l'aristocratie est furieuse !

Dans la très douce satisfaction qu'il éprouvait à savourer ce qu'il appelait "sa vengeance", comme bien on pense, il n'avait eu garde d'oublier celui qu'il appelait toujours : "Monsieur mon frère". Et ainsi qu'à tous les membres proches ou éloignés de la famille, des invitations avaient été adressées.

De grandes cartes sur bristol coloré, avec un clown cabriolant dans un coin, et dans l'autre le tortil du baronnet.

"Le Très Honorable Sir Richard Barclay (Foot-Dick) a l'honneur de vous inviter à ses débuts qui auront lieu le. . . . au Grand-Cirque.

"R. S. V. P."

Le duc de Clayfton n'avait pas assisté aux débuts de son cadet, on en était sûr à l'avance, il avait même traversé le détroit, mettant la Manche entre lui et ce scandale. Mais tous les journaux anglais et français avaient rendu compte de l'incident. Et le noble lord ne pouvait plus ouvrir une feuille quelconque sans y être poursuivi par le nom à la fois exécré et flamboyant de Foot-Dick.

Disons même que son cadet ne se lassait pas de lui faire adresser quotidiennement toutes les feuilles où il était question de lui.

Le duc faillit même en mourir. Ces successives colères lui donnèrent une terrible jaunisse qui l'amena aux portes du tombeau.

Mais pendant ce temps, le succès du nouveau clown allait grandissant. Il gagnait un argent fou. Son directeur lui avait fait signer un engagement à des conditions mirobolantes. . . . avec trois, quatre et cinq mois de congé pendant les lesquels Foot-Dick avait le droit d'aller donner des représentations sur le continent.

Tout eût été pour le mieux dans le meilleur des mondes, car le proverbe le dit bien, "il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens", et un bon clown est un véritable artiste, — tout eût été des mieux si Foot-Dick ne s'était laissé glisser sur la pente d'un effréné pochardisme.

Cinq ou six fois par semaine, il s'administrait des culottes complètes, qui faisait de ce être intelligent, spirituel et charmant, une véritable brute.

C'était un odieux vice dont il ne pouvait parvenir à se défaire, qui aurait dû lui attirer une foule de désagréables histoires.

Mais la police anglaise est paternelle pour les pochards, et Foot-Dick était devenu si fortement populaire qu'on lui passait bien des choses.

— C'est encore Foot-Dick, — disaient les policemen, — il faut le laisser faire, le laisser passer.

Et après une nuit couchée au poste, on le renvoyait le lendemain après une paternelle admonestation du coroner.

Malheureusement, à l'ivresse, était venu s'adjoindre un autre vice, plus dangereux peut-être que le premier.

Foot-Dick s'était pris d'une passion pour la dame de pique. Et dans les tripots indignes, tout aussi bien que dans des cercles corrects, qui fourmillent à Londres, il jouait au poker, ce jeu américain à la fois si captivant et si dangereux.

Et c'étaient de continuelles alternatives de pertes et de gains, les premières dépassant de beaucoup, naturellement, les seconds, car au jeu, on finit toujours par perdre. Mais on a beau toujours prophétiser cette inéluctable conclusion à tous les joueurs, ils ne veulent jamais vous croire, et la ruine des uns n'a jamais guéri l'intraitable passion des autres.

Cependant, possédant d'un côté un majorat de douze mille cinq cents francs de rentes, de l'autre touchant chaque mois des émoluments assez élevés, notre pauvre ami n'aurait jamais dû connaître la gêne. Mais un joueur représente, sans nulle exagération, le tonneau des Danaïdes, et Foot-Dick, après avoir perdu au poker jusqu'à la raclure de ses poches, se trouvait dans l'absolue nécessité de venir humblement demander une avance à son directeur.

Le lendemain de ces désastreuses parties le baronnet ne manquait jamais de se répéter, à part lui, cette même phrase :

— Si mon noble frère pouvait me voir en ce lamentable état, comme il serait enchanté.

Foot-Dick se trompait. Lord Lifford était parfaitement tenu au courant des hauts et des bas de l'existence de son cadet. Rien de ce que pouvait faire celui-ci ne lui demeurait étranger.

C'est au milieu de cette existence très peu recommandable à coup sûr, allant des grogs et des cocktails à la dame de pique, que lui était tombée sur les bras cette petite fille qui n'avait plus que lui pour protecteur au monde.

Mon Dieu ! la bonté de son cœur ne lui conseillait certainement pas de se refuser d'accepter cette responsabilité si lourde ; mais si, dans les premiers temps, et durant surtout la cruelle maladie de l'enfant, il avait mené une existence plus régulière, au bout de quelques semaines, les deux vices avaient fortement repris le dessus, et trop souvent il s'en rapportait à mistress Sidler et à Tony pour garder la maison, tandis que toute la nuit il courait à travers les

rues de Londres, les bars et les tripots. Or, M. Tony, en groom bien appris, suivant les exemples de son maître, surtout lorsqu'ils étaient aussi déplorables, et mistress Sidler ayant pour le grog très fort un goût excessivement prononcé, on voit de quelle belle façon la petite pouvait être bien gardée.

Tous les gens qui raisonnent devraient se dire qu'un homme qui s'adonne à la fois au jeu et à l'ivresse est fatalement destiné à sombrer.

Richard Barclay se trouvait en proie depuis quelques jours à un violent marasme. Le jeu l'avait fortement étrillé. Il avait eu affaire, au poker aussi bien qu'au baccara, à plusieurs drilles qui devaient être terriblement forts et en savoir beaucoup plus que lui.

D'autre part, M. Hompstead, le directeur de Foot-Dick, avait signifié à son pensionnaire que sa caisse était absolument bouclée et qu'elle ne s'ouvrirait désormais pour le clown que lorsque celui-ci aurait rattrapé son formidable arriéré.

Alors, comme Richard Barclay n'était pas un gars à se faire régaler par celui-ci ou celui-là, bien qu'il eût à tout instant la politesse facile et qu'il ne consentirait non plus à jamais jouer sur parole, l'existence ne lui apparaissait plus qu'au travers d'un verre noir. Il devrait attendre le montant de sa rente mensuelle, et il s'en manquait bien d'une quinzaine de jours avant qu'il ne dût entendre sonner la bénie échéance. Quinze jours à cette portion congrue, c'était, on peut s'en douter, essentiellement désagréable.

Il s'en allait donc, d'un pas dolent, dîner dans un restaurant dont la modestie se trouvait à la portée de ses faibles ressources, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom de théâtre :

— Monsieur Foot-Dick.

Vivement il se retourna et se trouva en face d'un jeune gentleman, peu connu de lui, avec lequel cependant il s'était trouvé au bar et à la table de jeu à diverses reprises.

M. Isaac Backer était blond, de ce blond filasse que l'on rencontre fréquemment sur les bords de la Sprée, de petits yeux à fleur de tête, une mine fleurie et un sourire perpétuel qui errait sur ses lèvres ourlées.

Instinctivement Richard tendit sa main droite pour accepter celle qui lui était tendue, et répondit au salut aimable par un :

— Bonjour, monsieur Backer. . . charmé de vous voir.

Et la conversation s'engagea aussitôt entre les deux jeunes gens.

— Vous n'allez pas d'aussi bonne heure à votre cirque, je pense, M. Foot-Dick ?

Richard répondit négativement. Il se préparait à prendre son repas du soir, avant la représentation, et il aurait même le temps de dîner fort longuement.

La physionomie souriante de M. Isaac Backer laissa voir une sorte d'hésitation empreinte de timidité.

M. Backer et Foot-Dick s'étaient mis à cheminer côte à côte.

Au prix d'un violent effort, M. Backer parut vaincre tous ses scrupules, et s'arrêtant net au milieu du trottoir :

— Monsieur Foot-Dick. . . vous me croirez si vous voulez. . . mais je suis un homme très franc.

— Je n'en doute pas, monsieur Backer.

— Vous ne m'en voudrez donc pas, monsieur Foot-Dick, si je me permets de vous faire la proposition la plus franche.

— Une proposition ?

— Oui !. . . Une proposition qui, si vous voulez bien l'accepter, me mettrait au comble de la joie !. . . .

Richard se montra assez étonné de pouvoir porter ainsi la joie de M. Isaac Backer à son comble.

— Et que faudrait-il pour vous rendre aussi heureux, monsieur Backer ?. . . .

— Accepter sans façon le modeste dîner que je voudrais avoir l'honneur de vous offrir.

Foot-Dick, nous devons l'avouer à sa louange, hésita tout d'abord. Connaisait-il assez M. Backer pour accepter de lui une politesse qu'il ne pourrait immédiatement lui rendre ?. . . Non, à coup sûr. D'autre part, dîner seul chez un regrattier et très chichement, c'était là perspective peu attrayante. D'autant que M. Isaac Backer insistait réellement d'une façon pressante. Tant et si bien que Foot-Dick se laissa bientôt faire une douce violence. Et le "oui" formel n'était pas plutôt prononcé que M. Backer se frottait vigoureusement les mains en donnant toutes les marques de la satisfaction la plus vive.

— Vous ne pouvez vous douter, monsieur Foot-Dick, combien je suis heureux et fier tout à la fois d'avoir l'honneur de traiter un grand artiste. . . doublé d'un grand seigneur. . . .

— Si vous continuez sur ce ton, — fit brutalement Richard, — je vous laisse là et je ne vais pas dîner avec vous. . . .

— Plein de talent !. . . et modeste, — termina M. Backer en joignant les mains et manifestant une admiration excessive. — Il a tout pour lui !. . . Tout pour lui !. . . .

Et après avoir discrètement étouffé ces derniers mots, M. Isaac Backer héla un cab, y fit monter son invité et donna l'adresse de l'un des grands restaurants de Londres, dans Regent-street.



—Vraiment, monsieur Foot-Dick, continua M. Backer tandis que le cab roulait à toute vitesse, — vous ne sauriez croire le plaisir que vous faites... Là... Là... C'est bien... C'est dit pour la dernière fois, je n'en parlerai plus... seulement, je ne suis pas maître de moi, voyez-vous... Je laisse, malgré mes efforts, transparaître ce plaisir.

—Vous êtes bon, monsieur Backer, je suis tellement confus...

—Ne soyez pas, monsieur Foot-Dick, ne soyez pas... Je n'osais point vous formuler une invitation... mais, ma foi, tant pis... — comme disent les Français, — qui ne risque rien n'a rien... Et j'éprouve une sympathie tellement irrésistible pour ce gentleman que.....

Pour terminer sa phrase, M. Isaac Backer tendit la main et s'empara de celle de Richard qu'il serra convulsivement. Cette énergique pression voulait dire un tas de choses, car M. Backer était excessivement ému.

—Il est très rasoir — fit *in petto* Foot-Dick, qui, nous le savons, connaissait toutes les finesses de la langue française, — mais il est bien aimable.

On aura beau dire, le proverbe sera éternellement vrai, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Quelques instants plus tard les deux jeunes gens étaient attablés dans la grande salle du rez-de-chaussée de Saint-James, l'élégant restaurant de Regent-street, et M. Backer, consultant les goûts de son invité :

—Des huîtres, d'abord, de belles huîtres... Vous êtes gourmand, je pense, monsieur Foot-Dick, gourmet, du moins, enfin je veux dire que vous ne faites pas fi des bonnes choses.

Et il commandait effectivement un dîner très fin, très savamment combiné, qui devait satisfaire sans critique les palais les plus difficiles... Comme vin, au milieu du repas, on attaquait plusieurs fioles de Cordon-Rouge et ce grand cru délectable et spumant dérida quelque peu le mélancolique Foot-Dick et lui fit voir la vie un peu plus en rose. Il était bien évident que M. Isaac Backer se donnait beaucoup de mal pour traiter au mieux le grand artiste qu'il allait avoir l'honneur de posséder à sa table.

Richard se laissait faire, se disant pour calmer les reproches de sa conscience : — "Dès que j'aurai touché ma pension, je lui rendrai sa politesse".

Une fois le premier appétit calmé, la conversation s'engageait entre les deux jeunes gens.

—Monsieur Foot-Dick, vous allez me trouver très indiscret encore... mais permettez-moi de vous poser une question, et vous n'y répondrez pas si vous la trouvez le moins du monde importune.

—Faites donc ! Faites donc ! — répondit Richard, que le Cordon-Rouge rendait de plus en plus amène. — Faites, cher monsieur Backer... Je vous répondrai s'il y a lieu.

—Et vous ne serez pas froissé ?

—Pas le moins du monde.

—Eh bien ! quand je vous ai rencontré, vous étiez excessivement triste... Vous aviez l'air, oui, vous aviez positivement l'air de porter le diable en terre.

Foot-Dick répondit par un franc éclat de rire.

—Et vous ne vous êtes pas trompé, monsieur Backer... J'étais prodigieusement triste, navré, désolé... quoi encore... Mais cet exquis champagne me rend un peu de gaieté.

—Vous étiez triste ! navré ! désolé !... Est-ce possible ?

Et M. Isaac Backer prit un air triste, navré, désolé à son tour.

—Et peut-on savoir la cause de cette navrante désolation, mon cher monsieur Foot-Dick ?

—Oh ! parfaitement. Pauvreté n'est pas vice, fort heureusement. Il y a que je me suis fait sottement étriller au poker toutes les dernières nuits, que le baccara m'a achevé et que quand j'ai demandé une avance à Humpstead, mon directeur, il me l'a carrément refusée.....

La face souriante de M. Backer se convulsa tout à coup.

—Humpstead a fait cela ?

—Absolument.

—Il a fait cela ?

—Je vous l'affirme.

—Eh bien ! Voulez-vous mon avis sur Humpstead, monsieur Foot-Dick, eh bien ! c'est le dernier des cuistres !... Oui ! monsieur Foot-Dick, je suis un homme franc, et voilà mon opinion.

—Hum ! C'est qu'il m'en a déjà donné beaucoup, des avances !

—Peu importe ! Qu'est-ce que cela fait ? Est-ce qu'un directeur, un directeur dont vous faites la fortune, a le droit de lésiner, de marchander avec un artiste de votre envergure, pouah !... Fi ! Fi !... Pouah ! Ce qu'il me dégoûte, cet Humpstead, vous ne sauriez vous en faire une idée, monsieur Foot-Dick, et je voudrais le connaître pour le lui dire en face... Et il aurait affaire à moi !

—Laissez mon directeur tranquille... Il est, je le reconnais, parfaitement dans son droit... Mais voilà le motif de ma triste humeur.

—Eh bien ! mais, cher monsieur Foot-Dick, il faut subitement le supprimer, cet odieux motif.

—Je n'en vois pas le moyen, je l'avoue.

—Mais votre pension, votre rente, vos appointements, pourquoi n'emprunteriez-vous pas sur tout cela... ce sont des valeurs... des valeurs solides... Et vous rendrez cet argent quand le jeu vous aura été quelque peu favorable, car vous ne perdrez pas constamment, que diable !

—Vous êtes bon, là, monsieur Backer... Et emprunter à qui ? M. Backer poussa un strident éclat de rire, et versant une coupe pleine de Cordon-Rouge à son vis-à-vis :

—Mais à ceux qui prêtent de l'argent, parbleu !... Pas à d'autres... Et j'en connais... J'en connais intimement... Est-ce que vous croyez que ça ne m'arrive pas à moi aussi, d'être écorché au poker !... Oh ! plus souvent qu'à mon tour !... Et mon ennui ne dure pas vingt-quatre heures, je vous jure...

Le voyageur assoiffé qui se trouve en plein Sahara et découvre une fraîche oasis n'éprouve pas de sensation plus agréable que celle ressentie à cet instant par Richard.

—Vous me trouveriez de l'argent ? — demanda-t-il nerveusement, — de l'argent à un taux acceptable ?.....

—Mais à un très faible intérêt... un intérêt que vous fixerez vous-même... Vous ferez les billets vous-même, vous les signerez, vous me les remettrez... Et immédiatement après vous serez pourvu de la somme qui vous est nécessaire.....

—Ma foi ! — s'écria Foot-Dick, — je ne vous cacherai pas, mon cher monsieur Backer, que vous me rendez un fier service et que vous me tirez une rude épine du pied.

A cet instant, le visage souriant de M. Isaac Backer prit immédiatement une teinte de gravité excessive.

—Pardou ! Pardou ! Il n'y a rien de fait encore... Rien... Oh ! mais rien.

—Je me disais bien aussi, — grogna Foot-Dick, — que c'était trop facile.

—J'insiste... Il n'y a rien de fait... à moins que vous ne preniez l'engagement, l'engagement d'honneur de ne pas vous adresser à d'autre qu'à moi dans le cas où vous vous trouveriez encore embarrassé.

—Ah ! ça, je vous le promets... Je vous le jure !.....

Et Foot-Dick, remis subitement de sa souleur, manifesta aussitôt une hilarante satisfaction.

Il se trouva même que cet excellent M. Backer avait dans son portefeuille du papier tout timbré, ce qui facilita singulièrement l'opération. Richard rédigea, signa une demi-douzaine de billets à trois mois, et dès le lendemain matin, il se trouvait à même de posséder la somme importante de deux cent cinquante livres sterling, — ci, six mille deux cent cinquante francs que l'on ne serait en droit de lui réclamer qu'au bout de trois mois.

Et pour atteindre le lendemain matin, M. Backer, une dernière bouteille de Cordon-Rouge aidant, mettait à la disposition de son précieux ami Foot-Dick une pincée de louis bien suffisante pour retenter la fortune cette nuit-là même s'il lui en prenait l'envie.

Une fois cette opération couronnée de succès, avec trois mois devant soi, la vie échevelée de Foot-Dick recommença comme devant. Richard jouait, avec des hauts et des bas, gagnant parfois de grosses sommes sur lesquelles il ne songeait nullement à prélever le montant de ses billets. Par contre, il avait rendu un très beau dîner à M. Isaac Backer qui était devenu son inséparable et lui avait restitué la pincée de louis que celui-ci lui avait si gracieusement prêtée. Quant aux papiers revêtus de sa signature, il n'y songeait pas le moins du monde.

Et tandis qu'une fois la représentation terminée Foot-Dick roulait de bars en tripots, mons Tony, ainsi qu'il a été dit plus haut, en faisait autant de son côté, et mistress Sidler s'administrait par séries des grogs de plus forts en plus forts.

Une certaine nuit, entre deux et trois heures du matin, Richard rentrait chez lui de meilleure heure que de coutume.

Il n'était pas gris, il n'avait pas joué, il se trouvait légèrement indisposé, la tête lourde, le cœur à l'envers, restes désagréables d'une partie trop chargée la nuit précédente.

—C'est bête, cette existence que je mène — se répétait-il. — Où me conduira-t-elle ? Et si je venais à partir, à mourir, que deviendrait cette pauvre enfant qui n'a plus que moi sur terre ?

Il avait sonné à la porte de la maison où il habitait avec peine, le concierge avait mis grand temps à lui ouvrir.

Richard habitait, on s'en souvient, à l'entresol.

Fouillant dans sa poche, il s'aperçut qu'il avait dû oublier sa clé.

—Ma foi, tant pis, — murmura-t-il, — ce paresseux de Tony se réveillera pour venir m'ouvrir.

Mais c'est vainement qu'il appuya à diverses reprises sur le bouton de la sonnette électrique ; point de Tony.

En même temps, par-dessous la porte, il lui sembla sentir venir à lui les ondes acres d'une épaisse fumée.

Eh ! non ! il ne se trompait pas... Maintenant, il percevait nettement des cris d'enfant... des hurlements de souffrance, d'effroi à coup sûr.

La petite appelait à l'aide.

Le feu ! Il y avait le feu ! . . . . .

Oh ! alors, la terreur folle qui s'emparait de lui décuplant ses forces, il se recula, prenant son élan, et se rua sur cette porte qui résistait.

Au troisième heurt, au troisième assaut, atteignant le paroxysme de la rage, la porte ctaqua, les ais cédant sous la pression furieuse de son corps.

Il était temps !

Au milieu de l'appartement, dont les flammes avaient déjà envahi les tentures, ses pieds s'embarrassèrent dans une masse inerte.

C'était le corps de mistress Sidler.

La garde ayant, pour charmer la solitude de la soirée, insisté plus que de coutume encore sur le très fort grog, en était arrivée à tituber, puis à perdre l'équilibre en faisant de vains efforts pour regagner sa couche.

En s'écroulant, elle avait entraîné dans sa chute une lampe pétrole qui avait mis le feu au tapis de laine.

La laine avait lentement brûlé, grâce à Dieu, mais, gagnant toujours, les flammes atteignaient un rideau de velours.

C'est à cet instant que la petite, réveillée en sursaut, s'était dressée sur son lit en appelant, en hurlant au secours.

Oui, il était temps ! Quelques secondes encore et l'incendie s'emparait des courtines, et au milieu des cendres, on n'eût plus retrouvé le lendemain matin qu'un pauvre petit cadavre carbonisé.

Ah ! le feu ! le feu ! . . . C'est le fléau vraiment terrible ! . . . Plus épouvantable que l'inondation encore ! . . . . .

— N'aie pas peur ! — avait crié Richard en s'élançant au-devant de la petite qui, debout sur le lit, effarée, affolée, tendait vers lui ses petits bras.

Et il l'avait emportée bien loin, en bas, chez la concierge, une brave femme qui avait donné place à la pauvre petite apeurée dans son propre lit.

Puis les secours s'organisaient, une pompe accourait, et l'on commençait par inonder mistress Sidler, qui, au milieu des flammes, continuait à caver péniblement son grog.

En fait, peu de dégâts couverts par une Compagnie d'assurances et se bornant aux tentures et tapis de la chambre à coucher occupée par l'enfant et sa biberonnante surveillante.

Dès le lendemain au matin, Richard jetait à la porte mistress Sidler qui prétendait avoir été victime d'un étourdissement et accusait l'injustice et la brutalité des hommes.

— Faites-moi le plaisir de filer, — s'écria Foot-Dick exaspéré, — si vous ne voulez pas faire connaissance avec le bout de mes bottes.

Mistress Sidler partie, notre homme ne s'en trouvait pas moins aux prises avec un embarras cruel. Son existence ne pouvait se partager en deux : être bonne d'enfant dans le jour et durant la nuit, et clown pendant la soirée.

Prendre l'une de ces nourrices sèches qui sont les créatures les plus rapaces de la terre et dont les innombrables exploite sont relevés par les journaux . . . il n'y fallait vraiment pas un seul instant songer. Ce serait certainement pis qu'avec mistress Sidler ; celle-là se bornait à s'administrer du grog, mais elle n'était au vrai ni méchante, ni cruelle.

Quant à M. Tony, qui s'en allait courir le guilledou le soir, celui-là, il allait également lui régler son compte et le prier de continuer ailleurs son genre de sport.

Ce pauvre Richard demeurait donc avec sa fille, — ainsi qui l'appelaient, — sur les bras.

L'idée lui vint de la mettre dans une pension quelconque, une pension convenable et correcte, et il la repoussa aussitôt. Non, en vérité, cette solution ne lui convenait pas le moins du monde.

C'est qu'à l'instant où elle se présentait à son esprit, la petite était sur ses genoux, la tête calmement appuyée sur son épaule, et ses deux petits bras entouraient tendrement son cou, tandis qu'une voix douce soupirait avec une affection infinie :

— Ah ! cher Foot-Dick ! . . . mon cher petit Foot-Dick bien-aimé ! . . . Comme moi aimer le cher petit Foot-Dick à moi ! . . . . .

Ah ! Il n'en fallait pas plus pour lui prouver quelle large place tenait déjà dans son cœur la chère petite créature.

Cependant la nécessité parlait, instante, tandis qu'il rendait à l'enfant caresse pour caresse.

— Je ne peux pourtant pas faire des cabrioles dans le cirque avec une enfant sur les bras . . . Où diable vais-je pouvoir la nichier ?

A cet instant on frappa à la porte et Richard alla ouvrir.

C'était la concierge, mistress Bingle, une grosse femme réjouie qui venait savoir des nouvelles de son cher locataire. — Elle adorait Foot-Dick, qui fréquemment lui donnait des billets de cirque, de concert, de théâtre, et désirait s'informer si le baronnet et sa pupille étaient remis de cette chaude alerte de la précédente nuit.

Des bras de Foot-Dick la petite avait passé dans ceux de mistress Bingle.

Celle-ci, épaisse, maflue, les cheveux encore noirs, était serrée fortement par une robe de laine, ce qui la faisait légèrement haleter . . .

Nul n'est parfait en ce monde, et Mme Bingle ne manquait pas de payer son tribut à la loi générale.

Mme Bingle n'avait pas renoncé à plaire, et elle demeurait convaincue que tous les hommes en général, et en particulier, en voulaient à sa vertu et à son honneur . . . . .

Très jalouse avec cela de son mari, un ex-horse-guard qui, retraité, occupait pendant le jour les fonctions d'huissier dans un grand établissement de crédit

— J'ai prié une amie de garder la loge pendant ma courte absence, — fit-elle en clignant légèrement de la paupière, suivant son invincible habitude, — et je me suis hasardée à entrer chez vous . . . Bien que, venir ainsi le matin chez un garçon . . . c'est compromettant pour une dame seule . . . Mais . . . heureusement, il y a cet amour, ce chérubin du bon Dieu !

Et elle se mit à cajoler l'enfant qui le lui rendit avec usure.

— Rassurez-vous, madame Bingle, — répliqua Foot-Dick avec dignité, — je suis incapable de manquer au respect que je vous dois et à chercher à faire de la peine à M. Bingle.

— Taisez-vous ! . . . méchant garnement ! Ils en disent toujours autant, ces enjôleurs d'hommes . . . M. Bingle me l'a avoué . . . en me racontant ses conquêtes quand il était garde à cheval. Il commençait toujours par assurer la personne de son plus profond respect . . . Et puis, aussitôt après . . . Je ne vous dis que ça . . . Il n'était pas respectueux du tout M. Bingle . . . C'est comme le locataire du second, M. Palmer, président d'une société de tempérance . . . Elle est jolie sa tempérance ! . . . Croiriez-vous, monsieur Foot-Dick, oui, croiriez-vous que cet homme qui est marié et père de famille, m'a dit l'autre jour, en me rencontrant dans l'escalier :

— Vous avez un corset qui vous va très bien, madame Bingle ! . . .

Et il a avancé la main comme pour s'assurer . . . Je n'en ai rien dit à M. Bingle . . . car, sur le chapitre de la jalousie, il est terrible, M. Bingle ! . . . C'est un homme terrible . . . Mais j'ai une piètre idée de la tempérance de M. Palmer . . . Oui, une bien piètre idée, monsieur Foot.

Richard laissait parler la brave femme, sachant bien que tenter de mettre un terme à sa locacité était parfaitement inutile. Quand elle eut achevé le récit des tentatives criminelles auxquelles était condamnée sa vertu :

— Et cet amour, — demanda-t-elle, — comment va cet amour ? . . . N'a pas eu trop grande frayeur cette nuit ?

— C'est passé, fort heureusement, elle n'y pense plus . . . Nous avons dormi par là-dessus et nous sommes gais comme pinsons.

Mme Bingle eut une hésitation :

— Et mistress Sidler ? . . . qu'est devenue mistress Sidler ? . . . . .

— Je l'ai invitée à aller cultiver son amour pour le grog ailleurs . . . Et qu'elle aille se faire pendre où elle voudra.

— Elle est partie ? . . . Bien partie ?

— Bien ou mal, peu importe. Ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle ne mettra plus les pieds ici.

— Eh bien ! je m'étonne que vous ayez pu la garder si longtemps . . . C'était compromettant pour la maison . . . Elle en prenait des charges ! . . . Oh ! pour une créature de son sexe . . . c'est une horreur ! . . . M. Bingle m'en parlait encore il y a quelques jours, et me disait : — " Je ne suis qu'un homme et j'en rougis pour elle ". D'autant que, quand elle était dans ces états-là, elle avait une manière de regarder M. Bingle sous le nez . . . Oh ! . . . une manière . . . révoltante . . . Un jour, oh ! bien certainement je n'aurais pas été maîtresse de moi et je l'aurais soufflée.

— Vous auriez dû m'inviter pour voir ça, — interrompit Foot-Dick, le pince-sans-rire par excellence, — et sans doute pour couper court aux racontars interminables de Mme Bingle, il ajouta :

— Enfin, j'ai confiance en vous, et j'espère bien que vous n'irez jamais dire à M. Bingle que je vous fais la cour !

Du coup, la plantureuse concierge se transforma en une véritable pivoine, et, d'une voix où tremblait une émotion continue, baissant modestement les yeux, elle répliqua :

— Vous pouvez être certain, monsieur Foot, qu'il est des choses que l'on a soin de garder pour soi :

— Eh bien ! c'est fini, je pense, — fit tout bas Richard, — maintenant qu'elle sait le secret qui dévore mon âme, je suppose qu'elle va filer ! . . . . .

(A suivre.)

#### LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'Ecole d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

Le Carillon du Village — (Suite et fin)

8.

8...

*f brillante*

*pp una corda*

X

X

*piano dim. e morendo*

X

*ppp*

*dimin.*

*p*

pre des fruits ver. meills. Partout, sur les bois, dans la plai. ne,

*dimin.*

*p*

*cresc.*

*scen.*

La vie a de. bor. de comme u. ne coupe piei. ne Et le sang

*cresc.*

*scen.*

*molto allarg.*

de la terre a vers les cieus mon. te. Gloire à l'e.

*a tempo*

*molto allarg.*

*molto allarg.*

*molto allarg.*

te. Gloire à l'e. té.

*molto allarg.*

Gloire à l'e. té.

*p*

# CHANSON D'ÉTÉ

Poésie d'ARMAND SILVESTRE.

Musique de GEORGES MATHIAS.

CHANT

*ff*

$\text{♩} = 84$

*fmg et sostenuto*

Voici que l'or vibrant desbiés. Sous les fau-

PIANO

ciel - lessa-moncel.le, Tandis que l'or des cieux ruissel.le Au front des

*riten. a tempo*

*p giocoso*

chê-nés ac-ca-biés. Partout, in fu-mèrre est en fé-te

*suivez*

Dans l'a-zur ray-on-nant et sur la moisson fa-l-ète. Partout, des

*molto allarg.*

*do*

Gloire à l'é

*a tempo*

fiors di-vins sé-pan-che la clar-té.

*molto allarg.*

*molto allarg.*

Gloire à l'é-té

*a tempo*

*suivez*

Sous la, mor-su-redes soletts Toute se-ve

Et vient é-panour sa for-ce Dans l'a-dour.

**50 ANS EN USAGE I**  
**DONNEZ SIROP**  
**AUX ENFANTS DU D<sup>r</sup> CODERRE**

**PILULES DE Noix Longues**  
 Composées De **McGALE**

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

POUR **GUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Inépuisable, le chapitre des coquilles. Mais, rarement, faute d'impression fut plus cruelle que celle que j'ai recueillie hier dans un journal où il était question de la rentrée d'une artiste, dont justement, hélas! la beauté est à son déclin.  
 On avait imprimé :  
 "Mlle Y... a reparu plus jeune que jamais."  
 Au lieu de *jeune*!... Abomination!

On reproche à un Marseillais d'avoir un faux-col peu présentable.  
 —Que voulez-vous, répond-il, ce n'est pas ma faute. J'en mets un propre tous les jours, mais ma barbe est tellement noire qu'elle déteint dessus.

**LE RIFLE**  
 Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

Relevé dans un journal belge :  
 "On demande un homme d'apparence robuste et distinguée à la fois pour faire le malade guéri dans le salon d'attente d'un docteur.  
 "S'adresser à Bruxelles, poste restante, aux initiales K. V. X. B."

Dans les couloirs de la chambre :  
 —Dites donc, vous avez eu pas mal d'opinions, à ce que je vois?  
 —C'est vrai, j'en ai souvent changé; mais je n'en suis pas plus fier, ça n'a jamais changé rien.

**Dr J. G. A. GENDREAU**  
 Chirurgien-Dentiste  
 20 Rue Saint-Laurent  
 Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

tel. Bell: Main 2818

Séance de spiritisme.  
 A peine la chaîne est-elle formée que des craquements multipliés se produisent, les meubles se mettent à voltiger et plusieurs assistants reçoivent des taloches qui pour être occultes n'en sont pas moins vigoureusement appliquées.

—Décidément, s'écrie l'un d'eux, les journaux ont bien raison de dire qu'en ce moment les esprits sont surrexcités!

Un ami rencontre Galurin sur le boulevard.  
 —Tiens, lui dit-il, il y a longtemps qu'on ne s'est vu, et ça va chez toi, ta femme, la petite famille...  
 —Oui, pas mal, merci.  
 —Ah? j'oubliais, et belle-maman? Galurin, avec un soupir :  
 —Elle se laisse vivre!

**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque on prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celui qui ne pourrait venir et on ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "**DIXON CURE CO.**" ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Entendu hier à la station du tramway.  
 Un individu gravit le marchepied et après un coup d'œil dans l'intérieur de la voiture :  
 —Allons bon! l'arche de Noé est déjà pleine.  
 Une dame, de l'intérieur :  
 —Non, monsieur, montez; il nous manque encore le dindon.

Poursuivi par une meute de créanciers, le vaudevilliste R... est aux abois.  
 —Tu dois donc tant d'argent que ça? lui demande un ami compatissant.  
 —Non... seulement je dois un tas de petites sommes, et les dettes, c'est comme les enfants, plus c'est petit, plus ça crie.

**Restaurateur de Robson PLUS DE CHEVEUX GRIS**

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du **RESTAURATEUR** de Robson, préparation par excellence.  
 En vente partout, 50c la bouteille.  
 Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

112 RUE VITRÉ  
 Coin St-Laurent  
  
**J. A. Dumas**  
 PHOTOGRAPHIE  
 MONTREAL

**VIN St-Lehon**  
 Naturel  
 Tonique  
 Stimulant  
 En vente dans les meilleures pharmacies.  
**LAPORTE, MARTIN & CIE**  
 Seuls Agents pour le Canada.



Entendu sur le boulevard :  
 —Je n'avais pas vu Maxime depuis des mois. Je l'ai trouvé bien changé... Il a perdu tous ses cheveux.  
 —Il est tellement joueur!  
 \* \* \*  
 Le colonel passe la revue des réservistes, l'un d'eux, complètement imberbe, attire son attention :  
 —Avez-vous déjà servi? lui demanda-t-il.  
 —Oui, mon colonel.  
 —Où?  
 —Au Grand-Café, rue Nationale.

**Pour Chapeliers des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapeliers de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés.** Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Follavoine s'est remarié.  
 Un ami, qui le rencontre avec un enfant qu'il a eu de sa seconde femme, lui dit :  
 —C'est votre fils du second lit?  
 —Du second lit? riposte Follavoine... Ma foi, non; quand je me suis remarié, je n'ai pas changé de mobilier.

**Librairie Française**  
 JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine Propriétaire.  
 Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.  
 Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.  
 Prix très modérés

Rue André Duchesne s'étale à la porte d'un charbonnier, la pancarte suivante :  
 PENDANT L'ÉTÉ  
**CHARBON ÉCONOMIQUE**  
 Ne donnant que très peu de chaleur.  
 \* \* \*  
 Propos de penseurs :  
 —Jamais on ne se console de découvrir que l'on n'a pas le don de plaquer.  
 —C'est bien vrai, mon cher; aussi ne le découvre-t-on jamais.


**NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA**  
 Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.  
 32 Cote St-Lambert

La marraine de Jeanne, s'efforçant de dissuader sa filleule qui veut épouser un militaire.  
 —Mais enfin, mon enfant, une guerre peut survenir, et un boulet de canon peut t'enlever...  
 Eh bien! une veuve de dix-sept ans, quoi de plus poétique!  
 \* \* \*  
 Madame Chapuzot, de quoi est donc mort ce pauvre monsieur du *cinquième* qui jouait si bien du violon?  
 Mme Chapuzot, *d'excuse*. — D'un concert dans l'estomac!

**UNE FEMME SAGE**  
  
 devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un  
**LIVRE REMPLI DE BON SENS**  
 écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.  
**ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.**  
 Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

La petite Nonno est très curieuse. Dernièrement, sa mère reconduisit un agent d'assurances.  
 Une fois la porte fermée :  
 —Qui c'est, maman? interroge Nonno.  
 —Rien... c'est un monsieur qui m'a donné un renseignement.  
 —Oh! fais voir, petite mère!  
 Aussitôt pris  
 Le *Baume Rhoned* calme immédiatement les accès de toux et les dissipé. 115

Téléphone des Marchands 182  
**N. LÉVEILLÉ**  
 Marchand-Tailleur  
 138 1/2 Rue Saint-Laurent  
 MONTREAL  
 Toujours en main un stock de quatre à cinq mille pièces.  
 Une visite de votre part est sollicitée.  
 Habillement fait à 24 HEURES d'Avance  
 COUPE GARANTIE





BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde.

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble.

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix.

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendent l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; l'enfant en languent, la vigueur.

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Pouxons et de Gorge.

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal.

Les Pilules C. T. C., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q. Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque Remède.

Le Rhumatisme Electrique de Rho. Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable.

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée.

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre.

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avie. — Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon. Je t'aime encore. — Nature fine et intuitive, peu d'expansion mais assez bonne sensibilité. Orgueil et délicatesse de sentiments. Nouvel amour. — Ambition et présomption. Volonté très accusée. Imagination quelque peu romanesque. Pas de sensibilité. Rachel. — Ce spécimen démontre une nature ardente et de grandes passions. Un esprit exalté et parfois rêveur. Beaucoup d'imagination. Bécaucour. — Indépendance de caractère. Originalité, audace et activité. Sens littéraire. Imagination active et caractère entreprenant. Générosité. Télémyne II. — Tempérament vif et excitable. Nature ardente, se laissant difficilement contrôler. Esprit d'initiative.

J'aime V. C. — Timidité jointe à un certain abandon qui rend le caractère tout à fait singulier et charmant. Bonnes dispositions à l'amour, mais peu de constance. Anne Hélina Mazéodicta. — Dérance et susceptibilité. Tempérament quelque peu hâtif et irascible. Volonté très énergique. Gratielle B. — Générosité et franchise. Nature un peu brusque, mais très douce et impressionnable. Indépendance de caractère. Marie Louise W. — Tempérament calme et nature conciliante. Amour de l'ordre, sans pratique et économique. Peu de discrétion. The white paper. — Beaucoup d'imagination. Caractère actif et entreprenant. Bonté, douceur, sensibilité. Aptitudes pour la musique. Paquerette. — Tendances artistiques. Vivacité d'esprit, rectitude de jugement et bon pouvoir de persuasion. Sensibilité peu développée. Ludovious. — Manque de suite dans les idées. Nature véhément et très active. Peu d'empire sur soi-même et peu de persévérance. Innocent. — Énergie et activité. Sans pratique. Esprit d'initiative. Volonté forte et persuasive. Générosité, dévouement et charité. Marie Calichon. — Amour de l'ordre et ponctualité. Peu d'énergie et peu d'initiative. Nature plutôt flagmatique. Ambition modérée.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI" PATRON No (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.) Mesure du Buste..... Age..... Mesure de la Taille..... Nom..... Adresse..... CI-INCLUS, 10 CENTIMS Prière d'écrire très lisiblement. Pour détails voir page 23.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI" Coupon No 17 Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro. Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé. Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

PLUS DE MAUX DE DENTS! DENTIFRICES Elixir, Poudre et Pâte DES BÉNÉDICTINS del' Abbaye de Soulaac Dom MAGUELONNE, Prieur Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD VENTE EN GROS : SEGUIN, BORDEAUX MAISON FONDÉE EN 1807. MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon. ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

Tresler, Globensky & Martel ... DENTISTES ... Entrée. Etablis depuis 1855 No 1920 RUE STE-CATHERINE Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent.

Eugène. — Bon cœur, assez tendre sans être faible, ceci n'exclut pas cependant une certaine tendance à l'égoïsme. Sensibilité très modérée. Nap. — Quand vous lirez ces lignes vous devrez avoir reçu le document que je vous retourne sur le champ. Qu'il est loin mon pays. — Peu d'énergie. Dérance de ses propres forces. Imagination exaltée et s'enthousiasmant facilement. La belle Corinne. — Franchise et honnêteté. Esprit peu observateur. Nature constante et simple, dépourvue d'artifice. A de la P. — Sens littéraire. Imagination active. Caractère entreprenant. Bonté, douceur, sensibilité. Caractère bienveillant. D'Artagnan. — Intelligence mercantile. Nature entreprenante et audacieuse. Volonté tenace. Bon pouvoir de persuasion. Fermété et prudence. Rose de Janvier. — Nature superficielle. Esprit inventif. Caractère entreprenant, mais très irrégulier. Bonnes dispositions à l'amour. J'aime à rêver. — Audace et originalité. Imagination active et aventureuse. Sensibilité et délicatesse de sentiments. Arthur P. — Vous avez omis de choisir un pseudonyme, j'y substitue votre initial. Votre nature est calme, un peu portée à la paresse et généralement peu susceptible de grandes émotions. Colombe C. — Manque d'ordre. Nature vive, curieuse et imprudente. Beaucoup d'imagination et peu d'empire sur soi-même. Germaine de Sambreuse. — Nature très impressionnable. Délicatesse de goût. Intelligence vive. Volonté fortement accusée. L'horoscope. — Vous manquez de persévérance dans vos résolutions. Votre caractère est inflammable et ardent et votre imagination très vive. Lina Darling. — Etourderie et insouciance. Amour propre et esprit de contradiction. Peu de sensibilité. Ambition.

Les Ouvrières des Manufactures

Parmi les jeunes filles qui travaillent dans les manufactures, il est très rare d'en rencontrer trois ou quatre sur cent qui ne soient pas atteintes d'anémie, laquelle se reconnaît à la pâleur et à la décoloration de la peau, des lèvres, des gencives, et des muqueuses de la bouche. Ce sont là les indices apparents, trop souvent négligés, de l'appauvrissement du sang. Cette altération du sang engendre un état nerveux qui modifie le caractère de la jeune fille et la rend insupportable à elle-même et aux autres, qui trouble les fonctions de tous ses organes. Elle a des palpitations de cœur, de l'essoufflement au moindre effort; ses époques sont douloureuses; le sang est plus ou moins abondant et pâle; tous ces symptômes réunis sont l'indice d'un appauvrissement du sang que l'on combattra efficacement et sûrement avec les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. En vente dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médical Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

UN JOLI SAUT



I  
Mme Grosbidon. — Une chaloupe! je vais sauter dedans pour tâcher d'atteindre le bateau...

II  
...Hein!... C'est un saut passable pour moi...

CAUSERIE PARISIENNE

“Ne jugeons point, et nous ne serons point jugés!” dit l'Écriture. Le peu que j'ai vu, jusqu'ici, de la justice des hommes — je ne parle pas, et pour cause, de celle des femmes, — m'a fortement enraciné dans cette idée que... je ne voudrais être ni juge, ni... jugé...

Pas même témoin!... C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire!... Je fus témoin une seule fois — dans une cause sensationnelle... mais politique.

Le président, un bien brave homme, me fit prêter serment de dire “la vérité, toute la vérité, rien que la vérité!”...

Cette vérité était simple... je ne savais rien... j'ignorais le reste.

Et je n'avais jamais compris quoi que ce fut à l'affaire dont il s'agissait en l'espèce, comme dit l'argot des greffiers...

D'abord, c'est un principe, chez moi, de ne rien comprendre dans “les espèces dont s'agit”...

Je n'ai pas le temps... je suis trop pressé!...

Mais... j'avais à peine ouvert la bouche et proféré ces mots:

“Monsieur le Président” qu'icelui me dit, avec un... beau geste:

—Je vois ça d'ici!... Vous allez me raconter la même chose que les autres... allez donc vous asseoir!...

Et, me conformant à la susdite intimation, j'allai, car c'était l'été, me seoir à la terrasse d'un café, vu que toutes les places étaient prises dans la salle d'audience.

...Il vient de se passer une affaire d'empoisonnement ou qui pourrait être d'empoisonnement, car... on ne sait — et une foule de gens ne démordent pas de cette idée: la petite fille a été empoisonnée par sa cousine sur laquelle on crie “haro!”...

Cette malheureuse jeune femme qui est peut-être innocente aurait été lynchée avec délices par les voisins, de fort braves gens qui, peut-être, huit jours après l'auraient regretté...

Mais... trop tard!...

Un médecin de mes amis affirme que le mensonge est une maladie fréquente et même épidémique chez les enfants...

Quelques grandes personnes en sont atteintes, également. Une masse d'erreurs judiciaires seraient dues à ce cas pathologique.

Les lecteurs du SAMEDI savent que l'honnête Tobie, l'Éléphant du Jardin des Plantes, fut accusé — injustement — du vol d'un porte-monnaie.

Et tous ont frémi, en songeant que si le coupable n'avait pas été découvert, ce brave pachyderme aurait porté le poids d'une réputation infamante...

Je ne saurais trop le répéter: ne nous hâtons point de porter sur autrui un jugement téméraire...

\*\*\*

Le nègre *Pisistrate* du théâtre wagnéro-symbolico-scandinave consiste à empêcher les spectateurs d'y voir clair dans une pièce à laquelle ils ne comprennent rien.

On fait du noir dans la salle, des ténèbres sur la scène et de l'obscurité dans leur cervelle.

Il y a des gens à qui ça plaît...

Tous les goûts sont dans la nature;  
Le meilleur est celui qu'on a!

Mais cette combinaison éminemment sombre n'était pas, apparemment, dans le goût d'un Belge qui s'était rendu au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, pour y voir jouer *L'Or du Rhin*.

Et il demande qu'on la lui rende, sa monnaie, car il n'a rien vu...

Et pour cause!...

Conformément à la tradition wagnérienne, le directeur avait fait éteindre le lustre...

*L'Or du Rhin* pouvait, dès lors, passer pour un combat de nègres dans la nuit!...

Notre spectateur, qui n'y allait pas pour ça, réclama le remboursement du prix de sa place, plus des dommages-intérêts pour séquestration dans un local obscur.

Voici quelques-uns des arguments sur lesquels il appuie sa réclamation: “Considérant que l'on m'a fait payer un franc le livret et que, dans l'obscurité, il m'a été impossible de m'en servir; considérant, d'autre part, que les artistes ont prononcé d'une façon si défectueuse qu'il était impossible de comprendre une parole sans le livret... etc.”

Nous faisons les vœux les plus sincères pour que ce brave homme gagne son procès...

Ce que nous voulons tous, pâles et infortunés spectateurs, c'est... de la lumière et des acteurs qui ne bredouillent pas...

Et puis des pièces compréhensibles, fussent-elles malgaches au lieu d'être groenlandaises!...

\*\*\*

Fête de l'adolescence, au Pré Catalan... Chose qui va vous paraître extraordinaire, je n'y ai pas pris part...

Mon adolescence a craint trois choses... 1° la chaleur qui honorait de sa présence cette festivité juvénile, 2° les défilés, 3° les discours...

Je ne parlerai pas de la chaleur... je l'évite de mon mieux en me tenant clos dans mon logis — habitant de Paris — car de longues et patientes recherches m'ont démontré que mon domicile — quel qu'il fut, d'ailleurs — était plus frais que tous les prés les plus catalans.

Par 35° centigrade, à l'ombre, je suis encore mieux dans mon laboratoire qu'en plein air, *id est* sous ton soleil, ô canticle — ma mie!

Et puis, défilé, sous les rayons de Phébus, en août, me semble, pour mon adolescence, une fête plutôt à éviter.

Peu Belmontet disait, dans un vers resté légendaire:

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime!

Dussé-je passer, comme lui, à la postérité la plus notoirement reculée, je dirai:

Le meilleur défilé, c'est de me défilé!

C'est pourquoi je ne défile, avec ma coutumière modestie, par cette tangente que je cultive depuis si longtemps.

Des discours, je n'en dirai rien, ayant déjà amplement manifesté mon opinion au sujet des gens atteints de *polyphasie* (vulgairement, les bavards)...

Par ces chaleurs, tous les hommes de science vous le diront, la salive est particulièrement toxique.

Une ordonnance de police devrait forcer les orateurs à ne sortir que muselés et soigneusement tenus en laisse.

\*\*\*

Pour peu que cela continue, la dépopulation de la France va suivre une progression croissante...

L'automobilisme en sera l'important facteur... je n'ose ajouter, rural, bien que la plupart de ses accidents se passent à la campagne... quelques-uns aussi dans les villes, pour faire la bonne mesure.

Jusqu'à ces derniers temps, les chauffeurs se contentaient de tuer les piétons qui avaient le tort immense de ne pas se ranger assez vite...

Voici que les meneurs de *tautouf* se tuent eux-mêmes, dans leur rage folle de vitesse.

Puisse une société philanthropique, ou plutôt philantomobilique, afficher, comme *arès*, de loin en loin, le proverbe italien:

Chi va piano, va sano,  
Chi va sano va lontano,  
Chi va forte,  
Va alla morte!

JULIEN MAURAC.

ENTRE SOCIALISTES

*Premier socialiste.* — Vois tu, y aura un moment où tout le monde sera syndiqué.

*Second socialiste.* — Et ceux qui ne voudront pas!

*Premier socialiste.* — Eh bien, y se mettront du syndicat de ceux qui ne voudront pas se syndiquer.

*Second socialiste.* — Mais s'ils ne voulaient encore pas!

*Premier socialiste.* — On leur z'y cassera la g...!

CE QU'IL VOULAIT VOIR

*Le vieux monsieur (au gamin qui pleurait).* — T'es-tu fait mal, mon petit?

*Le gamin.* — Non.

*Le vieux monsieur.* — Tu as perdu un sou!

*Le gamin.* — Non, je n'en avais pas.

*Le vieux monsieur.* — Tu as reçu une volée!

*Le gamin.* — Non.

*Le vieux monsieur.* — Alors, qu'as-tu à pleurer de la sorte!

*Le gamin (s'esclaffant).* — Je voulais voir quel serait le premier imbécile qui me poserait cette question.



IV  
...comme moi!



*Premier pêcheur (dépêche).* — Comment se fait-il que c'est toujours le menu fretin qui s'obstine à mordre à l'hameçon ?  
*Deuxième pêcheur.* — Sans doute pour la même raison qui fait que ce sont les hommes de rien qui sont toujours prêts à attaquer les plus grosses questions publiques.

## Chronique des Théâtres

Les directeurs de théâtres ne paraissent pas mécontents des résultats de la semaine dernière. Le public mordu par une bise assez froide a déserté un peu plus la rue et de toutes parts les gens rentrent de la campagne.

Certains théâtres ont vu le succès artistique et le succès financier atteindre à leur apogée, surtout le *Majesty* où De Angelis a remporté un véritable triomphe.

À l'Académie, la semaine a rappelé les beaux jours d'autrefois, sinon pour la recette proprement dite, au moins pour le public select qui s'y est porté.

Bref, la huitaine comptera comme l'une des plus encourageantes et ne contribuera pas peu, nous dit-on, à pousser les propriétaires et gérants à risquer plus gros que l'an passé pour nous servir ce qu'il y a de mieux en fait de troupes et de productions.

\* \* \*

### HER MAJESTY'S THEATRE

*The Devil Eye* est une pièce qui prête surtout aux plus ingénieux et aux plus somptueux effets de scène. Ce théâtre est donc cette semaine métamorphosé en une miniature du Châtelet, de Paris, si renommé dans ce genre.

La pièce est riche en attraits pour tous les goûts : tragédie et comédie, larmes et rires, serioso et bouffonnerie, danse, ballet, chant, tours de force, tout s'y trouve à profusion.

L'intrigue est captivante, se déroule bien et permet à une brillante troupe de vrais artistes de déployer des talents de premier ordre.

\* \* \*

### ACADÉMIE DE MUSIQUE

Ce théâtre nous donne du mélodrame cette semaine. Non dans le genre usé et déséquilibré qui trop souvent paraît sur nos scènes, mais quelque chose d'original et d'empoignant.

*Shore Acres* a toujours été une pièce à succès, et jouée comme elle l'est à l'Académie, elle gagne à être vue de nouveau par le public de Montréal qu'elle a déjà si fortement ému l'an passé.

\* \* \*

### QUEEN'S THEATRE

*What happened to Jones?* est certainement une des plus attrayantes comédies qui aient été jouées à Montréal. C'est un défilé ininterrompu de scènes enlevantes et prestement enlevées, un feu roulant de mots qui font se tordre les milliers de personnes que le QUEEN'S attire cette semaine.

C'est une pièce qui n'a jamais manqué de remporter la palme, et la troupe qui l'interprète est remarquablement forte et bien composée.

\* \* \*

### THÉÂTRE ROYAL

Rose Hill est une artiste bien connue de tous les amateurs de burlesque de haut genre. Son nom équivalait à un puissant attrait. Aussi le Royal fait-il fureur cette semaine.

Rose Hill nous a amené, cette année, une troupe où il n'y a pas un faible numéro. Les femmes sont remarquablement jolies et pimpantes ; le chant et la danse abondent en brio et en originalité. De fait, c'est une

représentation hors de pair, que clôt de la façon la plus charmante une comédie inédite : *The Naughty Soubrette*.

\* \* \*

### L'OPÉRA FRANÇAIS

Là tout marche comme toujours dans les préparatifs. La métamorphose sera complète.

Le retour de M. Durieu donne un regain d'activité à tout le branlement et il nous a apporté les meilleures nouvelles au monde.

Aujourd'hui, nous présentons à nos lecteurs le portrait de Prévost, fort ténor, un artiste de grande renommée, une sommité de la troupe qui nous vient.

\* \* \*

### ELDORADO

Nous apprenons que de grands préparatifs sont faits à ce Concert pour inaugurer la saison ; plusieurs pièces à grand spectacle qui sont en ce moment à l'étude éclipsent tout ce qu'on a vu de plus beau jusqu'ici au Concert de la rue Cadieux.

L'Eldorado est bien l'établissement le plus populaire de Montréal, où l'on assiste au spectacle le plus gai, le plus agréable et du meilleur goût artistique ; nous souhaitons la continuation de son succès, bien légitime et bien mérité.

STRAPONTIN.

### UN PLAIDOYER HEUREUX

*Le magistrat.*—C'est barbare à vous de frapper votre femme de la sorte.

*Le prisonnier.*—Elle m'a mis hors de moi-même, Votre Honneur, en disant qu'elle m'enverrait devant cette vieille tête de citrouille. C'est de vous qu'elle voulait parler, Votre Honneur.

*Le magistrat.*—Allez, vous êtes acquitté.

### CES BONNES AMIES...

*Première actrice.*—Quel bonheur ! Je suis engagée pour un des principaux rôles dans "La Belle et la Bête."

*Seconde actrice.*—Oh ! c'est gentil ! Et qui a le rôle de la Belle ?

### UN QUI PROMET

On a donné un gâteau à Paul et à sa petite sœur.

Paul ne fait qu'une bouchée du sien, et, tout bas, à sa mère :

—Dis à Jeanne de me donner son reste... pour lui apprendre à avoir bon cœur !

### CIRCUMSTANCES ALTER CASES

X.—Avant que le père de Mlle Lallute s'enrichisse on disait qu'elle était longue et maigre.

X.X.—Est-elle changée ?

X.—Oui, maintenant elle est grande et frêle.

### C'EST SOUVENT COMME CELA

*Berthe.*—Dites-moi, Arthur, pourquoi m'aimez-vous autant ?

*Arthur.*—Je veux être fouetté si je le sais.

### FRANCHISE DIPLOMATIQUE

*Mlle Pa.*—Pensez-vous qu'il y ait de la musique en moi ?

*Le professeur.*—Ça devrait, car je n'en ai pas vu sortir.

OPÉRA FRANÇAIS



M. PREVOST, Fort ténor.

Rentrée des Classes

Au moment de la rentrée des classes, il nous semble utile d'appeler l'attention des mères de famille sur la nécessité qui s'impose à leur sollicitude maternelle, de suppléer à l'insuffisance de l'exercice physique chez leurs enfants astreints à l'étude, par l'emploi régulier d'un tonique réparateur et reconstituant du sang. Il y aurait bien moins de jeunes filles anémiques, nerveuses, hystériques et souffreteuses, si les parents et les institutrices voulaient encourager les exercices physiques et forcer les jeunes filles à s'y livrer comme ils les forcent souvent à étudier presque au-delà de leurs forces. Les médecins prescrivent les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard comme traitement préventif et curatif de l'anémie; elles ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants, n'exigent pas de régime spécial et ne dérangent en rien les habitudes régulières de la vie de couvent. Ces Pilules se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

Le mot de la fin :

— Savez-vous pourquoi les murs de Calais ont été si longtemps à tomber ?  
— C'est parce que cinq pierres les calaient. (Saint-Pierre-les-Calais, pour ceux qui ne connaissent pas le tulle.)

\*\*\*

La gaieté française, en se moquant des sottises des divers partis, les sert tous et n'en trahit aucun.

EUX-MEMES

La plupart des médecins conseillent l'emploi du *Bonne Rhumal* à leurs patients.

116.

L'EXPERIENCE DE LA COMTESSE DE SÉCUR

Madame la comtesse de Ségur s'est beaucoup occupée de la manière d'élever les enfants, après en avoir perdu un, faute de savoir conduire son régime. "Que de fois, écrit-elle, ai-je vu de pauvres mères pleurer des enfants qu'elles auraient conservés, si elles avaient su prévenir la maladie, ou, tout au moins, aider aux prescriptions du médecin par des soins éclairés ! Moi-même j'en ai perdu un par ignorance des symptômes du mal qui me l'a enlevé et par une alimentation reconnue trop tard détestable." Le régime alimentaire des jeunes enfants, après les premiers mois de naissance, lorsque l'estomac est à même de digérer une nourriture plus substantielle, demande une attention toute particulière. Il faut songer que l'appareil digestif de ces chers petits n'est pas aguerri contre les microbes qui menacent sa santé, comme celui de l'adulte. Aussi, médecins et hygiénistes prescrivent-ils, avec raison, d'ailleurs, de donner la préférence à un aliment d'une pureté absolue et toujours invariable dans sa composition, comme la Peptonine qui est un aliment pur, stérilisé par des procédés scientifiques et qui met les enfants à l'abri de ces fléaux de l'enfance : les coliques, la diarrhée, le choléra etc., etc. La Peptonine n'est pas un aliment de luxe et seulement à la portée des gens riches. Tout le monde peut l'acheter, elle ne coûte que 25c la grande boîte, et on la trouve dans toutes les pharmacies et dans les épiceries bien tenues. Au besoin on s'adressera au Dépôt général, 382 Avenue de l'Hotel de Ville, Montréal. Téléphone Bell, East 1288.

Explication d'une brave dame, qui, après être allé faire un tour au Jardin des Plantes, va rendre visite à une de ses amies logée dans les environs du Muséum.

— Ah ! c'est vous, chère amie ! lui dit la maîtresse de céans, un peu étonnée de cette apparition inattendue,

— Mais oui, répond l'autre ingénument, j'étais venu voir les bêtes avec une personne de ma connaissance, et j'en ai profité pour vous faire une petite visite...

En vérité, on n'est pas plus aimable !

\*\*\*

Le dernier mot sur la grève des facteurs.

— Pas de chance ! s'écriait hier le pianophile Reyer. Pour une fois que les facteurs se mettent en grève, ce ne sont pas les facteurs de pianos.

LE DORMOL

Le "Dormol". Tel est le nom fort bien approprié que l'on a donné à un remède destiné, croient beaucoup d'autorités médicales, à aider, plus puissamment que tout autre déjà connu, l'enfant à passer sain et sauf à travers la période si critique de la dentition.

Le "Dormol" se présente avec des qualités bien propres à causer un grand bonheur aux mères de famille.

Il apaise les douleurs lancinantes de la percée des dents.

Il calme les nerfs sans irriter le système général.

Il procure un repos qui n'a rien d'artificiel et au sortir duquel l'enfant se trouve plus fort et plus en mesure de supporter la dentition. Le sommeil qu'il procure est vraiment régénérateur et il se trouve indirectement un bienfait pour la mère qui, la nuit comme le jour, ne sera pas sans cesse absorbée par les cris de l'enfant.

Le "Dormol" est de plus agréable à prendre. Le lait qu'on peut lui adjoindre en fait un aliment en même temps qu'un remède.

Les directions sont faciles à suivre et ne causent aucune perte de temps aux mères et aux bonnes.

Presque sur le champ, le "Dormol" met fin au relâchement des intestins, si fatal aux bébés ; il fait disparaître les douleurs de la digestion infantile.

La dose administrée le soir est d'un effet qui dure toute la nuit.

Bref, ce remède sera accueilli comme un bienfait par les familles et il ne tardera pas à supplanter tous les parégoriques, quels qu'ils soient les titres pompeux qui les décorent.

Il est vendu dans toutes les pharmacies.

ELDORADO

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 18 SEPT.

A Qui le Bébé ?

Opérette en un acte

Un Hercule Qui ne Veut

Pas se Rouiller

Vaudeville en un acte

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre

Galeries, 10c; Loges, 25c; Loge entiere. \$1

Directeurs Propriétaires : A. BOIRON, F. X. BILODEAU, Régisseur : S. DURANTELL

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a un delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINÉMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. - à l'Odéon 10c. Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LACREST.

PHARMACIE DE FAMILLE

Toute famille prudente et soucieuse de son bien-être a constamment sa petite pharmacie sous la main. Elle y groupe les remèdes les plus usuels et d'application simple. Mais comme la plupart des familles ne savent pas toujours où s'adresser pour avoir ce qu'il y a de mieux, de plus sûr et de plus économique, le SAMEDI s'empresse de leur conseiller de lire à la page 24 de ce numéro le BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE LA FAMILLE. Elles nous en seront reconnaissantes.

En sortant d'un théâtre où l'on joue des opérettes :

Quand un danseur et une danseuse ont perdu leurs jambes, ils ne s'entêtent pas à danser. Pourquoi les chanteurs et les chanteuses s'entêtent-ils à chanter quand ils ont perdu leurs voix.

La calomnie crie très haut ; la médiancée parle pas. La portée de l'une est plus longue, celle de l'autre plus sûre.

CRÈME SIMON

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur les annonces nouvellement parues dans les colonnes du SAMEDI. Les produits de la Maison Simon sont maintenant universellement connus et n'ont pas besoin de réclame; cependant pour l'avantage de nos abonnées qui n'ont pas encore fait usage de nos articles de toilette indispensables, nous tenons à leur dire que leur supériorité est incontestable, ce qui les met en évidence et au premier rang.

Recommandées par toutes les femmes soigneuses de leur teint, appréciées à leur juste valeur par les personnes voulant conserver la beauté de leurs traits, et leur donner un nouvel éclat, nous ne pouvons que nous rendre à l'évidence et et nous inclinons sur le verdict généralement admis, qu'il n'y a que la Crème, le Savon et la Poudre Simon pour conserver une jeunesse éternelle, faire disparaître les rides, donner à la peau la souplesse et cet éclat juvénile que nos charmantes lectrices sauront apprécier après avoir mis à disposition les articles, par nous désignés. Nous savons du reste qu'elles nous en savent gré.

L'Économie qui fait Boule de Neige

Nous avons emprunté aux vieux pays beaucoup d'institutions, mais il est de fait que l'Association St. Jean-Baptiste a eu la main plus particulièrement heureuse quand elle a demandé à la France le meilleur système de pourvoir à l'avenir de ceux qui économisent en petit. En France, on s'occupe tout particulièrement du lendemain pour les classes pauvres. Le meilleur système trouvé jusqu'ici est exactement celui que l'Association St. Jean-Baptiste a établi sous le nom de CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE. C'est l'économie qui fait boule de neige.

Chaque mois on dépose 25c. ou 50c. dans cette institution qui est solide comme le roc, grâce à son ingénieux et solide plan d'accumulation, et au bout de vingt ans le déposant reçoit une rente qui protège ses vieux jours. Plus encore ! l'enfant du déposant, qui va débiter dans la vie, reçoit une somme suffisante pour le secourir dans la voie qu'il se prépare. Voici les chiffres officiels de la même institution en France : on ne saurait offrir une preuve plus éloquente.

Elle existe depuis dix-huit ans. En 1881, elle n'avait que 750 déposants et 6,719 francs en caisse. En 1888 on la retrouve avec 237,311 déposants et un encaisse de 21,929,663 francs. Or, dans deux ans, rien qu'avec l'intérêt de ce capital, on pourra servir à chacun des déposants ayant accompli leur vingtième année de souscription, une rente viagère d'un chiffre étonnant. En effet, ils recevront, chacun, au moins 2,500 francs, soit \$300.

Nous félicitons l'Association St. Jean-Baptiste de l'avoir établie parmi nous, et plus particulièrement Monsieur l'Échevin Arthur Gagnon, qui paraît vraiment avoir fait de cette institution utilitaire et nationale, l'œuvre de sa vie.

Nous conseillons à nos lecteurs d'étudier les statuts de la CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE, qui leur seront envoyés sur demande adressée au Secrétaire-Trésorier, Monument National, à Montréal.

## MODES PARISIENNES



COSTUME TAILLEUR en drap rouge. Jupe plate fermée sur le côté gauche avec volant coupé en forme surmonté d'une garniture de biais de drap blanc. Corsage boléro ajusté devant par une pince de chaque côté avec col-revers bordé de drap blanc ; ce corsage s'ouvre sur un plastron froncé en taffetas glacé, surmonté d'un col droit ; manches unies avec biais simulant un revers. Mat. : 6 mètr. de drap rouge, 1 mètr. de drap blanc, 1 mètr. de soie.

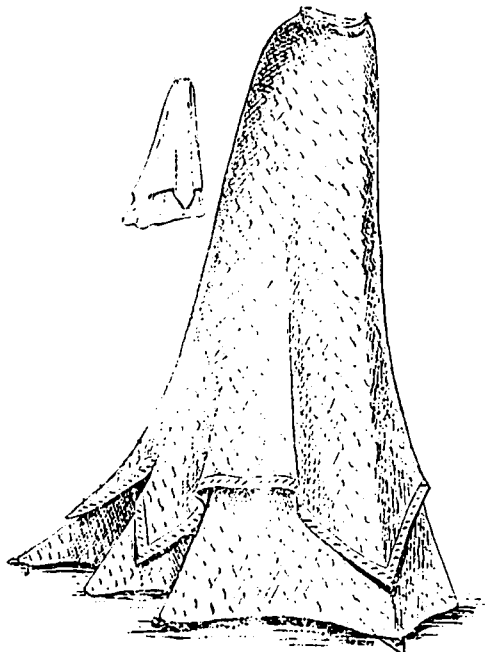
## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

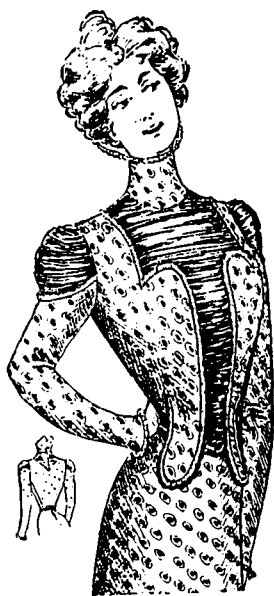
No 637.— Un des plus jolis costumes de cette saison avait un corsage comme notre illustration ; il était fait en net noir à pois de velours noir

No 642.— Double jupe.

No 637.— Corsage pour dame.



NO. 642 LADIES' OVERSKIRT



NO. 637 LADIES' WAIST.

sur un fond en taffetas rose avec une veste en mousseline de soie noire. Cette toilette serait aussi très jolie faite avec n'importe quel fond en soie ; le dos est uni sauf un empèchement pointu à moitié de l'épaule ; le devant

est aussi à la moitié de l'épaule et le corsage se finit en découpages. Le devant n'est pas pris dans la première pince ; le corsage est fait sur une doublure ajustée qui se ferme au milieu du devant ; la veste et le col se ferment à l'épaule et sous bras. Les manches collantes avec une garniture en mousseline de soie ainsi que la ceinture qui passe en dessous du découpage du devant.

No 637 est coupé de 32 à 40 pouces mesure de buste et il faut 3 verges  $\frac{1}{2}$ , en 32 pouces, pour faire la partie principale du corsage, puis 1 verge  $\frac{1}{2}$  en autre étoffe ; cette robe a une double jupe allant jusqu'aux genoux en avant et plus longue derrière.

No 642.— Une des dernières nouveautés est la jupe avec tunique dont nous donnons une des formes les plus populaires. Comme toutes les autres jupes, elle est très ajustée sur les hanches par des pinces. Cette tunique est longue et à quatre pointes : une devant, une derrière et une de chaque côté ; elle est d'un seul morceau avec la couture derrière. Si vous la faites en étoffe légère, il faut doubler le bas avec quelque chose de léger. Vous pouvez garnir le bas avec de la dentelle, de la broderie ou une simple piquure selon ce dont vous disposerez.

No 642 est coupé de 22 à 30 pouces mesure de taille et il faut 2 verges  $\frac{1}{2}$  en 44 pouces de large.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec une somme de 10 centins, argent ou timbre-poste.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## ELLE AVAIT COMPTÉ... A L'OREILLE

La voisine.—Combien d'enfants avez-vous ?

Mme Barnabé (réemment arrivé).—Deux.

La voisine.—Seulement deux ! sainte Apolline ! Il me semblait en avoir entendu à peu près une douzaine.

"Lors de la course sur notre banque," nous disait un payeur, "j'ai été très étonné de la repugnance de plusieurs à accepter de l'or. Deux, entre autres, ont insisté pour être remboursés en billets de... notre banque."

Santé  
Parfaite.

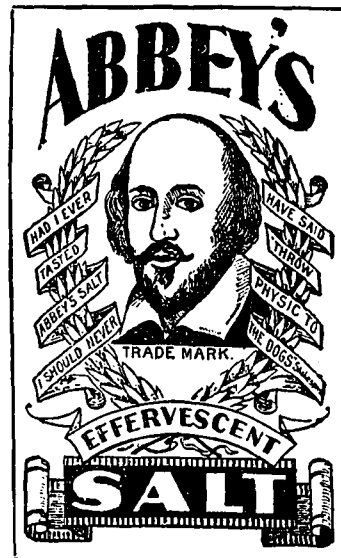
Peu d'êtres humains sont dans un état de santé naturelle et parfaite. Les petites maladies qui ennuient un grand nombre d'entre nous sont souvent considérées comme négligeables, à cause de leur peu d'importance apparente. Mais ces petites maladies s'aggravent. Plus on les néglige, plus elles sont difficiles à détruire. Débarassez-vous—en maintenant, et empêchez-les de revenir par l'usage quotidien d'

## Abbey's Effervescent Salt.

Son efficacité comme remède préventif et pour la guérison d'un grand nombre des maladies les plus répandues, est certifiée par nombre de médecins éminents d'Europe et du Canada. Les journaux de médecine, les plus importants en font de grands éloges.

J. A. S. Brunelle, M.D., C.M., Montréal, Professeur de Chirurgie à la Faculté de Médecine de l'Université Laval ; Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, etc., dit :

"Je l'ai trouvé particulièrement efficace dans le traitement des dérangements du foie et des organes digestifs, et je considère que l'usage régulier d'une préparation de ce genre a une tendance marquée à prolonger la vie. Je m'en sers dans ma pratique d'hôpital."





# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

233 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage: SAMEDI, 30 SEPTEMBRE

## Une Recette par Semaine

PROCÉDÉ POUR DONNER AU LINGE  
DU LUSTRE ET DU POLI

Lors que l'empois destiné à amidonner le linge est encore bouillant, on y ajoute un morceau de bougie stéarique de première qualité et ne contenant pas de suif. Il faut 20 grammes de bougie par litre d'empois.

Le linge, imprégné de cette solution, est repassé à la manière ordinaire. Il acquiert un éclat et un poli remarquables; les poussières n'y adhèrent pas, et il est ferme sans être cassant. On peut remplacer l'acide stéarique par le blanc de talcine.

BL. DE S.

En visite.

—Mme X... est-elle chez elle?

—Non, madame, répond la femme de chambre, madame est au cimetière pour l'enterrement de sa tante.

—Savez-vous quand elle rentrera?

—Oh! elle vient de partir. Une heure pour aller, une heure pour revenir, et pourvu qu'elle se soit amusée un peu là-bas...

## AUX DAMES

Nos Patron: "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

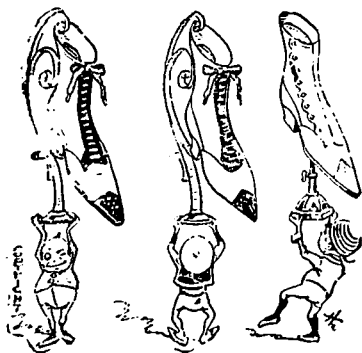
### Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

**CHARLES D'AMOUR**  
1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame



Ce qu'il faut aux familles en

... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant que chez...

### RONAYNE BROS.

2027 Rue Notre-Dame

COIN DE LA PLACE CHABOLLEZ

Téléphone Bell, Main 172. MONTREAL

## NOTES ET PROVERBES

De qui dépendent les réputations? Presque toujours de ceux qui n'en ont pas.

×

Le propre des Anglais, dans les négociations, c'est de vouloir toujours tromper.

×

Il n'est point de coquin qui n'ait eu, dans sa vie, un jour où il a marché droit.

## Les Jeunes Filles au Couvent

La supérieure d'un de nos principaux couvents nous disait dernièrement qu'elle ne s'expliquait pas qu'un grand nombre de jeunes filles qui suivent les cours de l'institution, soient paresseuses, qu'elles se révoltent contre la gymnastique, refusent de prendre part aux jeux qui demandent une certaine dépense de forces et la bonne cœur ajoutait: "Ce pendant elles auraient grand besoin d'exercice, cela leur donnerait un beau teint, de belles couleurs." Cette paresse, pour nous, est plutôt une maladie qu'un défaut: elle est le résultat de l'anémie ou appauvrissement du sang. Que l'on mette ces jolies paresseuses au régime reconstituant des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elles ne tarderont pas à retrouver leurs belles couleurs et ce besoin incessant de mouvement qui caractérise la jeunesse. On trouve les Pilules de Bonard dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383, Bureau de Poste Montréal.

Conversation en omnibus:

—Vous comprenez, tout cela n'ément plus un vieux parlementaire comme moi.

—Vous êtes député?

—Non, mais je suis employé à la buvette du palais Bourbon.

Grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle EM. LAROCHE, DE QUÉBEC, Guérie d'épuisement extrême par les

### PILULES CARDINALES

DU DR ED MORIN

Mademoiselle Em. Laroche, de Québec, est une jeune fille des plus dignes de foi, appartenant à une excellente famille de la ville. Elle eut à souffrir d'une forte attaque de Grippe dont elle ne put jamais bien se remettre.

Son sang était pauvre et décoloré, sa digestion des plus pénibles, son sommeil presque nul; ne pouvant passer une seule journée sans éprouver de nouvelles douleurs. Sa faiblesse était générale, son épuisement extrême. La famille était alarmée de ce triste état de santé. Les voisins et les amis ne pouvaient plus dissimuler leur crainte; tous s'accordaient à dire qu'elle ne vivrait pas longtemps.

Mademoiselle Laroche comptait plusieurs connaissances qui lui étaient fort dévouées. L'une d'elles lui dit un jour: pourquoi n'essais-tu pas les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin? ajoutant que la preuve évidente de la grande efficacité de ce remède se trouve dans son immense popularité, sa vente facile et fort considérable.

Mademoiselle Laroche ne suivit pas d'abord le conseil de cette amie. Plus tard, en ayant parlé à sa famille, sa mère lui répondit d'essayer ce remède et lui en envoya chercher une boîte immédiatement. Après quelques jours de traitement, elle put constater avec bonheur l'action manifeste de ce remède supérieur. Le mal fut arrêté, ses douleurs disparurent, ses forces lui furent rendues. Ce retour si inattendu à la santé, fit grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle Laroche. Chacun voulait la voir, ne pouvant pas croire à ce prompt rétablissement. Il était néanmoins bien réel.

Il va s'en dire que cette jeune personne, ainsi que toute sa famille, se font un devoir de proclamer et de conseiller les PILULES CARDINALES du Dr Ed Morin, comme Tonic supérieur. — Se vend partout.

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

### UNE COMMODITÉ

On prend le Baume Rhumal en tout temps et partout quand on en sent le besoin. 117.

# The Jones Umbrella "Roof"



## Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute. — Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

## Dix Jours d'Essai Gratis.

Envoyez-nous \$1. et nous vous expédions par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Adjustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez votre brochure: "Umbrella Economy", expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant sous d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

## Vous Serez les Bienvenus

Ceux qui désireront visiter les nouveaux magasins de meubles F. Lapointe au Nos 1447-1449 rue Ste-Catherine, près de la rue Montcalm, seront tous les bienvenus. On dit que c'est le plus bel établissement dans son genre à Montréal. Allez-y voir et amenez vos amis.

Entre belle-mère et gendre:

—Ma fille est une perle, monsieur. Sans aucun doute, chère belle-maman, puisque le est votre plus bel ouvrage!

\*\*\*

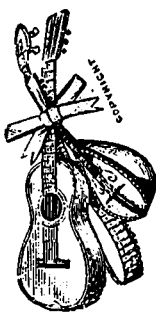
Entre fiancés sans illusions:

—Eh bien. Après le mariage, qu'est-ce qui s'en va le plus vite, l'amour ou l'argent?

# Eau Radnor

## EMBELLISSEZ VOTRE TEINT...

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'eau minérale Radnor qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'eau minérale Radnor n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas, avec cette boisson l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.



## Mr J. J. LEVERT

Professeur de ... Mandoline, Guitare et Banjo

ET IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE

(Vis-à-vis le Queen's Théâtre)

MONTREAL

# MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

## J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES

MONTREAL

Une annonce vertigineuse :  
 "CONCIERGE, ancien attaché  
 d'ambassade, décoré; sait plusieurs lan-  
 gues et l'alphabet des muets, appren-  
 draît l'espagnol en huit leçons."

Quelque peu dur pour son ami, le  
 dernier mot de Z...

Il est tellement l'opposé d'un  
 homme d'esprit, que même lorsqu'il se  
 tait on devine qu'il pense des sottises.

**Le Massage  
 Electrique**

tel qu'il est donné aux

**BAINS LAURENTIENS**

procure un soulagement instantané aux  
 personnes qui souffrent de rhumatisme,  
 neuralgie et maladies nerveuses.

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames:

210 RUE CRAIG.

**PLUS DE 6,000 GUÉRISONS**

ONT ÉTÉ OPÉRÉES L'AN DERNIER PAR

**LES CEINTURES ELECTRIQUES DU DR SANDEN**

Ces Ceintures Electriques guérissent immédiatement :  
**RHUMATISME, LUMBAGO, SCIATIQUE, MA-  
 LADIE DE ROGNONS, DOULEURS  
 DANS LE DOS, etc., etc.**

L'ÉLECTRICITÉ constitue un simple traitement par elle-même. Si vous avez  
 cette sensation de fatigue et d'épuisement qui fait croire que vous allez succomber  
 tout à fait, le remède qu'offre la nature est sûr. C'est rien autre chose que l'ÉLEC-  
 TRICITÉ bien appliquée. Si vous ne pouvez venir essayer les courants à mon  
 bureau, écrivez pour avoir MON PETIT LIVRE ILLUSTRÉ qui vous sera envoyé cacheté  
 et GRATUITEMENT. Adressez :



Dr B. SANDEN, 132 rue Saint-Jacques, Montréal.

**LA MEILLEURE**

**Machine à Laver**

La plus simple, la plus durable, la plus  
 perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

**ET LA MOINS COUTEUSE**

Un enfant la manie sans fatigue.  
 Elle ne déchire pas le linge  
 C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de  
 nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE  
 BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez  
 convaincu.

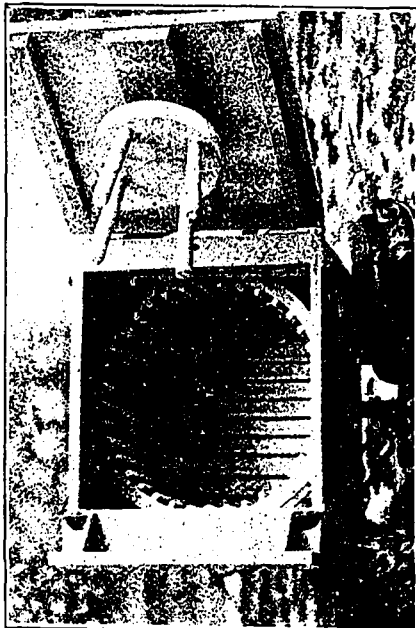
À Vendue au comptant ou bien  
 payable à la semaine.

Tondeuses neuves, posage de rouleaux et ré-  
 parations de tondeuses faites promptement et à  
 des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire**

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale : 101 RUE DU POST, QUÉBEC.



**PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**

"Curling Cigar," fait à la main, valent 10c pour 5c.

Pour les uns, la science est un spec-  
 tre; pour les autres, elle n'est qu'une  
 bulbiole.

L'autre jour, un enfant de la Can-  
 bière visitait Besançon.

—Voici, lui dit la cicérone, la mai-  
 son où est né Victor Hugo.

Cette baraque-là?... Ah bien!  
 s'il était né à Marseille, vous verriez  
 la belle maison que ce serait!

Il est huit heures du soir, M. X...  
 l'avoué bien connu, vient enfin de pou-  
 voir se mettre à table.

On sonne. Le valet de chambre  
 vient dire qu'un client demande à par-  
 ler sur l'heure, au maître de la procé-  
 dure.

—Impossible, répond M. X... oppo-  
 sez-lui une faim de non-recevoir,

La honte est un orgueil secret.

**Les Tablettes Royales du Dr Rollens**

SEUL SPECIFIQUE POUR

**JEUNES FILLES, FEMMES PALES ET FAIBLES**

Recommandées par les meilleurs médecins. Elles sont composées de médicaments  
 chimiquement purs tels que Protovital de fer, Extrait de Noix Vomique, Acide  
 arsénieux, Extrait de Cascara Sagra, et d'une autre masse dont le Dr Rollens a  
 seul le secret.

ESSAYEZ-LES!

En vente dans toutes les pharmacies à 50 cts la boîte ou expédiées par...

B. P. 974.

CIE CHIMIQUE ROYALE, 79 rue St-Jacques, Montréal.

Au restaurant :

Un consommateur, fort sceptique  
 sur la fraîcheur des œufs qu'on vient  
 de lui servir, interpelle le garçon :

Combien de temps gardez vous vos  
 œufs?

Mais, monsieur, jusqu'à ce qu'on  
 les mange!

\*\*

Mais qu'avez-vous donc à tant  
 gémir, Catherine! Vous poussez des  
 soupirs à faire tourner les saucés.

Ah! madame! Je pense à mon pays;  
 il y a si longtemps que je ne l'ai vu!

Mlle Lili, intervenant. — Mentuse.  
 Il était encore hier soir dans sa cuisine

Le passé nous fournit des regrets,  
 le présent des chagrins, l'avenir des  
 craintes.

**CRÈME SIMON**  
**POUDRE SIMON**  
**SAVON SIMON**

Recommandés pour  
**BLANCHIR, ADOUCIR**  
**VELOUTER**  
 la peau du visage et des mains

J. Simon, 13, rue Grange Batelière, Paris

Refuser les Imitations

Agent Général pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montréal

**CRÈME SIMON**

SE TROUVE

Dans toutes les  
 pharmacies

Ne Manquez pas l'Occasion !

# GANTS ET MITAINES d'Automne .. et d'Hiver

## A MOITIÉ PRIX

POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS

EXEMPLE : — Gants d'hommes, non doublés et doublés, ..... 50 cts la paire

Ne retardez pas, à ces prix ces gants se vendent en peu de temps . . . . .

GANTS de Kid noir, faits sur mesure, Garantis et ajustés — Brodés.  
\$1.00 et plus la paire.

GANTS de Kid, 1 boutons, couleur ou noir.  
50 cts la paire.

**CORSETS** (D & A) J. B. A. LANCTOT  
(P. N.) 152 rue St-Laurent  
(P. D.) Fabricant de gants

Tous nos Corsets de 35 cts et plus, le bout des Aiguilles est RIVÉ; ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS.

J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue Saint-Laurent  
Fabricant de Gants

## A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

### Il Faut Dormol.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 199



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

A trouvé la solution juste : J. Derbès, 2765 Palmyre, Nouvelle-Orléans, La.

## RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

Je souffrais de rhumatisme à l'épaule droite; quelques applications avec LA CURE DU Dr ROUBY m'ont guérie de ce rhumatisme qui datait de trois mois.

Mme J. O. CHARBONNEAU,  
Ste-Rose, Comté de Laval.

En vente dans toutes les pharmacies, 50c la bouteille, ou expédiés sur réception du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE  
79 rue St-Jacques, B. P. 971, Montréal.

## DR ROUBY

Marivaudage :  
LUI. — Comme vous êtes belle, au jourd'hui!  
ELLE, *frissonnée par cet "aujourd'hui"*.  
Comme vous aviez de l'esprit, hier!



## SÉCHOIRS A RIDEAUX

DE GILRAY

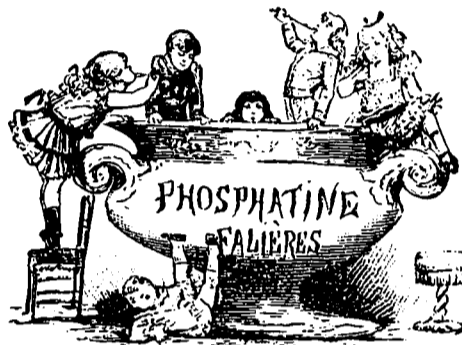
Les seuls donnant satisfaction. N'en achetez pas d'autres.

## BALAI-ROULEAU POUR TAPIS DE BISSEL.

On n'en tient plus d'autres. Prix : \$3.00, \$5.00

L. J. A. SURVEYER  
QUINCAILLIER

6 rue St-Laurent, Montréal



## La ——— Phosphatine Falières ...

... Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

3 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

## Nouveautés de la Saison

Un Choix ... Superbe de **FOURRURES**

CHAUDES ET NOUVELLES

Exposition des derniers modèles en . . .

Manteaux, Capots, Casques, Manchons, Gants, Etc.

confectionnés avec les plus belles fourrures du pays et de l'étranger. Un Quart de Siècle d'expérience dans ce commerce, une clientèle de choix, voilà nos recommandations.

REPARATIONS ET TEINTURE DE FOURRURES  
Une Spécialité.

PRIX LES PLUS BAS A MONTREAL.

**ARMAND DOUIN**

1584 rue Notre-Dame, Montréal



**Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin**  
 dépassent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.  
**J. A. GODIN, Fabricant**  
 898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
 TEL. BELL EAST IIII

Un sot n'a pas assez d'étouffe pour être bon.

A neveu "fin de siècle", oncle "fin de monde":  
 "Mon bon oncle, si dans une heure vous ne m'avez pas envoyé 10.000 fr., dans deux heures je me ferai sauter le caisson!"  
 Réponse de l'oncle:  
 "Mon "cher" neveu, je t'enverrais bien mon revolver: mais je suis sûr que tu irais le vendre!"

**Un Bienfait pour le Beau Sexe!**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
 Prix: Une botte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
 Dépôt général pour la Puissance:  
**L. A. BERNARD,**  
 1882 rue Ste-Catherine, Montreal  
 Aux Etats-Unis: G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

**UN LIVRE POUR LES FEMMES**

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

**GRATIS**  
 AUX LECTRICES DE CE JOURNAL...  
 Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, une copie sera envoyée, franco à toute femme qui en fera la demande.  
 Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

**Casse-tête Chinois du "Samedi" No 201**



**La Société Coopérative de Frais Funéraires**

1756 RUE STE-CATHERINE

Entrepreneur de...  
**Pompes Funébres et Embaument**

Funérailles dans toutes les paroisses de l'île de Montréal comme à la ville.

TELEPHONES:—Bell, Est 1235. Marchands, 563.

**BUREAU TOUJOURS OUVERT**

La...  
**Société Nationale de Sculpture...**



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

**POILS FOLLETS**  
 Enlevés instantanément par le **Baume Magique de Cléopâtre**  
 Prix \$2. la bouteille  
**OU PAR L'ELECTROSTIS**  
 Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incrustation des Ongles, soignés par  
**Mme GEO. TUCKER**  
 Chiropraticienne pratique et Dermatologiste de la figure  
**A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL**  
 437 et 443 rue Craig  
 Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

**Au Capital Actions de \$50,000**

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Jeudi, le 28 Septembre courant.

1 Lot de.....	\$10,000
1 " " " " " "	4,000
1 " " " " " "	2,000
1 " " " " " "	1,000
2 " " " " " "	600
5 " " " " " "	200
20 " " " " " "	60
60 " " " " " "	25
100 " " " " " "	10
200 " " " " " "	20
300 " " " " " "	12
500 " " " " " "	8

**LOTS APPROXIMATIFS**

100 Lots de.....	\$ 20
100 " " " " " "	12
100 " " " " " "	8

**LOTS TERMINATIFS**

999 Lots de.....	\$ 4
999 " " " " " "	1

3,500 Lots valant..... \$19,712

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00.  
 En vente partout.  
 J. Cochenatier, 131 St-Jacques, agent général pour Montréal.  
 Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement refondue. Le personnel au complet a été changé et M. Thimothé Archambault en est aujourd'hui le gérant. Prochainement, nous commencerons l'ouverture des cours publics et gratuits.

**LES DAMES**  
 Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feroient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.  
**THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,**  
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Decoupez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: UN ESCADRON.  
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.  
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.  
 Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 27 septembre, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centimes en argent.

**Dentier Garanti \$5.**



**Défiez-vous!**

De ces dentistes sans scrupules qui, jaloux de nos succès, se servent du nom de notre Institut pour attirer des clients. Ce ne sont que des imposteurs. Nous n'avons ni succursale ni agents.  
 Nos bureaux sont situés au No 162 RUE ST-DENIS, près Ste-Catherine  
 Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.  
**Institut Dentaire Franco-Américain**  
 162 RUE ST-DENIS, MONTREAL  
 Tel. East 1744. Près Ste-Catherine